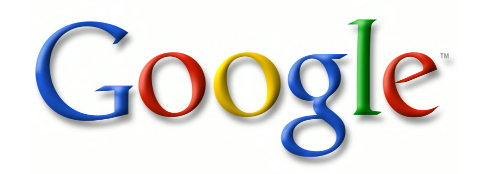
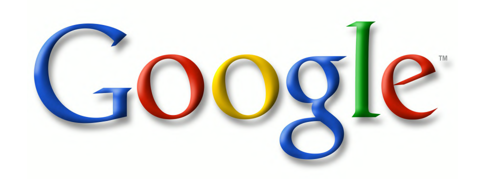
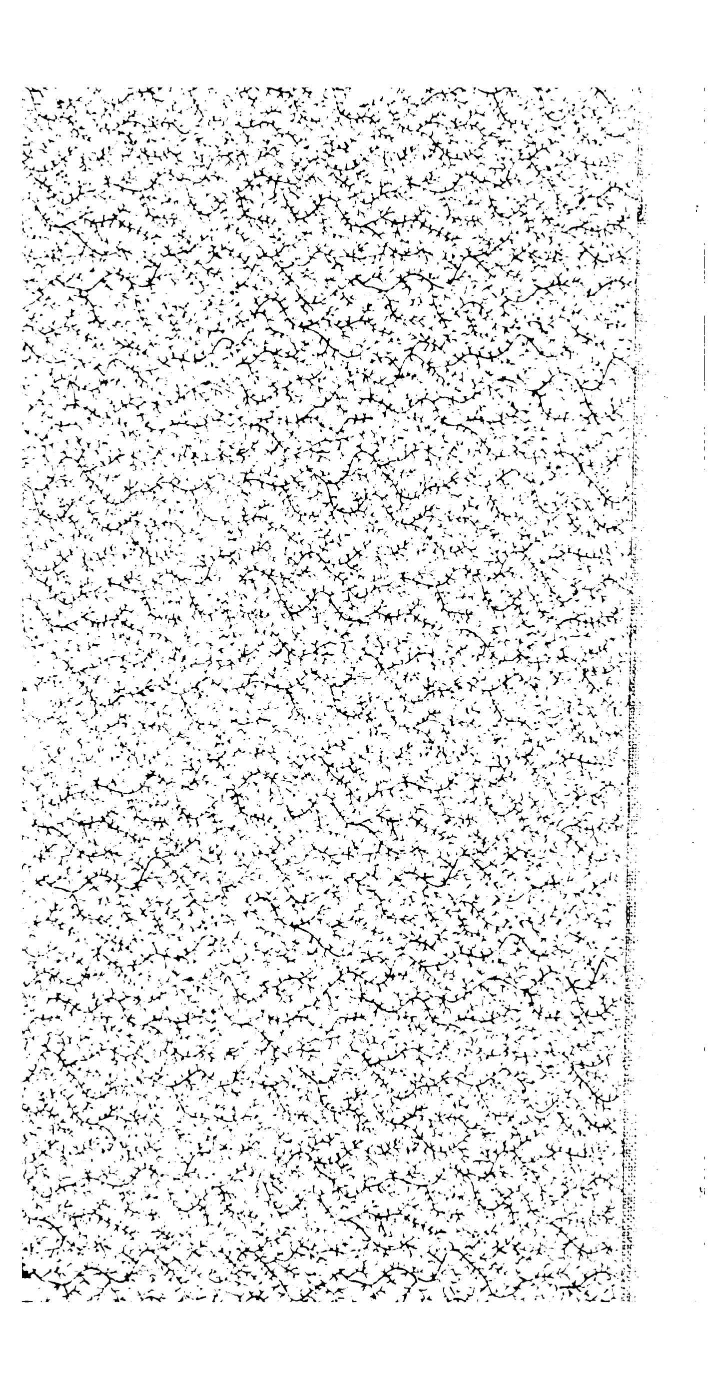
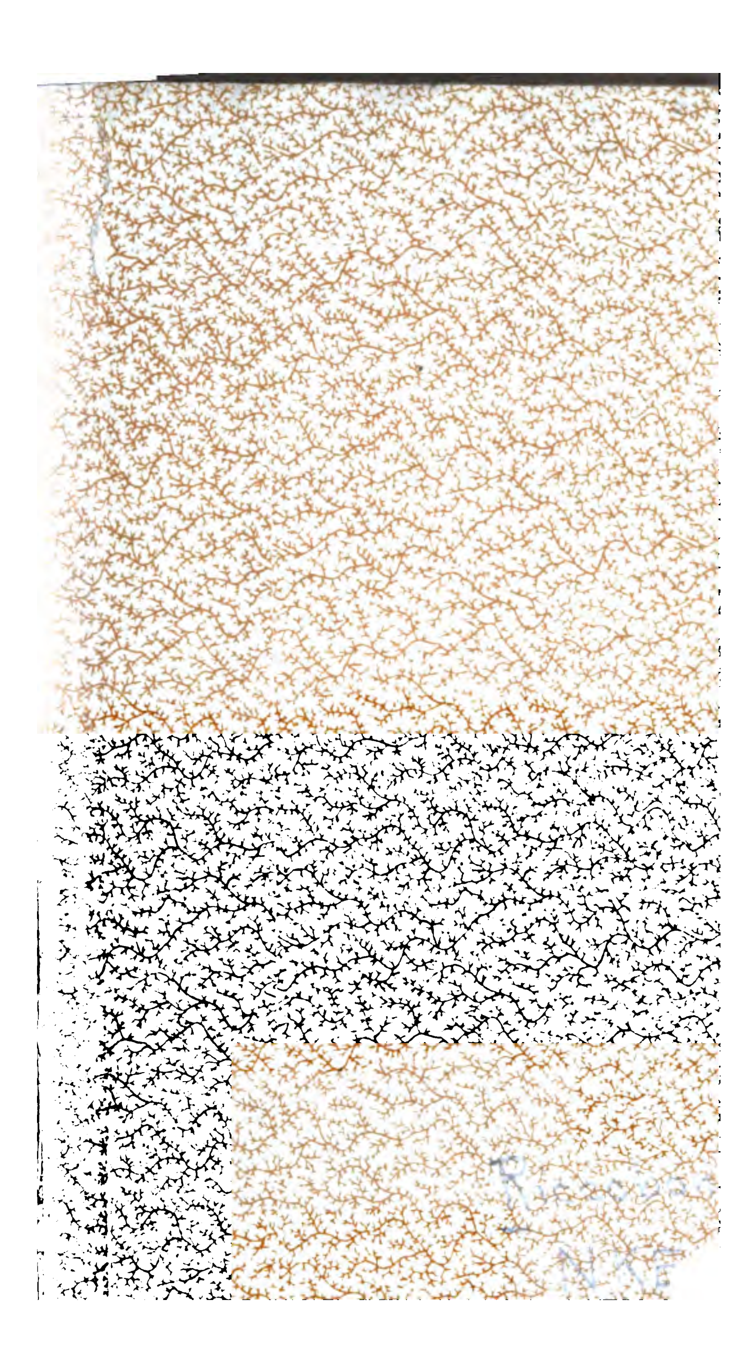





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731403 3





COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE MADAME
RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

TOME HUITIEME.



A PARIS, & se trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE;* *de l'Imprimerie de feu* J. F. BASSOMPIERRE, *Pere.*

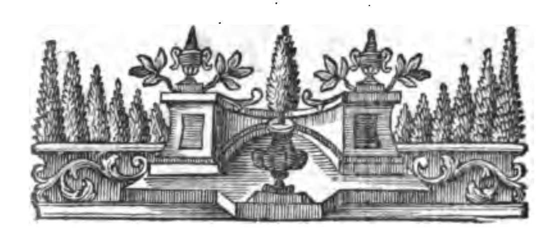
M. DCC. LXXXI.

EXTRAIT

DES ANNALES

DE

CHAMPAGNE.



RENCONTRE

DANS LA FORÊT

DES ARDENNES.

PARMI tant de nobles guerriers paſſés avec S. Louis dans la Paleſtine, & dont une partie ſuivit encore ſes étendards quand il entreprit ſa derniere & malheureuſe croiſade, Mainfroy, comte de Réthel, fut un de ceux qui ſe diſtinguerent le plus par le zele & par la valeur. Après la mort de cet auguſte prince, Philippe le Hardi & les infideles étant convenus d'une longue treve, les croiſés ſe ſéparerent. Mainfroy revint en France à la ſuite du roi; mais Philippe s'efforça vainement de le retenir à ſa cour. Le comte approchoit de ſa cinquantieme année : fatigué de la guerre, des pénibles courſes où elle l'avoit engagé, il aſpiroit aux douceurs du repos. Peu de jours après ſon arrivée en France, il partit pour Réthel, déterminé à jouir paiſiblement chez lui d'une gloire acquiſe par de longs travaux. Tout le Réthelois célébra ſon

retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique, ſon ſéjour dans ſes terres y ramenoit l'abondance; & comme il n'abuſoit point du pouvoir arbitraire que l'opulence & la force donnoient alors aux grands, ſes voiſins le chériſſoient, & ſes vaſſaux ſe trouvoient heureux de vivre ſous ſa dépendance.

Le deſir de tranſmettre ſes domaines & ſon nom à des héritiers de ſon ſang, lui fit prendre une compagne. Il épouſa Édele de Grandpré. Elle lui donna deux fils; & cinq ans après la naiſſance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant ſept ans rien ne troubla le bonheur du comte. Ses fils croiſſoient ſous ſes yeux. Il s'amuſoit de leurs jeux, obſervoit le développement de leurs idées, croyoit appercevoir en eux d'heureuſes diſpoſitions, s'apprêtoit à les cultiver, formoit déja, pour leur avantage, tous les projets dont un tendre pere s'occupe, quand un fléau ſoudain & terrible vint déſoler la Champagne : ſes plus malignes influences ſe répandirent ſur le Réthelois; en moins de dix jours les deux tiers de ſes habitants périrent d'une fievre épidémique & peſtilentielle. Le comte ne put fuir aſſez promptement pour mettre ſa famille à l'abri de la contagion. La comteſſe de Réthel & ſes deux fils, attaqués de ce mal incurable, expirerent tous trois preſqu'au même inſtant.

Accablé ſous le poids d'une calamité ſi ſubite & ſi funeſte, ſuccombant à l'excès de ſa douleur, malade, ſouhaitant la mort, Main-

froy rejetoit obſtinément les ſecours capables de prolonger ſa vie & ſes regrets ; de nouveaux gémiſſements ſe faiſoient entendre par tout le château, lorſqu'un des aumôniers du comte, appercevant la petite Blanche, que ſes femmes promenoient ſous les fenêtres de l'appartement de ſon pere, courut à elle, la prit entre ſes bras, la porta dans la chambre du malade ; & la poſant ſur ſon lit, il le conjura de bénir l'innocente & foible créature qu'il vouloit priver de ſa protection & de ſon appui.

La vue de cet enfant excita la plus vive émotion dans l'ame de Mainfroy ; il ſentit qu'il étoit pere encore : ſes larmes s'ouvrirent un paſſage ; elles coulerent abondamment, & ſoulagerent l'oppreſſion de ſon cœur. Il ſe ſoumit aux décrets du ciel, lui rendit graces de n'avoir pas condamné Blanche à ſuivre ſa mere & ſes freres au tombeau, de lui laiſſer l'eſpoir conſolant d'élever ſa fille, & de la voir heureuſe. Sa réſignation calma ſes ſens, ranima ſes eſprits, & conſerva ſes jours.

Dès cet inſtant, Blanche devint l'objet de toutes ſes affections ; il l'aima avec paſſion, même avec foibleſſe. La crainte de la perdre lui cauſoit une continuelle inquiétude. A meſure qu'elle grandiſſoit, l'attachement du comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais réſiſter aux volontés de leur éleve, de ſe conformer à ſes goûts, de ſatisfaire ſes deſirs. En lui donnant des maſ-



tres, il leur imposa la loi de cesser leurs leçons au moment où la jeune écoliere en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans elle eut une maison. Mainfroy choisit les mieux faites & les plus jolies des filles de ses vassaux, pour les élever avec la sienne, & lui former une petite cour. Il se plut à lui donner un empire souverain sur lui-même & sur tout ce qui l'environnoit.

Une éducation dirigée par une tendresse si peu prévoyante, livroit Blanche au danger d'être hautaine, capricieuse, ignorante & volontaire. Un heureux naturel & beaucoup d'esprit la préserverent d'une partie de ces défauts. Elle voulut acquérir les connoissances & les talents cultivés alors. Son application à l'étude de la musique la rendit assez habile pour composer elle-même les airs qu'elle jouoit sur la harpe & sur le luth. Elle apprit à faire des vers, des fables & des romances. Ses premiers essais furent consacrés à célébrer les bontés de son pere; bientôt elle chanta ses exploits & ses vertus. Elle lui donnoit des fêtes, où sa reconnoissante tendresse & le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés sans beaucoup d'art peut-être, mais avec les graces naïves du sentiment & de la vérité.

Surpris, enchanté des productions de sa fille, le comte ne cessoit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit, répétoit les louanges de la spirituelle Blanche. Peu à peu ses talents se perfectionnerent; sa réputation s'étendit, elle attira chez Mainfroy les plus nobles fa-



milles de la province. On vint à Réthel des villes voiſines, des lieux éloignés. Inſenſiblement toute la France entendit parler d'elle; on voulut la voir, la connoître, & l'on s'empreſſa d'aller admirer la jeune merveille de la Champagne.

Blanche avoit alors ſeize ans. Sa taille étoit parfaite; ſon air noble, ſes mouvements gracieux, une phyſionomie ouverte, animée, des yeux pleins de feu annonçoient en elle de l'imagination & de la ſenſibilité; un charme attrayant, répandu ſur toute ſa perſonne, la rendoit auſſi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder ſans émotion, l'entendre ſans intérêt : elle inſpiroit à la fois le deſir & le reſpect, l'amour & la vénération.

La charmante fille de Mainfroy ignoroit-elle combien tant d'avantages unis à ceux de ſa naiſſance, à la perſpective d'un brillant héritage, rendroient ſa poſſeſſion deſirable? Joignoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la ſupériorité de ſon eſprit, de ſes talents, cette modeſte opinion de ſoi-même, qui ajoute à tous les agréments, augmente le prix du mérite, & le rend vraiment aimable? Hélas! non. On ne peut ſe diſpenſer de l'avouer, Blanche n'avoit pu ſe défendre d'un peu d'orgueil : mais ſa vanité n'étoit point un vice de ſon cœur; elle la devoit à ſon éducation, à la complaiſance de ſon pere, à la ſoumiſſion impoſée à tout ce qui l'approchoit.

Les plus jeunes & les plus galants chevaliers de la cour de France voulurent ſavoir



si la renommée n'exageroit point les rares qualités de Blanche. Conduits à Réthel par la curiosité, beaucoup s'y virent retenus par l'amour. Tous ceux qui se croyoient assez aimables pour s'attirer l'attention d'une personne si éclairée, s'empressoient à lui rendre des soins. Son pere la laissoit maîtresse de recevoir ou de rejeter les voeux qu'on lui adressoit. Il falloit plaire à l'héritiere de Réthel, ou renoncer à l'espoir d'obtenir sa main. Cette certitude excita l'émulation de ses amants. Plusieurs montrerent leur magnificence & leur adresse dans de superbes tournois; d'autres firent paroître leur goût, en donnant d'agréables fêtes; les plus sensibles employerent le langage de l'amour, pour toucher leur maîtresse, les plus expérimentés dans l'art de séduire emprunterent celui de l'adulation : aucun ne réussit. Blanche vit avec indifférence cette foule de prétendants se disputer un prix que son cœur refusoit d'accorder. Pendant deux ans sa cour grossit, diminua, se renouvella sans cesse. Le dépit bannissoit une partie de ses admirateurs; l'espoir d'un plus heureux succès attiroit de nouveaux aspirants à l'honneur d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente; & l'on commençoit à douter s'il étoit possible de lui inspirer de la tendresse, quand un parent du comte de Réthel, éloigné depuis long-temps de la province, revint y faire son séjour.

Il se nommoit Enguerrand de Rosemont. Son pere, chef d'une ancienne & noble mai-

de Rosemont, d'embellir ses jardins, & de rendre sa résidence très-agréable. Arrivé depuis trois mois, occupé des travaux qu'il se plaisoit à diriger lui-même, n'ayant encore visité personne ni annoncé son retour dans la province, il ignoroit, à six lieues de Réthel, & l'existence de Blanche, & le concours des aspirants à sa possession.

Le hasard apprit à Mainfroy, que le fils du comte de Rosemont étoit revenu en Champagne. Il l'envoya complimenter par un de ses gentilshommes, & le pressa par des instances réitérées de venir chez lui. Enguerrand sentoit une extrême répugnance à quitter sa retraite. Paisible, modéré, ses desirs se bornoient à l'aisance dont il jouissoit. Loin de former des vœux ambitieux, l'opulence & la grandeur de ses peres se retraçoient à sa mémoire comme des avantages inutiles au bonheur. Mais il fut à Réthel, il vit Blanche, il l'aima, & ses idées changerent. Frappé des attraits de la fille de Mainfroy, de l'éclat qui l'environnoit, du faste imposant de ceux dont elle recevoit l'hommage, une mortifiante comparaison le fit appercevoir de la médiocrité de sa fortune; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire, donnoient au moins la liberté de laisser paroître ses sentiments. Combien sa richesse éloignoit-elle Blanche d'Enguerrand! Quelle distance entre l'héritiere de Réthel & le chef d'une maison privée de son ancienne splendeur, sans espoir de la recouvrer! Oseroit-il se mettre au rang de

Blanche lui marquoit auſſi une ſorte de préférence ; il étoit devenu néceſſaire à ſes amuſements & même à ſes plaiſirs. Enguerrand poſſédoit les talents qu'elle aimoit, cultivoit les arts qu'elle étudioit. Souvent il guidoit ſa main & ſes crayons quand elle deſſinoit ; il accompagnoit ſa voix ſur pluſieurs inſtruments, ſavoit en faire paroître les ſons plus flatteurs & plus touchants ; il exécutoit avec préciſion les ballets figurés, où elle ſe plaiſoit à développer les graces de ſa perſonne & la légéreté de ſes pas. Quelquefois ils paſſoient enſemble des heures entieres dans le cabinet du comte, à compoſer des vers dont le reſpectable vieillard étoit le ſujet & le juge. Enguerrand cédoit toujours à Blanche la gloire de remporter le prix, & retenoit le feu de ſon génie, pour laiſſer briller celui de ſa belle émule.

Blanche ne remarquoit-elle point les qualités diſtinguées d'Enguerrand ? *Pardonnez-moi.* En étoit-elle touchée? *Peut-être.* Ne liſoit-elle pas dans ſes yeux, dans ſon cœur ? Ne lui ſavoit-elle pas gré de ſa réſerve, de ſon reſpect ? *Eh, mon dieu, non !* Par une ſuite de cette éducation, cauſe des erreurs & des fautes de l'héritiere de Réthel, cette réſerve, ce reſpect lui déplaiſoient. La conduite du ſire de Roſemont contrarioit un deſir caché au fond du cœur de Blanche ; elle craignoit de le montrer : elle eût rougi de le laiſſer deviner ; mais elle vouloit le ſatisfaire, & le vouloit fortement. Accoutumée à voir ſes ſouhaits s'accomplir à l'inſtant où

elle les formoit, pouvoit-elle supporter l'espece de résistance que pour la premiere fois on opposoit à sa volonté?

Au commencement du séjour d'Enguerrand à Rethel, Blanche avoit attendu de son agréable parent ce tribut de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être l'objet rend peu flatteurs & souvent insipides, mais dont le refus blesse l'amour propre, & quelquefois l'irrite. Elle s'étonna de ne point appercevoir dans les égards d'Enguerrand les empressements de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'aveu d'une passion qu'elle inspiroit à tous ceux dont elle se voyoit environnée. Qui défendoit le comte de Rosemont contre ses charmes? Comment, si prompt à l'obliger, négligeoit-il de lui rendre des soins? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agréments, montroit-il si peu d'envie d'être remarqué?

Ces questions, que Blanche se faisoit à tout moment, lui donnerent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante & bientôt pénible; elle s'en occupa. Des idées confuses agiterent son esprit; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire, & l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguerrand sur lui-même, le secret de son cœur étoit à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontroient jamais ceux de Blanche,

ſans exprimer le ſentiment qu'il s'efforçoit de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, ſa voix prenoit des inflexions plus douces & plus tendres. Le plaiſir, la langueur, l'embarras & la crainte ſe peignoient tour-à-tour ſur ſes traits. Blanche l'examinoit; doutoit, eſpéroit. Quelquefois elle ſe croyoit aimée, voyoit les levres du ſenſible Roſemont s'entr'ouvrir, attendoit l'aveu ſouhaité, l'encourageoit à le prononcer, par des regards qui ſembloient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables inſtants, il en appercevoit ſeulement le danger, trembloit de ne pouvoir contenir l'agitation de ſes ſens, la violente émotion de ſon ame. Il ſe recueilloit en lui-même, baiſſoit les yeux, ſoupiroit, ſe taiſoit.

Blanche s'irritoit de l'inutilité de ſes tentatives, renfermoit à peine ſon dépit & ſon impatience. Elle ſe demandoit tout bas: conſerve-t-il de l'indifférence? a-t-il l'art d'en feindre? qu'attend-il de cet opiniâtre ſilence? craint-il de parler, ou n'a-t-il rien à dire? veut-il mortifier ma vanité, ou ſatisfaire la ſienne? a-t-il le projet de me prouver qu'il eſt poſſible de me voir, de m'entendre, de vivre familiérement avec moi, ſans m'aimer, ſans même deſirer de me plaire?

Malheureuſement pour le ſenſible & timide amant de Blanche, ces dernieres idées s'imprimerent fortement dans ſon eſprit. L'humeur & la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du ſire de Roſemont



tiroit-elle ſa confiance, ſes bontés? Se ſeroit-il trahi? Connoiſſoit-elle le penchant de ſon cœur? s'offenſoit-elle d'une ardeur réprimée avec tant de ſoin? le puniſſoit-elle d'une paſſion involontaire? le ſoupçonnoit-elle de nourrir une vaine eſpérance? Plus il craignoit de s'être laiſſé pénétrer, plus il s'obſervoit, plus il renfermoit ſon trouble, ſes inquiétudes, & s'efforçoit de cacher ſa triſteſſe. Blanche, toujours attentive aux mouvements du ſire de Roſemont, s'apperçut de ce redoublement de réſerve; il excita ſa colere & ſon indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand, elle ſaiſit au contraire toutes les occaſions de l'approcher d'elle, mais pour l'affliger, pour lui faire ſentir des peines cruelles. Des railleries ameres, des dédains marqués, une hauteur révoltante & ſoutenue, l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit, une continuelle application à le mortifier, à lui montrer de l'averſion, même du mépris, livrerent enfin l'aimable Enguerrand à cette ſombre mélancolie, à cet abattement, à ce déſeſpoir où tombe l'homme ſenſible & fier, qui, cédant à la force, frémit de l'inſulte dont il ne peut repouſſer l'atteinte, ſe ſent accablé ſous le poids de l'injure dont il ne peut ſe promettre ni la réparation ni la vengeance.

Un ſoir que, ſe promenant avec lui, Blanche ſe faiſoit une maligne joie de remarquer ſon trouble, épuiſoit ſur lui les traits piquants de l'ironie, s'amuſoit de ce

cruel badinage, Enguerrand s'arrêta, la contraignit à s'arrêter aussi ; & s'éloignant de quelques pas, fixant sur elle des regards qui exprimoient à la fois le dédain & la colere : non, s'écria-t-il, vous n'êtes point la fille de Mainfroy; vous n'êtes point cette Blanche, dont le naturel aimable, dont l'ame généreuse relevoient les charmes à mes yeux, les rendoient si puissants sur mon cœur. Non, vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence, que la triste médiocrité de ma fortune me forçoit d'aimer sans dessein, sans projet, sans espérance, & que pourtant je me trouvois heureux d'aimer. Non, vous n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amants ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine, ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous regnâtes trop long-temps. Je méprise un vil avertissement, & je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots, il tourna ses pas vers une route qui conduisoit hors du parc, & s'éloigna avec tant de vîtesse, que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle alloit le rappeller.

Dans quelle situation d'esprit les paroles & la fuite d'Enguerrand la laissoient ! Le voile étendu sur ses yeux, venoit de se lever ; les vains prestiges de l'illusion se dissipoient. Enguerrand l'aimoit. Ce n'étoit point sa fierté, c'étoit l'inégalité de leurs fortunes, qui contraignoit son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'at-

tendrissement & de regret, périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire, *je vous aime;* & maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger, à l'insulter, & conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venoit de voir disparoître le sire de Rosemont, consternée, immobile, appuyée contre un arbre, sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchoient & répétoient le nom d'Enguerrand & le sien. Le comte de Réthel se trouvoit mal, & la demandoit. L'effroi se joignant à son trouble, il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy, l'état où elle vit ce pere chéri, lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa toute entiere à servir, à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du comte, alarmante d'abord par ses symptomes, se tourna en langueur. Elle fut longue; sa fille ne quitta jamais sa chambre, lui prodigua tous les secours de l'art, tous les soulagements de l'amitié, tous les soins adoucissants de la complaisance & de la tendresse : mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature; & Blanche eut la douleur de voir expirer son pere entre ses bras.

Au milieu des regrets & des pleurs qu'excitoit une perte si sensible, l'éloignement du sire de Rosemont, l'incertitude de son sort

aigrissoient le profond chagrin de [illegible] Cent fois, pendant la [illegible] elle avoit envoyé à Rosemont [illegible] n'y étoit point retourné. [illegible] revoir jamais, elle [illegible] ceux que le dessein de [illegible] encore. Dans la crainte d'être [illegible] plus long-temps, elle [illegible] qu'elle prenoit de rester [illegible] retirée. Ce château, [illegible] peu de mois auparavant, [illegible] de, où l'héritiere de tant de [illegible] sions se renferma. La [illegible] la sienne continuerent de vivre [illegible] à Réthel, pendant que Blanche occupant un pavillon isolé, refusoit d'être accompagnée, d'être servie, laissoit à peine deux ou trois de ses femmes l'approcher, & s'abandonnoit à la plus sombre mélancolie.

Le temps ne la diminuoit point. De noirs pressentiments l'assuroient qu'Enguerrand n'existoit plus. L'inutilité des recherches déja faites, le retour des messagers qu'elle envoyoit sur toutes les routes, redoubloient son inquiétude & ses craintes. En partant de Réthel, le sire de Rosemont y avoit laissé ses chevaux & ses gens. Blanche les y retenoit. Quelquefois elle pensoit qu'il y reviendroit; mais trompée dans sa longue attente, elle ne cessoit de pleurer, de gémir. D'amers reproches, une extrême douleur, un vain repentir, des remords empoisonnoient tous les moments de la belle & infortunée dame de Réthel.

Où ſe cachoit donc cet amant irrité? Qu'étoit-il devenu? Par quelle fatalité le ſecret & le myſtere l'arrachoient-ils toujours aux douceurs dont l'amour vouloit le combler? Que faiſoit le ſire de Roſtmont, pendant que Blanche, baignée de pleurs, paſſoit une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avoit perdu de vue, où elle croyoit encore entendre les accents de ſa voix, où ſes regards s'attachoient ſur cette route où il ſembloit voler pour la fuir, où ſouvent proſternée devant l'Être ſuprême, elle le ſupplioit de lui accorder la mort, ou le retour d'Enguerrand? Hélas, il étoit bien éloigné de ſoupçonner Blanche de ces tendres ſentiments, de ſe croire l'objet de ſes deſirs, de ſes craintes, de toutes les agitations de ſon cœur!

Furieux en la quittant, guidé par ſon déſeſpoir, il marcha le reſte du jour & la nuit entiere ſans s'arrêter, ſans ſavoir où il alloit. Excédé de laſſitude, au lever de l'aurore, il ſe vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, & continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardennes, s'y enfonça, ſuivit un chemin frayé, qui le conduiſit dans un lieu ſauvage & très-ſourré. L'obſcurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'aſſit ſur le tronc d'un arbre renverſé à terre; & cédant à l'aſſoupiſſement que lui cauſoit une extrême fatigue, il s'endormit.

Le chant des oiſeaux & les premiers rayons

du jour l'éveillerent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable hermite, courbé sous le poids des ans. Sa physionomie noble & son air paisible imprimoient le respect, & sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le sire de Rosemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt & l'attendrissement qui se peignoient sur le visage de l'hermite en le considérant. Il voulut lui parler; mais des pleurs long-temps retenus s'échapperent de ses yeux, étoufferent sa voix, & lui laisserent seulement la liberté de montrer sa reconnoissance par une inclination. L'hermite prit une de ses mains, la pressa doucement, & le regardant avec bonté : ô mon fils, lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès, dans l'âge où la douleur devroit être étrangere à votre ame? Regrettez-vous un pere, un ami, un frere, une sœur chérie? Quelle perte excite ces soupirs attendrissants, ces larmes dont votre visage & votre sein s'inondent? Est-ce une fortune contraire, est-ce une passion malheureuse, qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison?

Hélas! c'est ma seule foiblesse, dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'hermite; je n'ai rien perdu, je ne possédois rien. Une imagination séduite, un cœur prévenu me présentoient le bonheur, & ne me le promettoient pas. J'aimois des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille douée de mille charmes, répandoit dans mon ame je ne sais quelles douces influences

dont le pouvoir m'attiroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon pere! je n'ai perdu qu'une illusion; elle me trompoit, mais elle me rendoit heureux. Ah! pourquoi, pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentiments? Puis-je vivre, & mépriser & haïr Blanche, cette Blanche à qui l'amour élevoit un autel au fond de mon cœur!

L'hermite connoissoit trop, par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvements du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides représentations. Il le plaignit, mêla des larmes à ses pleurs, lui montra de la complaisance, de la douceur & de la bonté. Peu à peu il l'engagea, par ses prieres, à se calmer, à le suivre, à venir prendre du repos & de la nourriture dans son hermitage. Enguerrand n'ósa résister à son âge ni à ses instances; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard: la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils, & lui soumit sa volonté.

La demeure de l'hermite n'étoit pas éloignée. Elle consistoit en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces & d'épines, capable de défendre aux bêtes fauves l'entrée de l'enceinte qu'elle formoit, & de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pieces plus petites se trouvoient au fond de la premiere: l'une servoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des provisions nécessaires à la vie, & des

vases propres à les apprêter. Un bûcheron, attaché à l'hermite par ce seul emploi, alloit les chercher à la ville prochaine. De cette espece d'office, on passoit sous une voûte couverte de lierre : elle conduisoit à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits, des légumes & des fleurs cultivés avec soin, mêloient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtoit à cette simple habitation l'air de la rusticité, annonçoit dans le sage qui s'en contentoit, le goût de la retraite, & non l'abandon de soi-même, & des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentoit, & de prendre d'une liqueur fortifiante & balsamique. Enguerrand obéit. Il ouvrit son cœur à l'hermite, lui demanda ses avis sur l'embarrassante position où il se trouvoit. La seule idée de revoir Blanche révoltoit tous ses sens; il ne vouloit point retourner à Rosemont; son brusque départ du château de Réthel devoit avoir surpris Mainfroy. Il voudroit en savoir la cause, enverroit la lui demander : comment s'excuseroit-il, comment refuseroit-il de le revoir? sur quel prétexte rejeter sa fuite, le peu d'égard montré au comte, & l'ingrat oubli de son amitié?

L'hermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées, lui proposa de rester un peu de temps avec lui : ils pourroient se consulter à loisir, examiner ensemble si Enguerrand devoit abandonner la Champagne,

& vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Réthelois. Cette proposition fut acceptée. L'hermite sonna du cor peu de moments après; le bûcheron dont il se servoit, parut. Il l'envoya à la ville, d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge, tout ce que l'hermite hospitalier pensoit être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon, l'ami, l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations, cultive avec lui son jardin, arrose ses fleurs, & pare dès le matin l'autel du petit oratoire, se joint à lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son pere, lui montre une affection filiale, & jamais le desir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'hermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement à l'homme dont il se voit aimé; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissants pour retenir le sensible, le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner; il lui fait part de sa résolution, & le prie de l'approuver.

L'hermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son cœur s'émeut, ses yeux

se

se remplissent de larmes; il leve ses mains tremblantes vers le ciel, & s'écrie : ô providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trouver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusé ceux dont j'avois droit d'attendre de l'amour & de la reconnoissance?

Passant alors ses foibles bras autour d'Enguerrand : l'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils? voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse, vous destiner au triste, au pieux devoir que vous vous imposez? La main chérie du noble Enguerrand fermera-t-elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal? Une inclination & des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre hermite l'embrassa plusieurs fois; & reprenant la parole : vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple du malheur où conduit un attachement mal placé, trop de confiance & de tendresse. Entre deux princes qui se disputoient de vastes possessions, je choisis le parti du plus foible; je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis, mes vassaux, ma fortune, tout fut employé, tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes : sans rien exiger de la reconnoissance de celui qui devoit tout à ma valeur, à mon crédit, à mon amitié, je me retirai dans une petite isle dont j'étois le souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisoit mon bonheur. Hélas!

il dura peu. L'ambition égara ſon eſprit, & corrompit ſon cœur. Le prince vint paſſer un mois chez moi; ma femme lui plut, il la ſéduiſit. L'ingrat, pour qui mon ſang avoit coulé tant de fois, pour qui j'avois diſſipé les tréſors amaſſés par mes peres, oſa m'enlever mon bien le plus cher, arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devois peut-être me venger, ſoulever des peuples que j'avois ſoumis, renverſer un pouvoir encore mal affermi, mais en puniſſant un perfide, quel fruit retirerois-je de ma victoire? La perte de l'ingrat rendroit-elle à une infidelle le charme attrayant de l'innocence? Elle ne vivoit plus pour mon bonheur; la laiſſerois-je exiſter pour ma honte, pour couvrir mon front de rougeur? pourrois-je la revoir & ne pas me venger? Il faudroit donc tremper mes mains dans ſon ſang, lui plonger un poignard dans le ſein! Je ne pus ſupporter cette affreuſe idée : j'abandonnai mon iſle, ma patrie; toute l'Italie me devint odieuſe. J'errai long-temps, ne ſachant où fixer mes pas incertains : je fuyois les villes; tous les lieux habités renouvelloient mes douleurs. Le haſard me conduiſit ici; l'aſpect de ce lieu ſauvage me plut, & j'y reſtai. Depuis quarante ans & plus je vis dans ce déſert, non pas heureux, mais tranquille. Mes paſſions ſe ſont amorties, j'ai ceſſé d'aimer & de haïr. Long-temps tourmenté par de triſtes ſouvenirs, je ſuis enfin parvenu à me retracer foiblement mes chagrins, à les rappeller comme l'idée d'un ſonge pénible. J'ai retrouvé la

paix dans cet asyle. O mon aimable & généreux ami, ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est fantastique, que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, & que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit & le calme du cœur.

Enguerrand, touché du récit de l'hermite, sentit redoubler son respect & son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloit effacer de son cœur l'image de ces traits charmants, de ces graces séduisantes, toujours présentes à son idée : mais l'ombre des bois, le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colere d'Engherrand, affoiblie par le temps, laissoit renaître, en se dissipant, sa premiere sensibilité. Il ne souhaita pas la vue de Blanche, il la redoutoit encore, mais il la craignoit, par la certitude de lui être désagréable, de ne pouvoir lui inspirer cette estime, cette confiance, cette amitié, où ses desirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours sur ses levres, échappoit de sa bouche avec un soupir, avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé, & qu'une ardente passion faisoit encore couler.

L'affaissement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal, ramena toute son attention sur lui; il ne le quittoit plus, veilloit sans cesse à la conservation de ses jours; mais

il devoit perdre ſon noble compagnon, au moment où rien ne lui annonceroit cette douloureuſe ſéparation. Un ſoir qu'ils conſidéroient enſemble des météores répandus dans l'air, l'hermite parlant avec admiration des phénomenes de la nature, exaltant le pouvoir de l'Être créateur de ce vaſte univers, prit la main de ſon jeune ami, la ſerra, s'étendit ſur le gazon où ils étoient aſſis, ferma les yeux, & s'évanouit. La voix d'Enguerrand, ſes ſecours, ſes cris, ſes gémiſſements, ne lui rendirent ni le mouvement ni la connoiſſance; il étoit déja plongé dans l'éternel ſommeil, & rien n'animoit plus la maſſe de matiere qu'Enguerrand arroſoit de ſes pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore, il couvrit de fleurs & d'herbes odoriférantes les reſtes inſenſibles du vénérable vieillard, & s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les dépoſer. Aidé du bûcheron, qui travailloit & pleuroit avec lui, il creuſa entre quatre chênes touffus une eſpece de caveau, le revêtit en dedans de petits cailloux & de terre glaiſe, employa pluſieurs jours à ces triſtes ſoins, & ſentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet eſpace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre, mort ſous un ciel étranger, & dont les larmes d'un ſeul ami honoroient la tombe.

Ce devoir rempli ne ſatisfit point la tendre amitié d'Enguerrand; il voulut marquer la ſépulture du comte de Moncal par un monu-

ment champêtre. Il trouva facile d'élever un petit temple de feuillage, dont le dôme, formé de branches entrelacées, et s'appuyant sur les arbres, paroîtroit soutenu par quatre colonnes. Il exécuta ce projet. Les gazons émaillés de fleurs couvrirent les cendres de son ami; une palissade de jasmin & de chèvre-feuille les entoura; & sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards, le sire de Rosemont grava de sa main cette courte inscription :

Une femme répandit l'amertume sur les jours du noble que cette terre a reçu dans son sein. Il gémit long-tems, mais sans oser s'en plaindre, & laissa au ciel le soin de la punir.

Cet ouvrage occupa long-temps le sensible solitaire. Sa tristesse l'attiroit autour de ce tombeau, & chaque jour il y ajoutoit un nouvel ornement. Son temps se partageoit entre ce soin & celui d'arranger des fleurs sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venoit de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal, la vue d'une cassette à demi cachée sous l'autel, lui rappela qu'il l'avoit prié de la visiter immédiatement après sa mort. Il se reprocha sa négligence, prit la cassette, l'ouvrit, & la trouva remplie d'une mousse très-fine & très-seche; il la leva, & sous des linges il vit assez d'argent monnoyé, une quantité de lingots d'or, des pierreries de grand prix, & des tablettes fort riches. Une seule feuille étoit écrite; il y lut ces mots :

« Daignez, mon cher Enguerrand, ac-

„ cepter les foibles marques de ma recon-
„ noiſſance. Depuis que le ciel voulut me
„ favoriſer, en vous conduiſant dans cette
„ ſolitude, j'ai regretté mon pouvoir & ma
„ fortune. Puiſſe le compatiſſant, le généreux
„ comte de Roſemont éprouver bientôt un
„ ſort moins contraire, recevoir les mêmes
„ conſolations dont la bonté de ſon cœur
„ m'a fait ſentir la douceur ! Le dernier vœu
„ du malheureux Moncal ſera pour la féli-
„ cité du noble, du vertueux Enguerrand,
„ Je vous recommande le pauvre bûche-
„ ron, & vous prie de mettre ſa famille à
„ l'abri du beſoin. „

Cette lecture fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans mépriſer les dons de ſon reconnoiſſant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la caſſette, réſervant ſeulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête bûcheron ; il ſe hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompenſe des ſervices rendus au vénérable hermite, & de ceux que lui-même recevoit journellement de ce bon homme.

Pendant que, livré à ſa mélancolie, Enguerrand paſſoit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes, revenoit le ſoir à l'hermitage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement, la dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux temps où la préſence de ſon pere & celle du ſire de Roſemont animoient ſes plaiſirs & les rendoient ſi vifs. Tout ce qui lui repréſentoit cet amant

disparu peut-être pour jamais, attiroit son attention & lui devenoit cher. A son arrivée en Champagne, Enguerrand y avoit amené un jeune Parisien, dont le frere étoit gentilhomme du comte de Charlemont. Il se nommoit Olivier, étoit âgé d'environ treize ans. Il servoit Enguerrand à Réthel. Blanche remarqua ce petit page; il lui plut par les graces de sa personne & par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand, elle s'y attacha davantage. Il pleuroit l'absence de son maître; il se montroit inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatoit, plus la dame de Réthel prenoit d'affection pour lui. Elle le retint à son service; & depuis la mort de son pere, Olivier étoit le seul de ses gentilshommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitoit.

Hyppolite, frere d'Olivier, alla le voir à Réthel, & souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission à la comtesse, & l'obtint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, & les deux freres y prenoient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oiseleur un très-beau faucon. Le desir de le rendre à cet homme affligé de sa perte, les fit diriger leur marche par le vol de l'oiseau. Il les conduisit fort loin, & les engagea dans des routes embarrassées de bruyeres & de broussailles, où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, & renoncerent à sa poursuite. Appercevant

un sentier battu, ils le suivirent, pensant qu'il les meneroit au chemin dont ils s'étoient écartés; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouverent un sentier plus étroit que le premier; il tournoit autour d'un bouquet d'arbres, & se terminoit à un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards, fut le petit temple de feuillages, élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prierent sur le tombeau, lurent l'inscription, firent ensuite le tour de la haie qui cachoit l'hermitage; & voyant la porte ouverte, entrerent & parcoururent toute l'habitation, en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane, ils virent sur des planches une robe d'hermite, & d'autres vêtements d'une forme & d'une couleur différentes. Olivier s'approche, regarde, pâlit, croit reconnoître l'habit que portoit Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit, il l'examine; & trop sûr de ne pas se méprendre, il pousse un cri douloureux, court au tombeau, se prosterne, & d'une voix étouffée il répete : mon maître, mon cher maître, vous n'êtes donc plus! & reste sans mouvement sur le gazon.

Son frere, surpris & touché, le rappelle à lui-même, apprend la cause de son saisissement, le ramene dans la cabane, essaie de le calmer. Comme l'hermitage ne paroît pas abandonné, ils attendent un peu de temps, pour voir s'il y viendra quelqu'un; mais Hyppolite craignant de ne pouvoir sortir de ce bois avant la nuit, presse son frere de le

suivre, & l'arrache de cette cabane, où il voudroit rester.

Olivier pleura toute la nuit; & se représentant les inquiétudes de Blanche, le desir passionné qu'elle montroit d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de son frere, monte à cheval, & court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas, quelle nouvelle alloit-il donner à l'affligée comtesse! de quels traits elle perceroit son cœur! L'austere retraite que s'imposoit Blanche, sa continuelle application à se faire des reproches, à s'accuser des peines d'Enguerrand, de sa fuite, de sa perte; son imagination toujours fixée sur de tristes objets, lui représentant son amant abymé sous les eaux, expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangere, ou chargé de fers par des mains infidelles, ne la disposoit que trop à cette sorte d'égarement où l'oppression du cœur conduit souvent l'esprit.

Le retour d'Olivier va changer ses craintes vagues en une désolante certitude; il va lui ravir la foible espérance qui la soutenoit encore; elle va entendre ces mots cruels, ces mots déchirants, *Enguerrand n'est plus.* Olivier paroît tout en pleurs aux yeux de Blanche; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curiosité avide qui porte les malheureux à vouloir connoître toutes les circonstances de leur infortune. La mémoire fidelle du jeune page lui a fait retenir l'inscription gravée sur la pierre. Blanche

l'engage à la répéter, & s'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume ſur les jours de celui que cette terre a reçu dans ſon ſein.* Eh ; quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté *l'amertume* dans l'ame de l'aimable Enguerrand ! quelle autre eût cauſé ſa mort ! *Il laiſſe au ciel le ſoin de le venger.* Ah, s'écrie la belle affligée, je veux hâter la punition que me réſerve ce ciel vengeur. Puis-je vivre, reſpirer, & ſavoir qu'Enguerrand n'exiſte plus ?

Un morne ſilence ſuccede aux exclamations de ſa douleur ; elle ſoupire ; elle ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement, elle interroge encore Olivier ; elle lui demande s'il reconnoîtra l'endroit où repoſent les cendres d'Enguerrand, s'il peut la conduire ſur ſon tombeau. Il l'en aſſure. Alors, ſans enviſager le danger de ſa réſolution, l'âge du guide qu'elle choiſit, pénétrée d'une douleur inexprimable, Blanche, ſans héſiter un inſtant, demande des chevaux, s'apprête à partir ; elle veut paſſer le reſte de ſes jours ſur la tombe d'Enguerrand, y pleurer, y gémir, mériter par ſon repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ſes longs habits de deuil, ſe déguiſe ſous des vêtements de page, s'enveloppe dans une large cape qui cache ſa taille, couvre ſes cheveux, & voile ſon viſage. Suivie du ſeul Olivier, elle ſort par une porte du parc, court avec vîteſſe, voudroit ne pas s'arrêter, ſe plaint d'être forcée d'accorder

à ſes chevaux le repos qu'elle ſe refuſe. Elle paſſe la nuit dans un hameau, ne veut rien prendre, ne ferme pas les yeux, attend impatiemment le jour, & recommence à marcher dès qu'il paroît.

Ses vœux ſont enfin remplis : elle voit cette forêt où les manes d'Enguerrand l'appellent, attendent d'elle un ſacrifice expiatoire. Olivier laiſſe les chevaux à un homme dont la demeure eſt à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le ſuit. Pendant aſſez long-temps le jeune page marche avec confiance. Inſenſiblement il s'embarraſſe dans des détours, méconnoît les lieux, perd ſa route, regarde de tous côtés, ne ſait où il eſt, cherche en vain le ſentier qui mene à l'hermitage, n'oſe avouer ſa mépriſe. Blanche trop agitée pour s'appercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de ſon guide, le laiſſe errer au haſard. Une route ſablonneuſe, très-étroite, bordée de houx, de ronces & d'épines, fatigue ſes pieds délicats, retient ſes habits, la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de ſe repoſer, de lui permettre d'avancer ſeul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple ; il va chercher un chemin plus facile, & reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'aſſied ſur le ſable, appuie ſa tête ſur ſes mains, ſe cache la lumiere par cette attitude, & s'abandonne à toute l'amertume de ſon cœur.

Un long-temps s'écoule ; le jour baiſſe ; la nuit étend ſes voiles ſombres ſur la nature,

& femble l'attrifter. Blanche fait un mouvement, ouvre les yeux, fe trouve dans une profonde obfcurité. L'effroi la faifit. Elle écoute, frémit au moindre bruit. Le vol & les cris des oifeaux dont les accents annoncent de triftes événements, redoublent fa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux défert? S'eft-il égaré? S'il revient, comment la verra-t-il? Pendant qu'elle fe livre à la crainte, une voix humaine lui caufe une nouvelle épouvante. A mefure que cette voix lui paroît plus près, elle diftingue le chant ruftique d'un villageois. Cet homme vient précifément à elle, il ne peut paffer fans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains, & s'écrie : Dieu tout-puiffant, fecourez-moi !

A cette exclamation, le chanteur fe tait, garde un moment le filence, & puis s'écrie à fon tour : Eh ! qu'attendez-vous là, vous qui appellez au fecours, & faites peur aux paffants?

Blanche répond qu'elle eft un voyageur égaré, féparé de fon compagnon par l'obfcurité de la nuit, & fans efpoir de le retrouver. Le payfan raffuré lui dit : Et moi je fuis André, fils d'un bûcheron de cette forêt, appellé Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune, je ne l'ai pas rencontrée. Mon pere, fans bouger de fa place, vient de s'enrichir je ne fais comment, & me rappelle pour partager fon bien-être. Je me fuis amufé à Charlemont ; la nuit m'a furpris. Voilà mon aventure; apprenez-moi

la vôtre. Où alliez-vous ? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne sait comment indiquer le lieu où s'adressoient ses pas. Je cherchois, dit-elle enfin, le tombeau d'un ami, placé sous un petit temple; j'allois y révérer ses cendres. Un temple, un tombeau, répete André; ne vous trompez-vous point ? Je connois parfaitement ces bois, & je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout, depuis dix huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti; mais par une nuit si noire, comment trouver tout cela ? Blanche soupire; son chagrin intéresse André. J'ai peine à vous laisser en ce lieu, continue-t-il; je vous menerois bien chez mon pere, si sa cabane n'étoit pas si éloignée; au son de votre voix, je ne vous crois pas fort, & vous me paroissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un hermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise; mon pere lui a rendu de petits services, & souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité; s'il ne vit plus, nous trouverons au moins de quoi nous mettre à couvert, & je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il ? En six minutes nous serons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derriere lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte,

ſe ſoutient à peine, arrive épuiſée, preſque mourante, à la porte de l'hermitage.

André éleve la voix, demande de la part de ſon pere ſi l'on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, & lui donner aſyle pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche eſt introduite dans une vaſte cabane. André la voyant en ſûreté, ſent un deſir preſſant d'aller embraſſer ſon pere; il le lui dit, & la quitte ſans lui donner le temps de reconnoître le ſervice qu'il vient de lui rendre.

L'hermite ſalue ſon hôte, lui préſente un ſiege commode, l'invite à ſe repoſer. Il jette ſur ſon feu preſqu'éteint, des branches ſeches. En s'enflammant, elles répandent une agréable odeur, dont la cabane eſt parfumée. Au ſilence du voyageur, à ſon abattement, le ſommeil lui paroît le plus preſſant de ſes beſoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire uſage, approche une table, étend deſſus du linge blanc, la couvre de mets dont lui-même ſe contente, y joint des fruits, du vin frais, & prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un ſolitaire.

Quel ſon de voix a frappé l'oreille de Blanche! quelles idées il éleve dans ſon eſprit! Accablée de triſteſſe, fatiguée par la veille, par une longue marche, inanimée, ſans force, la tête penchée ſur ſon ſein, les yeux à demi fermés, elle n'a fait attention, ni à

l'hermite, ni à ses soins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer, ont rappellé à Blanche des accents bien connus & bien chers. Elle frémit, se souvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un hermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand ; c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé ses vêtements. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand ; son approche a troublé leur repos ; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtriere ; l'ame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté ; elle vient de l'entendre murmurer & se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siege ; & couvrant son visage de son mouchoir ; elle pleure, gémit, & laisse un libre cours à sa douleur.

Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'hermite ne sait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se leve, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains. Blanche le repousse doucement, il se retire : elle s'en apperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractere, à son âge. Persuadée de la vieillesse & de la sainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asyle sacré. O vous, homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus longtemps! Sous l'apparence d'un étranger reçu

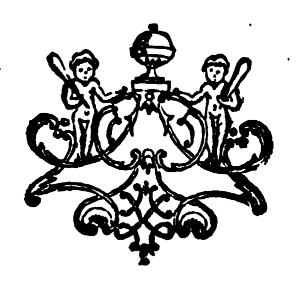
avec tant de bonté, vous voyez une fille malheureuse, à jamais désolée par sa propre imprudence, une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes, rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne, du plus aimable des hommes, mon parent, l'ami de mon pere, j'ai causé ses chagrins, j'ai causé sa fuite, j'ai causé sa mort. Ah! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse! Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand, expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

Implorer le pardon d'Enguerrand, répete l'hermite en tombant aux pieds de la belle affligée! ô Blanche! Blanche trop long-temps regrettée, & toujours adorée! est-ce, est-ce bien toi, qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand? Blanche, jetant les yeux sur lui, fait un grand mouvement; sa cape se renverse, laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie, & de l'autre il écarte ses cheveux, dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmants qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent; tous deux s'embrassent; tous deux disent cent fois: ah c'est Blanche! ah, c'est Enguerrand! Tous deux se demandent pardon; tous deux se l'accordent; tous deux s'assurent de leur mutuelle tendresse; tous deux se content leurs peines, & tous deux les oublient.

Oh, comme la cabane s'embellit à leurs yeux! De quelles actions de graces retentit le petit oratoire, où ces heureux amants vont se prosterner, remercier le ciel de leur réunion, le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer toujours! quelle douce joie les anime! Le souper négligé peu de moments auparavant, attire l'attention de Blanche; elle reçoit avec plaisir, des mains de son amant, des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas, la voix d'Olivier se fait entendre; conduit par le hasard à la demeure du bûcheron au moment où André y arrivoit, il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage, que le bon Guerin prend une lanterne & le mene à l'hermitage. A la vue d'Enguerrand, le jeune page est prêt à s'évanouir; il s'écrie, il verse de larmes de joie: son maître attendri l'embrasse; Blanche le fait mettre à table, Guerin les sert, & la nuit se passe dans un continuel ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient, peu de jours après, l'époux de Blanche, que les plaisirs renaissent à Réthel, ce seroit un soin inutile. Après leur mariage, voulant tous deux reconnoître les obligations qu'ils avoient au comte de Moncal, ils employerent une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande & belle chapelle fut bâtie à la place où étoit le dôme de feuillages; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane & ses dépendances devinrent une jolie mai-

ſon; la famille du bûcheron s'y établit. Chaque année les deux époux alloient viſiter cette chapelle, aſſiſter aux prieres fondées pour le repos du vénérable hermite, dont la mémoire fut toujours chere au ſire de Roſemont. Olivier eut un fief aſſez conſidérable, une charmante femme, & l'amitié des protecteurs dont il avoit occaſionné la réunion. Ainſi finit l'hiſtoire de la rencontre dans la forêt des Ardennes.



EXTRAIT

DES AMOURS

DE

GERTRUDE,

DAME DE CHÂTEAU-BRILLANT,

ET

DE ROGER,

COMTE DE MONTFORT.

[illegible]

R [illegible]

qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'appercevoir chez lui.

Un ange habitoit pourtant cette triſte demeure; mais renfermé dans ſon enceinte, à peine le voiſinage connoiſſoit-il ſon exiſtence. Gertrude, fille d'une ſœur de Richard, orpheline, & ſous la tutele de ce mauſſade oncle, confinée au haut d'une tour, n'en ſortoit preſque jamais. Les fleurs de la premiere jeuneſſe paroient ſon teint de leurs couleurs. Ses traits doux & réguliers, ſa taille ſvelte, ſa démarche légere, deux beaux yeux, où ſe peignoient une ame noble & de tendres ſentiments, lui donnoient l'air d'une Grace ou de la jeune Hébé. Tant de charmes, loin de la rendre chere à Richard, excitoient ſon dépit, & quelquefois ſa haine. Plus elle grandiſſoit, plus elle embelliſſoit, plus il augmentoit ſa captivité. Il lui ſavoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'aſſurer une longue jouiſſance de ſa fortune, il la cachoit ſoigneuſement, trembloit que le duc de Bretagne n'entendît parler d'elle, ne la fît venir à ſa cour, ne lui choiſît un époux. Il faudroit ſe deſſaiſir des terres de ſa pupille, lui rendre tous ſes biens. Cette idée révoltoit Richard. De toutes les expreſſions de ſa langue, il n'en trouvoit point de plus abſurde, ou de plus choquante à ſon oreille que ce ridicule mot, *rendre*.

Auprès de la belle recluſe, vivoit une jeune perſonne, recommandable ſeulement par ſes attraits. Orpheline auſſi, fille de la nourrice de Gertrude, elle la ſervoit depuis

mort de sa mere. Elle a
de sa maîtresse, & s'ennu
Roche-Forte. Gertrude n
jamais ignorant les avant
sa solitude, elle ne song
au contraire, songeoit à
Une parente de sa mere
étoit sa marraine, l'av
dès son enfance, & desir
Souvent elle envoyoi
se. Il lui apportoit de p
part de sa mere, & la pres
invitations. Ce cousin de
Robert; sa figure ne
regards l'air grossier & ru
. Son pere, fermier
de bénédictins, par un
use industrie, avoit ac
s, de gras pâturages,
eaux. Robert, riche,
parler, & d'un franc p
dans son canton, Ro
il venoit à la Roche-
à sa rencontre. Elle
es nouvelles de sa mar
rdie oublioit d'en dema
né de la voir, ne songe
r à quitter sa prison,
partager avec sa mere
nheur dont ils jouissoi
t; mais sa tendre ami
la retenoit. Comment
rt, chagrin de ses refus
gros de fâcherie. Louise

yeux tant qu'elle pouvoit le voir, soupiroit; se reprochoit son peu de condescendance, & puis, en retournant auprès de sa maîtresse, elle se consoloit, en se disant, Robert reviendra.

Gardée à vue, mais pourtant moins gênée que Gertrude, Louise alloit & venoit assez librement dans le château. Tout s'adoucissoit, tout s'inclinoit à son aspect. Petite, jolie, leste, l'air mutin, la physionomie fine & gaie, elle payoit d'un souris malin l'hommage que lui rendoient tous les vilains commensaux de la Roche-Forte. Les preux écuyers se disputoient l'honneur de recevoir ses ordres; les hommes d'armes vouloient se battre pour elle; le vieux chapelain la bénissoit d'aussi loin qu'il l'appercevoit, & tout retentissoit au château des louanges donnés aux appas de la gentille Louise.

Si l'ennui regnoit à la Roche-Forte, au moins la paix maintenoit-elle tous ses habitants dans le repos & la tranquillité; mais un lutin mal-faisant entreprit de l'en bannir. On ne sait si le grand diable tenta Richard, ou si quelqu'amour mal-adroit adressa par hasard un trait à ce cœur endurci; mais *par un beau matin*, Richard se mit en fantaisie d'aimer Louise. Ce n'eût été rien; mais le vieux fou osa bien se promettre de lui plaire, & de la voir approuver ses desirs. Il se rappelle ses antiques galanteries, veut faire de petites mines à Louise, & l'épouvante par d'horribles grimaces. Plus de retraite, plus de solitude pour Gertrude ni pour elle; il les prive du plaisir de converser ensemble, les

assiege

[illegible]

sa faute, la prie de lui pardonner le secret qu'elle a gardé sur sa résolution. Gertrude l'embrasse, s'étonne, puis s'afflige; elle conjure Louise de rester; elle ne veut point recevoir ses adieux, vivre sans elle, demeurer seule, sans consolation, sans amie, sans sa chere, sans sa bien-aimée Louise.

Louise vivement touchée, incertaine, troublée, rêve un instant, & tout-à-coup déterminée, elle conjure à son tour Gertrude d'accompagner sa fuite. Elle lui représente que Richard la soupçonnera d'avoir favorisé son évasion. Elle sera l'objet de sa colere, peut-être de sa vengeance : Gertrude s'effraie, consent à partir avec elle, se munit du peu d'argent que l'avarice de son oncle laisse à sa disposition, & des riches joyaux dont on la paroit dans son enfance. Toutes deux tremblantes, effrayées du moindre bruit, se rendent à l'endroit désigné. Louise fait le signal convenu, Robert y répond. Aidées par lui, elles sortent heureusement de l'enceinte détestée. Robert, surpris de l'arrivée imprévue de Gertrude, lui donne le cheval destiné pour Louise, prend sa parente en croupe, & se hâte de traverser les domaines de Richard, où tous trois ne marchent qu'avec crainte.

Tant que les belles fugitives furent sur cette terre maudite, elles ne purent goûter le plaisir d'être libres. Robert seul étoit content. Le joli bras de Louise, passé autour de lui, le serrant à chaque pas difficile; la certitude de la voir à tous moments chez sa mere, où il la conduit; l'espérance de lui

plaire, d'être un jour, peut-être bientôt, l'heureux possesseur de tant de charmes, remplissent son cœur d'une douce satisfaction. L'aurore paroît, leur découvre le premier village du Poitou. Gertrude & Louise se rassurent; elles ralentissent leur course, commencent à se parler, à rire de leur peur, à s'applaudir de leur démarche. Vers les dix heures, elles atteignent un gros bourg, descendent chez une amie de Robert, prévenue de l'arrivée de Louise, & qui l'attend à dîner. La bonne petite bourgeoise les reçoit avec joie, leur prodigue, non de vains compliments, mais des soins, des empressements; elle les prie de disposer de tout ce que sa maison présente à leurs desirs, à leurs besoins, à leur commodité, & ses prieres sont accompagnées de cette invitante franchise, de cet air ouvert & gai, qui caractérisent la bonté du cœur & la véritable hospitalité. Tous trois profitent de la liberté offerte. Gertrude se met au lit, Robert à table, Louise à sa toilette.

Elle détache les tresses de ses cheveux, les [illegible]it, passe, repasse ses petits doigts entre [illegible] cordons qu'ils formoient, les sépare, les arrange en cent façons différentes pour leur donner plus de grace. Une partie est enfin renouée sur sa tête, une autre flotte au gré du vent, la troisieme devient une tresse nouvelle, qui, par plusieurs tours, retient les roses & le muguet dont elle compose sa coëffure.

Pendant que Louise s'embellit, Robert,

attentif à ſes mouvements, les obſerve, s'en occupe, & s'excuſe auprès de ſon hôteſſe de ne pouvoir faire honneur au dîner qu'elle lui a préparé. Après s'être parée, Louiſe ne ſait ſi la veille, la fatigue & la peur n'ont point altéré ſon éclat naturel. Elle ſonge à le recouvrer. Un baſſin plein d'eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ſes mains, elle y baigne ſon viſage; les couleurs de ſon teint renaiſſent, & les regards paſſionnés de Robert les raniment, comme, au coucher du ſoleil, l'arroſoir du jardinier rend aux fleurs flétries par l'ardeur du jour, leur fraîcheur & leur beauté.

Contente d'elle & de ſon amant, Louiſe ſe rapproche, prend ſa place à table, & le plaiſir s'y aſſied avec elle. Les mets négligés par Robert, deviennent appétiſſants à ſes yeux, exquis à ſon goût. Le repas s'égaie, ſe prolonge; Bertrande, l'amie de Robert, demande le nom de la belle dame qui repoſe, & pourquoi on ne l'avoit pas prévenue ſur l'arrivée de cette compagne de Louiſe. On ſatisfait ſa curioſité. Bertrande s'étonne de l'imprudence de Louiſe, blâme la fuite de Gertrude. Une fille de ſi *haut lignage*, l'héritiere de Château-Brillant, courir ainſi le monde, & ſi ſuperbement *accoutrée*. Comment penſent-ils cacher ſon état au village où ils la conduiſent? Ses vêtements, ſes *affiquets*, ne la feront-ils pas remarquer ſur la route? n'indiqueront-ils pas ſes traces? tous les payſans n'accourront-ils pas pour la voir? On en parlera, & tant & tant, que de pro-

ſa couſine. Mais de peur de lui cauſer de la crainte ou de l'inquiétude, on lui cache Gertrude ſous le nom de Lucette, amie intime de Louiſe. On ajoute que, fille d'un riche laboureur, elle fuit la maiſon paternelle, pour ſe ſouſtraire à la haine d'une belle-mere acariâtre, qui la tourmente, & ſouvent la maltraite. Julienne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la careſſe, la voit chez elle comme la propre ſœur de Louiſe, & regrette de n'avoir pas un ſecond fils, tant elle auroit de plaiſir à ſe nommer la mere de Lucette.

Huit jours après leur arrivée, Louiſe & Robert ſont fiancés. Les amis, les voiſins ſe raſſemblent. La joie des amants prêts à s'unir, eſt célébrée par des fêtes champêtres. Louiſe donne le prix de la courſe, de la lutte, de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amuſe Gertrude. Son cœur ſimple & naïf partage la félicité de Louiſe, ſans trop connoître l'eſpece de ſon bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne, elle commence à ſentir la douceur d'exiſter. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue, la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de ſa fantaiſie, les danſes vives & légeres des jeunes villageoiſes, le ſon des muſettes, de tendres chanſons, ouvrent ſon ame au plaiſir. Elle penſe, réfléchit; mille idées ſe préſentent à ſon eſprit; les objets dont elle eſt environnée, ceſſent de lui être indifférents; ils la flattent, ils l'attachent; elle devient attentive, même

[illegible]

ſent riche bénéficier, avoit un neveu, homme d'ancien *lignage*, & de noble *déportement*; il ſe nommoit Roger, comte de Montfort. Elevé à la cour du duc de Bretagne, chéri de ſon ſouverain, ayant remporté les prix de pluſieurs tournois, conduit ſes vaſſaux à la guerre, rendu ſa valeur célebre & ſon nom glorieux, il venoit de s'attirer l'indignation de ſon ſeigneur par un combat particulier, où, malgré ſon expreſſe défenſe, Roger avoit ſoutenu les droits d'un ami. Banni depuis quelques jours de la préſence du duc de Bretagne, il étoit venu viſiter le prieur, logeoit à l'abbaye, & ſe propoſoit d'attendre en Poitou qu'il plût au duc de le rappeller à ſa cour.

Agé de vingt-ſix ans, bien fait, agréable, il joignoit à des traits réguliers cette aiſance qui annonce la nobleſſe, & cet air affable qui la fait aimer. Libéral, magnifique, naturellement bon, ignorant l'art de feindre, & dédaignant toute eſpece de fauſſeté, Roger indifférent au milieu des plus belles dames de la cour, ne leur cachoit point ſa froideur. Rempli d'égards pour toutes, aucune ne l'engageoit, & perſonne encore ne lui avoit inſpiré le deſir de plaire & d'être aimé.

Le haſard dirigeant les promenades du ſire de Montfort, le conduiſit un jour, à la ſortie du parc, vers une petite prairie. Il la traverſa, vit un bouquet d'arbres ſerrés & touffus. L'envie de s'y repoſer à l'ombre, lui fit porter ſes pas de ce côté. Gertrude,

loit ni l'écouter, ni lui répondre? Pendant qu'il hésite, Louise se fait entendre; elle appelle Lucette, & mille échos répetent ce nom. O qu'il plaît à Roger! ô que le son harmonieux de la voix de Gertrude émeut son cœur, quand à son tour elle appelle Louise! Mais ce qu'il craignoit arrive; Lucette se leve, prend sa course, vole au devant de Louise. Eh! d'où vient son empressement à la joindre fâche-t-il le sire de Montfort? D'où vient sent-il une sorte de dépit en la voyant serrer son amie entre ses bras? L'amour s'est-il vengé de l'indifférent Roger? Le rend-il jaloux des caresses de l'amitié? Le livre-t-il déja à ces passions inquietes qu'il excite dans les cœurs trop long-temps rebelles à son pouvoir?

Les deux jolies villageoises causent, rient, se promenent, s'avancent vers Roger, s'en éloignent. Il remarque les agrémens de Louise; mais il est touché de ceux de Gertrude. Il attend, il espere. Lucette restera peut-être seule! Mais le troupeau est rassemblé, il marche vers le village, les deux amies suivent ses pas, & bientôt une colline les dérobe à sa vue.

Roger se reproche sa timidité, son indécision; il ne peut se pardonner d'avoir laissé échapper l'occasion de parler à Lucette. Eh pourtant qu'a-t-il à lui dire? Il ne sait, & n'en est pas moins tourmenté du desir de l'entretenir. Elle auroit tourné ses beaux yeux sur lui; elle auroit ouvert sa jolie bouche pour lui répondre, il seroit content. Rê-

veur, inquiet, il reprend le chemin de l'abbaye, & compte les heures, les moments qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette.

Le ſoir lui ſemble long, la nuit plus longue encore. Un foible jour éclaire enfin le ſommet des collines. Roger ſalue l'aurore, & ſe leve avec elle. Il s'habille à la hâte, part aux premiers rayons du ſoleil, marche à grands pas, croit n'arriver jamais aſſez tôt à la prairie, aux lieux où des mouvements ſi flatteurs ont agité ſes ſens, ont ſi vivement ému ſon cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres, il ſe plaît ſous l'ombrage où ſe repoſoit la veille celle dont les traits lui ſont ſi préſents & ſi chers. Il cherche l'endroit où ſa tête étoit poſée, où ſa main s'eſt appuyée; il fait un pas, & ſuſpend l'autre; il craint de fouler aux pieds le gazon que la perſonne délicate de Lucette preſſoit ſans l'affaiſſer. Il trouve entre les herbes une partie des fleurs dont elle paroit ſa chevre. Il les recueille, les baiſe, les met dans ſon ſein. La moindre haleine du vent, le bruit le plus léger lui cauſent du trouble ou de la joie. C'eſt Lucette, c'eſt elle-même! Vain eſpoir; les heures paſſent, & n'amenent point l'inſtant ſouhaité. Le chagrin & l'impatience conduiſent le ſire de Montfort à marcher, à ſe fatiguer. Il va, vient, retourne, traverſe la plaine, ſuit le cours d'un ruiſſeau, monte ſur une éminence, & n'apperçoit rien. Enfin un nuage de pouſſiere s'éleve du côté du village, il ſe diſſipe, des moutons paroiſſent

au loin. Ah, voilà Lucette! s'écrie le ſire de Montfort. Tranſporté, il oublie la longueur de l'attente; il s'abandonne aux plus riantes idées; il court à la rencontre de l'aimable bergere. Mais quelle douloureuſe mépriſe! une laide & groſſiere payſanne conduit au pâturage tous les moutons de la ferme. Elle vient peſamment, filant ſa quenouille, & chantant d'une voix enrouée une triſte & lamentable complainte.

Malheureuſement pour Roger, ce jour étoit celui des noces de Louiſe & de Robert. La joie éclatoit par tout le village, & Gertrude danſoit pendant que le ſire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne, paiſſoient ſous la conduite de la groſſe Cateau, ſervante de la ferme. Roger voit bondir la chevre mouchetée; il la reconnoît, commence à douter ſi un enchantement ne le ſéduiſoit pas la veille, ſi ſes yeux ne le trompent point en ce moment.

Il s'approche de la fileuſe, lui donne une piece d'or, & la prie de lui apprendre à qui ſont les moutons dont elle a le ſoin. Surpriſe à l'aſpect du beau chevalier, émerveillée de la richeſſe de ſon préſent, la payſanne ſe frotte les yeux, pour mieux conſidérer l'un & l'autre. La certitude de poſſéder une piece de *fin or*, la tranſporte hors d'elle-même; elle oublie de répondre à Roger, lui fait cent compliments, mille révérences, une foule de remerciements. Obligé de laiſſer un libre cours à ſes accablantes civilités, Roger

en attend la fin & puis répete sa question. Elle y satisfait de son mieux. Le troupeau qu'elle a coutume de garder, appartient à Julienne, sa maîtresse; & par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le sire de Montfort demande, avec vivacité, qui est cette Lucette? C'est la bonne amie de Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert. L'épousée, s'écrie Roger! Elle est mariée? *Tout fin dret de ce matin*, répond la paysanne. Lucette mariée! répete le sire de Montfort, mariée ce matin! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est la mariée. Lucette n'est pas du pays; si elle se marie, ce ne sera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui concerne Lucette, dit Roger, vous serez contente de ma reconnoissance. Cateau jure de ne rien taire; il peut l'interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le sire de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. *De quel pays?* Oui, *Ma fitte je n'en sais rien.* Quand, & comment est-elle venue ici? *Quand? Je l'ai oublié.* Qui l'a amenée chez Julienne? *C'est Louise.* Et d'où venoit Louise? *Ma fitte je n'en sais rien. Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette.* Enlevé! d'où? *Ma fitte je n'en sais rien.*

Roger s'efforce en vain d'obliger la paysanne à s'expliquer plus clairement; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement, s'en retourne tout ré-

veur. Il se parle en marchant, se demande d'où vient il est de si mauvaise humeur? Quelle raison il peut se donner de la tristesse dont il ne sauroit se défendre? Pourquoi s'afflige-t-il de ne point voir Lucette? Pourquoi tant d'empressement à la chercher? Que veut-il dire à cette bergere? Elle est belle & jolie, il faut l'avouer; mais c'est une villageoise, peut-être niaise, sotte, imbécille comme celle qui vient de l'impatienter. Il se reproche une ridicule fantaisie, s'accuse de caprice, de folie, & se promet bien de ne plus penser à Lucette, d'éviter de la revoir: jamais ses promenades ne le conduiront vers ce bosquet fatal. Il le dit, il le jure; & dès le lendemain, soit oubli, soit distraction, il se trouve précisément au même endroit où il ne devoit jamais revenir.

Il voit de loin les moutons, la chevre & la laide bergere. Le jour d'après il observe du changement. Le petit troupeau, séparé du grand, ne lui paroît plus sous la garde de Cateau. La chevre ne s'offre point à ses regards; sans doute elle suit les pas de sa jeune maîtresse. Lucette est aux environs. Que fera le sire de Montfort? La cherchera-t-il? Il s'est tant promis le contraire. Écoutera-t-il sa raison? Suivra-t-il le penchant de son cœur? Pendant qu'il se consulte, son oreille est frappée par le son d'une voix sonore & flexible. Ses accents flatteurs attendrissent, prêtent un charme touchant à de tristes paroles, forcent à donner des larmes aux malheurs de la belle Yseult, venue en Bretagne

[illegible]

Montfort, semble lui demander grace, & l'inviter à lui laisser la liberté du passage.

Roger lit son intention dans ses yeux. « Demeurez, belle Lucette, demeurez, je „ vous en conjure, lui dit-il. Si ma présence „ vous trouble ou vous déplaît, je m'éloigne- „ rai. „ Le nom de Lucette calme un peu l'agitation de Gertrude. Elle lui demande comment il la connoît, & ce qui l'attire en ce lieu. Roger lui dit son nom, son pays, sa demeure, sa condition; se trouvant de l'autre côté de la haie au moment où elle chantoit, voulant unir le plaisir de la voir à celui de l'entendre, il est venu au bord du ruisseau. Peu à peu Gertrude se rassure, ne craint point d'être seule avec lui; l'innocence de son cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée; elle reprend sa place au bord du ruisseau, & Roger s'assied à ses côtés.

Sans doute il va parler, satisfaire ce desir si pressant d'entretenir Lucette. Il le voudroit; mais une violente émotion ferme le passage à sa voix. Plus il examine Gertrude, moins il trouve des expressions capables de lui peindre le sentiment qu'elle lui inspire. La noblesse de sa figure, sa modestie, sa confiance même, la rendent imposante à ses yeux. Il la contemple, il l'admire, ne sait comment rompre un silence interrompu seulement par des mots entrecoupés & prononcés à demi.

Gertrude le considere à son tour avec une sorte de surprise; elle parcourt ses traits,

[illegible]

„ mante. Sa premiere vue me faiſoit ſouhai-
„ ter ardemment de me retrouver près d'el-
„ le. J'allois viſiter tous les boſquets d'alen-
„ tour, quand le ſon flatteur de ſa voix m'a
„ conduit au bord de ce ruiſſeau, où ſa pré-
„ ſence comble tous mes vœux. Quoi! vous
„ me cherchiez, dit Gertrude, vous m'a-
„ viez déja vue, vous deſiriez me voir en-
„ core? „ Il lui apprend alors comment il étoit entré dans le lieu où elle dormoit, comment il a reſpecté ſon ſommeil, perdu l'occaſion de ſe montrer à elle, de lui parler, combien il a regretté cette occaſion ſi favorable : il n'oublie pas ſon entretien avec Cateau, ſes impatiences, ſon ennui, ſes chagrins du jour, ceux du lendemain; enſuite il laiſſe éclater la joie qu'il reſſent d'être auprès d'elle, ſeul avec elle, en liberté de lui dire qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours.

Attentive à ce récit, Gertrude ſe plaît à l'entendre. La petite aventure du boſquet l'amuſe; elle engage Roger, par ſes queſtions, à redire pluſieurs fois tout ce qu'il a penſé, tout ce qu'il a reſſenti. Il s'occupoit de ſon idée, il s'inquiétoit; il brûloit du deſir de la revoir. Il l'aime, dit-il, il l'aimera toujours! Les expreſſions de Roger flattent d'abord Gertrude, enſuite elles élevent des doutes dans ſon eſprit; ſes ſentiments lui paroiſſent exagérés. Elle connoît les douceurs de l'amitié; mais les tranſports de l'amour ſont étrangers à ſon cœur. Robert & Louiſe, s'aimant depuis long-temps, tous deux d'accord, ſûrs d'être unis, ne lui ont point ap-

pris à distinguer les mouvements d'une passion violente, de la paisible intelligence qui rend l'amour heureux si semblable à l'amitié. Plus Gertrude réfléchit, plus elle soupçonne la sincérité de Roger. Trompé par l'apparence, croyant parler à Lucette seulement, il peut plaisanter, la prendre pour une paysanne ignorante, stupide, se divertir de sa simplicité, inventer des contes, & rire ensuite de sa facilité à s'en laisser imposer. Cette idée blesse la fierté de Gertrude, la rend sérieuse; elle baisse les yeux, rêve & se tait.

Le petit air grave de la belle bergere inquiete Roger; il lui en demande la cause, elle ne répond pas. Il la prie de parler, elle se tait toujours. Il la presse de lui dire si sa présence l'importune, si elle se repent de ses premieres bontés. Gertrude le regarde, apperçoit de la tristesse dans ses yeux, elle est touchée. " Vous ne m'importunez pas, lui
„ dit-elle d'un ton doux, vous ne me déplai-
„ sez pas; mais l'étrange amitié que vous
„ prétendez sentir pour moi, m'inspire de
„ la défiance. M'aimer si fort sans me con-
„ noître, sans savoir si je suis aimable! Vous
„ trouver malheureux de ne pas me parler,
„ quand au fond nous n'avons aucune affaire
„ ensemble! Là, pensez-y bien, cela est-il
„ naturel? Cela est-il croyable? Je ne veux
„ pas vous mortifier, vous accuser de malice
„ ou de fausseté; vous êtes peut-être extraor-
„ dinaire. Je cherche à me le persuader,
„ pour ne pas prendre de vous une mau-

„ vaiſe opinion ; mais ſi vous mentez, ſi vous
„ me trompez, loin de conſentir à vous
„ voir, à devenir votre amie, comme je ſe-
„ rois peut-être bien-aiſe de l'être, je ſens
„ que je vous haïrai de tout mon cœur. „

Le ſire de Montfort, charmé de l'ingénuité de Gertrude, ſaiſit une de ſes mains; il la ſerre imperceptiblement entre les ſiennes, il la baiſe reſpectueuſement, puis il la preſſe un peu plus fort, & puis il la baiſe avec plus d'ardeur. Il jure ſur cette main chérie, qu'en peignant ſes agitations, ſon inquiétude, ſes deſirs, il a fidélement expoſé les ſenſations de ſon cœur. Comme elle, il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette, il n'éprouvoit point ces affections pénibles, mais il ne connoiſſoit pas non plus l'inexprimable douceur qu'il ſent à la regarder, à lui parler, à l'entendre, à lui dire, à lui répéter qu'aux dépens de ſa fortune, de ſa vie même, il voudroit la convaincre de la force & de la vérité de ſes ſentiments.

Si la vivacité des premieres effuſions du cœur de Roger venoient d'élever les ſoupçons de Gertrude, les nouvelles aſſurances de ſon amitié, loin de les diſſiper, devoient les accroître. Elles produiſirent un effet tout contraire. La généreuſe fille ſe reprocha ſes doutes, ils lui parurent mal fondés, injurieux. Elle ſe blâma de les avoir montrés, pria le ſire de Montfort de ne pas s'offenſer de ſon injuſtice, & de l'oublier. Il y conſent; mais il veut une réparation de l'inſulte; il inſiſte pour l'obtenir; il exige que Lu-

cette prononce à haute voix : *mon ami, je vous crois.* Gertrude n'héſite pas à lui donner cette ſatisfaction. Elle le dit, elle le penſe; le plaiſir renaît dans ſon cœur avec la confiance, & la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte.

La condeſcendance de Gertrude, ſon enjouement, ſa douceur, augmentent l'admiration du ſire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans l'humble condition où il la voit. Elle eſt ſa compatriote, ſon langage l'en aſſure; mais la politeſſe de ſes expreſſions forme avec ſon habit un contraſte frappant. Simple, ingénue, modeſte, elle montré plutôt la candeur & l'innocence d'une noble demoiſelle, que la franchiſe inconſidérée d'une villageoiſe. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne; s'il eſt vrai que Louiſe l'a enlevée; avec quelle perſonne elle vivoit; qui a pris ſoin de ſon éducation; pourquoi elle ſe trouve en Poitou.

Si tant de queſtions l'intéreſſoient ſeule, Roger en obtiendroit aiſément la confidence; mais la moindre indiſcrétion expoſeroit Robert & Louiſe aux recherches, à la vengeance du ſire de la Roche-Forte. Cette conſidération réprime le deſir qu'elle ſent de ſatisfaire la curioſité de ſon ami. Incapable de mentir, ne ſe croyant pas maîtreſſe de dire la vérité, elle cache ſon nom & ſa fortune, avoue ſon pays, dément la villageoiſe. Louiſe ne l'a point enlevée, elle a ſuivi volontairement cette fille, accoutumée à vivre avec elle; malheureuſe dans ſon pays,

elle l'a quitté sans peine ; & s'interrompant, elle lui demande si Cateau ne lui a pas appris qu'elle est fille d'un laboureur, dont la seconde femme la traitoit durement, l'enfermoit, la chagrinoit. Tout le village pouvoit, ajoute-t-elle, lui donner cette information. Par cette adresse elle se dispense de répondre plus positivement.

Roger l'écoute, réfléchit & s'inquiete. Lucette & Louise vivoient ensemble en Bretagne; Louise aimoit Robert! Témoin & confidente de leur affection, Lucette est-elle restée insensible? A-t-on pu la voir sans desirer de lui plaire, sans chercher à toucher son cœur? Ah, si Lucette aimoit!... L'ame délicate du sire de Montfort ne peut supporter ce doute; plus de bonheur pour lui, s'il n'est point, s'il ne sauroit être le premier, l'unique objet de la tendresse de Lucette. L'air pensif, les yeux baissés, profondément occupé de ses idées, il semble oublier Lucette & s'oublier lui-même.

Surprise de son silence & de sa rêverie, Gertrude le regarde : "Oh, comme vous pa-
„ roissez sombre, mon bel ami, lui dit-elle!
„ Avez-vous du chagrin? Oui, répond Ro-
„ ger; mais je n'en aurai plus si vous me per-
„ mettez de vous faire une question, si vous
„ y répondez dans la sincérité de votre cœur,
„ tout de suite, sans hésiter. „ Gertrude le promet. " Dites-moi donc, ma douce amie,
„ reprend Roger, si personne, en Bretagne,
„ ne vous aimoit comme Robert aimoit
„ Louise, si vous n'aimiez personne comme

„ Louiſe aimoit Robert..... Dans mon en-
„ fance, dit Gertrude, on m'aimoit bien
„ autant, je crois; une foule de bons amis
„ m'entouroit; je les chériſſois; mais depuis
„ l'âge de dix ans, la ſeule Louiſe m'a mon-
„ tré de l'attachement, & je n'ai ſenti d'a-
„ mitié que pour elle. „

Avec quelle joie Roger reçoit cette aſſurance! Qu'elle lui promet de douceurs dans le cours d'une paſſion où tout ſon cœur s'abandonne! Indifférent avant de voir Lucette, il ne connoiſſoit pas ces ſenſations délicieuſes, qu'un regard, un ſouris de l'aimable fille excite rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions auſſi vives, auſſi flatteuſes? Elle éprouvera donc les mêmes mouvements? Elle partagera donc les plaiſirs qu'elle donne? Etre heureux, c'eſt beaucoup! Rendre heureux ce qu'on aime, c'eſt bien plus! Satisfait, tranſporté, Roger remercie ſa belle amie. Elle a, dit-il, diſſipé ſon chagrin; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perſpective. Gertrude s'applaudit de le voir content, ſans pouvoir comprendre comment il eſt ſi charmé de ce que perſonne n'avoit d'amitié pour elle.

Cependant le jour baiſſe : la marche du temps toujours égale, & toujours lente ou rapide au gré des amants, dont elle retarde ou interrompt les plaiſirs, avertit Gertrude de raſſembler ſes moutons épars dans la plaine. Roger ſe plaint de lui voir déja prendre ce ſoin. En vain l'aſtre brillant de la lumiere

répand l'or & l'azur ſur les nuages; ce ſuperbe ſpectacle attriſte le ſire de Montfort. Gertrude penſe auſſi que le ſoleil n'a pas coutume de ſe coucher de ſi bonne heure. Avant de ſe ſéparer, les nouveaux amis conviennent de ſe retrouver le lendemain au même lieu. Roger conduit Lucette tout près du village; il la ſuit des yeux, & ſe reproche, en la perdant de vue, de ne lui avoir pas recommandé de ſonger à lui, de s'occuper de leur amitié, de ſe rendre de bonne heure vers le petit ruiſſeau, qu'avant de retourner à l'abbaye il va revoir encore, pour ſe retracer les heureux moments qu'il vient de paſſer ſur ſes bords.

Gertrude s'avance lentement vers le village; plus d'une fois elle tourne la tête en arriere. En entrant chez Julienne, elle voit les apprêts d'un ſouper abondant; elle entend le ſon des inſtruments; pluſieurs amis de Julienne viennent d'arriver de la ville voiſine; on va les réjouir, paſſer une partie du ſoir à danſer. Gertrude eût la veille partagé ces amuſements; ils n'ont plus d'attraits pour elle. Ces bons villageois, dont la joie excitoit ſa gaieté, lui ſemblent très-ruſtiques; elle trouve leurs chanſons inſipides, leurs danſes fatigantes; rien ne lui plaît; tout l'ennuie; elle s'échappe, va dans le jardin. Occupée de ſa nouvelle connoiſſance, elle voudroit parler à Louiſe, la ſéparer des amis de Julienne, pour l'entretenir du ſien. Elle penſe au ſire de Montfort, croit le voir, l'entendre encore; elle ſe rappelle ſes expreſſions, ſon air,

[illegible]

quite [illegible]

[illegible]

part avec vîteſſe, traverſe la plaine, hâte ſa marche. Le cœur lui bat à l'aſpect de la haie qui lui cache ſon ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez-vous. Mais ſes regards parcourent en vain les bords du petit ruiſſeau; perſonne ne s'offre à ſa vue. Quoi, Roger n'eſt pas venu! Auroit-elle pu l'imaginer, le croire! Il n'y eſt point! Non, en vérité, il n'y eſt point.

Gertrude ſe trouble, ſent une ſorte de honte mêlée de dépit & d'impatience. Elle eſt chagrine; elle eſt fâchée. Appuyée contre un ſaule, elle conſidere triſtement ce lieu où elle ſe plaiſoit tant; il lui paroît ſauvage, déſagréable. Elle n'y veut point reſter, elle n'y veut jamais revenir. En retournant ſur ſes pas, elle apperçoit deux corbeilles à demi cachées entre les herbes. Qui a pu les placer là? Comment ne ſe ſont-elles pas préſentées à ſes regards quand elle eſt arrivée? On vient de les poſer à l'inſtant au milieu de ces herbes. Un papier eſt attaché ſur la plus petite. Gertrude ſe baiſſe & lit: *A la charmante Lucette.* Un mouvement de joie diſſipe ſon chagrin. Roger eſt venu; il ne ſauroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une eſt remplie des plus beaux fruits de la ſaiſon; l'autre, partagée en pluſieurs compartiments, contient des mets froids & délicats, accompagnée de tout ce qui compoſe une halte ſuffiſante aux beſoins de deux ou trois perſonnes. Gertrude referme les corbeilles, va doucement derriere la haie, pour ſurprendre le ſire de Montfort; mais il paroît, elle s'arrête. Un air de

fatisfaction éclate fur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué fa parure, fon empreffement à le chercher, fon inquiétude, & même les mouvements de ce dépit qu'il fe reproche d'avoir excité. Il lui demande pardon de s'être caché pour l'obferver, pour favoir fi elle fentiroit un peu d'inquiétude en ne voyant pas fon ami. Gertrude a bien envie de gronder; mais en portant fes yeux fur ceux de Roger, elle ne fait comment fe plaindre de lui; il prend fa main, elle fourit, il la conduit au bord du ruiffeau, & tous deux goûtent également la douceur de fe voir & celle de fe parler.

On ne s'attachera point à rapporter les entretiens de Gertrude & du fire de Montfort, leur uniformité pourroit les rendre ou fades ou ennuyeux. Deux amants bien épris ne fentent guere le befoin de cette variété d'idées & de propos, fi néceffaire à l'amufement des perfonnes indifférentes. Sans y faire attention, ils fe répetent aujourd'hui ce qu'ils fe difoient hier, recommenceront demain, & s'écouteront le jour d'après avec la même fatisfaction. Pour plaire à la jolie bergere, Roger apprend d'elle des jeux enfantins; il lui en enfeigne à fon tour, invente des loix, les fait rigidement obferver. S'il devance Lucette à la courfe, une fleur cueillie par elle eft le prix de fa vîteffe. S'il lance plus loin un petit caillou, il obtient un baifer fur fa main. Souvent leurs voix s'uniffent, forment des accords touchants. Quel-

quefois, imitant le ramage des oiſeaux, ils ſe diſputent l'art de mieux rendre les tendres accents du roſſignol ou de la fauvette. Que Gertrude & Roger paſſent d'heureux moments! que la pureté de leurs ſentiments répand de charmes ſur leur innocente affection! O vous enfants d'un ſiecle éclairé, qui diſſertez avec tant d'éloquence ſur le bonheur, & ſavez ſi peu le goûter, ne jugez pas des plaiſirs de ces amants par les vôtres! Pour en apprécier la douceur, il faudroit aimer comme ils aimoient. Après pluſieurs jours de réſidence à la ferme, les amis de Julienne partent enfin, & Gertrude parvient à ſe trouver ſeule avec Louiſe. Elle l'inſtruit de ſon aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils ſont devenus amis, comment il paſſe une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs diſcours, de leurs jeux, de leurs repas, des promenades qui les ſuivent. Elle lui parle enſuite des qualités aimables de Roger, de ſes attentions, de ſa complaiſance, de la nobleſſe de ſon air, des graces de ſa perſonne, d'un attrait particulier dans ſes yeux, qui fait ſouhaiter de le regarder toujours, d'être toujours régardée par lui.

Louiſe entend ce récit avec une extrême ſurpriſe. Jamais elle n'a cru Gertrude expoſée à faire une pareille rencontre en des lieux fréquentés ſeulement par les troupeaux de Julienne & par leurs conducteurs. Elle reconnoît dans ſa jeune maîtreſſe le ſentiment que Robert lui inſpiroit. Ses queſtions

Bretagne, Roger apprendra votre fuite de la Roche-Forte. En rapprochant les temps, les circonstances, les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée ensemble, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette ? Pour vous obtenir de Richard, il vous remettra entre ses mains, vous deviendrez sa femme, vous serez heureuse; & le pauvre Robert & moi, accusés, convaincus d'avoir enlevé l'héritiere de Château-Brillant, de la tenir déguisée dans notre maison, nous serons rigoureusement punis d'une imprudence qu'il est si facile de rendre criminelle à tous les yeux.

Gertrude embrasse Louise, la rassure, lui engage sa foi de ne point découvrir son nom, ni sa fortune. Mais, dit Louise, vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'aime, on desire de s'unir ensemble. Roger vous épousera-t-il, sans savoir qui sont vos parents? M'épouser, s'écrie Gertrude ! Eh, pourquoi m'épouseroit-il? le mariage nous rendroit-il plus amis, plus heureux ? Mais oui, dit Louise; si le sire de Montfort, ne connoissant de Gertrude que ses attraits, la préféroit sous l'apparence de Lucette à toutes les dames de la cour de Bretagne, le triomphe de la bergere ne flatteroit-il pas la niece de Richard ? Je ne sais, répond Gertrude; mais, ma chere Louise, je me trouve bien heureuse à présent, & je ne desire point une autre situation.

Comptant sur les promesses & l'amitié de Gertrude, Louise perd ses craintes; elle ne néglige rien des précautions qu'elle croit

[illegible]

devoir [illegible]

s'[illegible]

dans le [illegible]

mais [illegible]

[illegible]

à voir [illegible]

[illegible]

fois, elle s'étoit offerte à ses regards. Le sire de Montfort venoit; il la voit entrer dans ce bosquet, &, sans se montrer, il examine ses mouvements. Elle ne goûte plus le repos sous cet ombrage; elle n'y badine plus avec sa chevre; elle a perdu cette tranquille paix du cœur, qui dispose à l'amusement. A demi couchée sur le gazon, triste, abattue, elle soupire, elle gémit; ses larmes inondent ses joues fleuries. Elle joint ses mains, leve les yeux au ciel, implore son secours, lui demande avec ardeur la conservation des jours de son ami, de son ami qui ne l'aime plus, qu'elle aime encore, qu'elle aimera toujours.

Émû, touché, pénétré du plus vif regret, Roger se reproche d'avoir affligé sa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertrude, n'est plus le maître des transports de son cœur; il passe ses bras autour de Lucette, la presse contre son sein; pour la premiere fois il ose ravir un baiser sur ses levres. " O ma belle, „ ô ma charmante amie, s'écrie-t-il, ne dis „ jamais, ne pense jamais que Montfort ne „ t'aime plus! C'en est fait, tu triomphes de „ deux passions que tu ne connois pas. L'am- „ bition & l'orgueil m'ont livré des combats „ pénibles; j'ai souffert, mais je n'ai pas „ cessé d'aimer, mon amour l'emporte sur „ de vaines considérations, j'immole tout à „ la certitude de faire ton bonheur, de te „ devoir le mien. Je jure en présence du „ ciel, de n'avoir jamais d'amie, de maî-

„ treſſe, de compagne, d'épouſe, que l'ai-
„ mable fille dont la candeur & l'innocence
„ m'ont ſi bien prouvé la tendre affection! „
Otant alors un riche anneau de ſon doigt, il le paſſe dans celui de Gertrude, lui réitere ſa promeſſe d'être pour toujours à elle, & lui demande ſi elle accepte ce gage de ſa foi, ſi elle conſent d'être pour toujours à lui.

Une douce joie brille dans les yeux de Gertrude; elle ſe ſouvient des diſcours de Louiſe; elle ſent le prix de la préférence qu'elle obtient ſur ces paſſions dont Roger vient de lui parler; elle s'applaudit en ſecret de recevoir un ſi grand ſacrifice, ſans que ſon amour perde rien en ſe montrant généreux. Roger tenoit une de ſes mains, elle poſe ſur la ſienne celle qui lui reſte libre; & d'un ton où ſon amour & ſa reconnoiſſance s'expriment à la fois, elle dit: " Et moi, je
„ jure à Roger de n'avoir jamais d'autre
„ ami, d'autre amant, d'autre époux, que
„ lui. Je reçois ſa foi, & je lui engage la
„ mienne, dans l'eſpérance de lui paroître
„ un jour digne de l'honneur qu'il veut
„ bien faire à Lucette. „

Roger l'embraſſe encore, alloit peut-être recommencer, quand le ſon d'un cor interrompt ſes tranſports. A ce ſignal, dont il eſt convenu avec un de ſes gens, il va ſavoir ce qui l'oblige à le donner. Il apprend qu'un courier du comte de Poitou vient d'arriver à l'abbaye, que le prieur va partir pour Poitiers, & le fait chercher par-tout. Roger va retrouver Gertrude, craint de ſe voir

contraint d'accompagner son oncle à Poitiers; il la quitte à regret, lui promet de revenir sur ses pas, ou de lui écrire. Une heure se passe, il ne reparoît point; mais le valet affidé lui apporte une lettre du sire de Montfort. Hélas! il est parti. Au moment où elle reçoit cette affligeante nouvelle, il est bien loin. Il sera quinze jours absent; il lui donne les plus tendres assurances de son amour, de la sincérité de ses promesses, & s'engage à les remplir dans les premiers instants de son retour.

La sensible Gertrude pleure. Ne point voir son ami demain, ni le jour d'après, ni tant d'autres qui s'écouleront sans lui rendre le plaisir dont son cœur s'est fait une si douce habitude! Ses levres pressent les assurances de l'amour de Roger; elle baise son nom, ses armes, toute la lettre; elle la met dans son sein, & se hâte de retourner au village, impatiente de parler à Louise. Elle veut lui conter les événements du jour, lui montrer la lettre, prendre des mesures avec elle pour instruire Roger, à son retour, de sa naissance & de son nom. Louise partage les sentiments de Gertrude, elle cesse de craindre le sire de Montfort, espere qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raisons de sa fuite, pourra-t-il la blâmer? Toutes deux conviennent de ne lui rien cacher, & de le mettre en état, par leur confiance, de faire leurs démarches nécessaires pour obtenir le consentement du sire de la Roche-Forte.

Un peu d'altération dans la ſanté de Gertrude la retient deux ou trois jours à la ferme; mais le deſir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger, la fait retourner aux champs. O que tout eſt changé! comme la verdure eſt ternie! que les fleurs ont peu d'éclat. Plus de fraîcheur ſous ces ombrages; tout eſt aride; & ce ruiſſeau, où tant de fois elle a vu les traits de ſon ami, ſe repréſente à ſes yeux : comment n'a-t-il pas conſervé cette image chérie? Le ramage des oiſeaux l'importune, Roger n'imite plus leurs accents; tout l'afflige, rien ne la conſole de l'abſence de ſon ami.

Déja dix de ces jours ſi longs & ſi triſtes s'étoient écoulés, quand une nouvelle imprévue vient bleſſer le cœur de Gertrude, la livre au regret, à la douleur inſupportable que ſent une perſonne généreuſe, en s'accuſant de cauſer les malheurs d'un autre.

Des marchands de Poitiers, revenant de Nantes où leur commerce les avoit attirés, ſurpris un ſoir par un violent orage, demandent à la ferme un abri contre le mauvais temps. Ils ſont bien reçus, invités à partager le ſouper de la famille, & même de paſſer la nuit dans une chambre à deux lits, deſtinée au beſoin des étrangers. Cet accueil inſpire de la joie aux voyageurs. A peine aſſis à table, ils s'empreſſent d'amuſer leurs hôtes, par le récit des petites aventures qu'on leur a contées pendant leur ſéjour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche-Forte, & cherche à ſe rappeller l'hiſtoire du ſeigneur de cette ter-

re. Gertrude, Robert & Louiſe ſe regardent. Louiſe prie le marchand de leur dire ce qui eſt arrivé au ſire de la Roche-Forte. Cet homme, après s'être recueilli, leur apprend que Richard le Hardi avoit une niece fort riche, & une maîtreſſe très-malicieuſe, toutes deux orphelines & dans ſa dépendance. Il vouloit jouir ſeul de la fortune de ſa parente & des faveurs de ſa maîtreſſe; mais elles le faiſoient enrager de concert, la niece pour ſe marier, l'autre pour ſe procurer la liberté d'entretenir un amant plus jeune. Ne ſachant comment les gouverner, on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en défaire. Les uns diſent qu'il les a vendues à un renégat de Barbarie, pour en tirer une groſſe ſomme; d'autres, qu'il les a laiſſé mourir de faim dans une tour; la vérité eſt qu'elles ſont diſparues. Les amis du pere de la dame ont porté des plaintes à la cour; le duc de Bretagne veut que Richard produiſe ſa niece morte ou vive. Toute ſa terre eſt en armes; & s'il eſt forcé dans ſon château, c'eſt un homme mort.

Le ſaiſiſſement de Gertrude ne lui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Louiſe, elle ſe retire, & donne un libre cours à ſes pleurs; elle ſe reproche ſa fuite imprudente, fait appeller Robert, veut partir à l'inſtant, aller en Bretagne, avouer ſa faute, ſauver la vie de ſon parent injurié, fauſſement accuſé, lui rendre l'honneur, & s'expoſer à tout plutôt que d'abandonner ce pauvre vieillard prêt à ſuccomber peut-



fuite de cette fille, & comment, sans prévoir les conséquences de sa démarche, elle-même l'a suivie en Poitou, craignant la colere & les reproches de son oncle, si elle restoit au château. Elle s'accuse ensuite des malheurs de Richard, & demande au duc de les faire cesser.

“ Belle cousine, lui dit le duc, rassurez-„ vous sur le sort du sire de la Roche Forte, „ il est décidé ; une maladie violente l'a em-„ porté depuis huit jours ; on vous avoit „ exagéré ses dangers. A la vérité, des amis „ de votre pere lui demandoient compte „ de sa pupille disparue, & menaçoient de „ l'assiéger ; mais sa mort a prévenu leur „ dessein. „ La duchesse, touchée du bon cœur de Gertrude, la console, la caresse, l'embrasse, la nomme sa fille, veut qu'elle vienne faire l'ornement de sa cour. Le duc lui apprend qu'il aimoit tendrement son pere. “ Belle cousine, lui dit-il, vous êtes „ actuellement sous ma tutele, je veux „ m'occuper du soin de vous rendre heu-„ reuse. Unique héritiere de deux grandes „ maisons, Gertrude est le plus riche parti „ de mes états, & c'est à moi à lui donner „ un époux digne de posséder ses charmes „ & sa fortune. „

Gertrude pâlit, reste interdite, ses yeux se remplissent de larmes. Interrogée sur la cause de son trouble, elle hésite, elle n'ose s'expliquer. Enfin, cédant aux caresses de la princesse, aux prieres du duc, elle avoue ses engagements avec le comte de Mont-

„ Je ne lui laisserai pas le temps de prendre
„ des arrangements pour vous épouser; au
„ moment même de son arrivée à l'abbaye,
„ mes ordres le contraindront de venir me
„ trouver à Nantes. Sa maison, aussi an-
„ cienne, aussi noble que la vôtre, est bien
„ moins riche; la réunion des fiefs de Ri-
„ chard à ceux de votre pere rend votre
„ fortune très-considérable. Je m'efforcerai
„ de tenter l'ambition de Roger, en lui
„ proposant sa belle maîtresse sous son véri-
„ table nom, en faisant briller à ses yeux
„ les avantages d'une union si convenable à
„ ses intérêts, à l'agrandissement de sa mai-
„ son. S'il préfere la villageoise Lucette à la
„ noble, la riche Gertrude, son oncle, ins-
„ truit par moi de ses desseins, vous unira
„ tous deux, & je saurai donner assez d'é-
„ clat à cette cérémonie pour étonner Ro-
„ ger, & redoubler votre commune joie. „
Développant ensuite ses idées, il fait promettre à Gertrude de se conformer à ses volontés. On avertit alors que la table étoit couverte. La duchesse prit la charmante maîtresse de Roger par la main, la conduisit dans la salle où elle dînoit, & lui fit prendre sa place à ses côtés.

Les dames qui accompagnoient la princesse, admirerent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas, le duc & la duchesse l'embrasserent, la nommerent leur pupille, leur fille chérie, & lui laisserent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande, changea d'habits, remonta à cheval, & reprit

avec Robert & Louise le chemin de leur village. Louise bénissoit le ciel de la mort de Richard, Robert s'en soucioit peu, & Gertrude seule s'en affligeoit, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit sa tristesse : l'espérance de le revoir bientôt ramenoit insensiblement la joie dans son ame ; l'épreuve du duc ne lui causoit aucune inquiétude : la tendre & simple Gertrude imaginoit-elle qu'il fût possible d'immoler l'amour à l'ambition ?

Le comte de Poitou avoit mandé le prieur pour le consulter sur une affaire relative à son état ; il ne le retint pas plus long-temps qu'il se l'étoit proposé, & Roger arriva le quinzieme jour après son départ. Brûlant du desir de revoir sa douce amie, il se fait habiller à la hâte, précipite sa toilette, impatient de courir au bord du petit ruisseau où son cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il est prêt, il va partir ; un gentilhomme du duc de Bretagne se présente, lui donne une lettre de ce prince ; il y trouve l'ordre précis de se rendre à Nantes, de suivre le gentilhomme chargé de l'y conduire, & de se mettre en route à l'instant même où il recevra sa lettre.

Chagrin de ce message, contrarié par cet ordre, le sire de Montfort s'excuse sur la fatigue de son voyage, demande un jour. Le gentilhomme accorde seulement deux heures. Roger en profite, pour aller se plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre-temps.

Tous deux s'apperçoivent de loin, chacun

presse sa marche; ils courent, & se joignent. Des larmes de joie s'échappent des yeux de Roger en voyant Lucette, & la nécessité de la quitter encore lui en arrache de tristesse. Il lui montre la lettre du duc, murmure contre ses ordres, & pourtant ne peut se dispenser d'aller à Nantes. Mais il reviendra sur ses pas, il ne séjournera point en Bretagne, dût-il perdre l'avantage de voir renaître sa faveur; il tiendra sa parole, il viendra recevoir la main de sa chere Lucette; il en réitere cent fois la promesse. Gertrude, vivement touchée, a besoin de se rappeller les ordres du duc, pour ne pas dissiper le chagrin de son bel ami, en l'instruisant des projets de ce prince. Les deux heures s'écoulent rapidement; le sire de Montfort se sépare avec douleur de sa charmante maîtresse, va retrouver le gentilhomme du duc; ils partent ensemble, font une extrême diligence, & Roger se présente le lendemain au lever du prince.

Le duc sourit en le voyant, s'avance vers lui, l'attire dans l'embrasure d'une fenêtre, & d'un air ouvert & gacieux, il lui dit, qu'en le punissant de sa désobéissance, il s'est imposé une peine à lui-même, en se privant de la vue du plus estimable de ses sujets. Ensuite il lui tend la main, & l'assure que sa faute est oubliée. Le sire de Montfort, attendri de cet obligeant accueil, baise la main que lui présente son souverain, le remercie de son indulgence & des bontés dont il daigne l'ho-

[illegible]

pour [illegible]

Roger. [illegible]

de [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

l'arbre. [illegible]

« V[illegible]

» [illegible]

» vous [illegible]

» [illegible]

» [illegible]

» vous [illegible]

» que vous [illegible]

» V[illegible]

» et [illegible]

» heureux [illegible]

» Eh [illegible]

» niece. [illegible]

» pour vous [illegible]

» Chateau-[illegible]

» Forte & [illegible]

» [illegible]

» [illegible]

» main. Avec [illegible]

» [illegible]

» Gertrude [illegible].

Roger [illegible]

[illegible], les yeux [illegible]

dans une [illegible]

[illegible], il [illegible]

mande enfin [illegible]

longue encore, vers [illegible]

rend graces au duc du ſoin généreux qu'il daigne prendre de ſes intérêts, & le conjure de lui permettre de ne pas profiter de ſes bontés. Il ſe plaît, dit-il, à conſerver ſa liberté, rappelle au prince combien il s'eſt toujours montré peu propre aux ſoins gênants de la galanterie, & proteſte que jamais il ne ſe mariera, ſi ſon cœur n'eſt vraiment épris d'une forte paſſion. " Quoi, reprend en riant le prince, vous m'oppoſez „ votre indifférence? Croyez-moi, monſieur, Gertrude en triomphera : ſi dès le „ premier inſtant où vous jeterez les yeux „ ſur elle, ſes charmes ne vous inſpirent pas „ de l'amour, vous ſerez le maître de la refuſer.

„ Ce refus deviendroit alors une inſulte, „ reprend Roger. En ne voyant point la „ dame de Château-Brillant, je puis, ſans „ l'offenſer, montrer de l'éloignement pour „ le mariage, & je ſupplie votre alteſſe de „ ne pas m'expoſer à paroître mépriſer ſes „ attraits, en les admirant ſans m'en laiſſer „ toucher. Quoi! s'écrie le duc, vous ne „ voulez pas voir Gertrude? Non, aſſurément, répond-il. Roger, dit froidement „ le duc, ſongez-vous que votre obſtination „ me déſoblige & peut-être me fâche; que „ j'ai ménagé pour vous cette alliance; „ qu'elle répandroit un nouvel éclat ſur votre maiſon; qu'en mettant entre vos bras „ la plus belle femme du monde, je vous aſſure, avec ſa poſſeſſion, une fortune im-

„ menſe? Peſez bien toutes les raiſons qui „ vous portent à m'obéir, & cherchez-en „ une capable de les balancer.

„ Je la trouve dans mon cœur, reprend „ le ſire de Montfort; ni richeſſes ni gran- „ deurs n'excuſeroient à mes yeux l'injuſ- „ tice d'arracher à mon ſort une femme „ dont je ne pourrois faire le bonheur. „

Le duc continue à le preſſer par tous les motifs propres à vaincre ſa réſiſtance; il ne réuſſit point à ébranler ſa réſolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâtreté ſi révoltante: " Montfort, lui dit-il, on m'a- „ voit prévenu ſur la baſſeſſe de vos inclina- „ tions; je penſois trop bien de vous, pour „ croire des rapports injurieux à votre „ honneur. M'auroit-on dit vrai? eſt-ce une „ villageoiſe, une petite bergere du Poitou, „ qui vous fait rejeter les offres de votre „ prince, mépriſer ſes bontés? Puis-je vous „ reprocher une paſſion aviliſſante? Eſt-ce „ pour épouſer Lucette que Roger de Mont- „ fort refuſe une noble demoiſelle, héri- „ tiere de deux grandes maiſons, digne à „ tous égards de ſon reſpect, & des ſoins „ qu'il prodigue à la fille d'un ruſtre, dont „ il recherche l'alliance? „

Roger, vivement bleſſé des expreſſions du duc, avoue fiérement ſon amour pour Lucette, & doute ſi la dame de Château-Brillant ſoutiendra une comparaiſon avec la ſimple bergere dont il poſſede la tendreſ-ſe. Il peut, dit-il, ſans reconnoître de baſ-

feſſe dans ſa conduite ou dans ſes ſentiments, élever cette villageoiſe au rang où la nature ſemble l'avoir deſtinée, en la douant des charmes & des vertus dont elle prive ſouvent celles que les droits de leurs aïeux y placent.

Le duc paroiſſant fort irrité, lui dit, en élevant la voix : " Comte de Montfort, ou „ vous m'obéirez, ou vous renoncerez pour „ jamais à ma faveur, à mon amitié, à ma „ préſence même. Ne vous préſentez plus „ devant moi : je jure de ne jamais vous re- „ voir que l'époux de Gertrude, dame de „ Château-Brillant. Choiſiſſez en ce mo- „ ment, ou de m'obéir, ou de retourner en „ Poitou vous unir à l'objet de vos vœux. „ En finiſſant ces paroles, il lui fait ſigne de ſortir. Roger obéit promptement, & ſe retire, avec autant de colere contre le duc, que ce prince venoit de feindre de mépris pour ſes engagements.

Jamais le ſire de Montfort n'avoit ſenti plus de penchant à s'unir avec Lucette, qu'il ne ſentoit d'éloignement pour Gertrude. Comment cette dame de Château-Brillant lui étoit-elle deſtinée par le duc? Comment ce prince faiſoit-il dépendre ſon eſtime & ſon amitié de ce mariage? Comment connoiſſoit-il ſa paſſion, ſes deſſeins? Au milieu de ces réflexions, il demande ſes chevaux, reprend la route du Poitou; & ſans s'embarraſſer du duc, ni de ſa faveur, il court en diligence où l'amour & le plaiſir le rappellent.

Le prieur l'attendoit : le gentilhomme du duc, en venant chercher le ſire de Montfort, avoit remis à ſon oncle une lettre du prince. Inſtruit des amours de ſon neveu & du perſonnage que lui-même devoit remplir à ſon retour, il ſe diſpoſoit à ſeconder le duc de Bretagne. Quand Roger deſcendit à l'abbaye, le prieur feignit une grande ſurpriſe de le revoir, & lui demande la cauſe de ſa promptitude à revenir. Roger le ſoupçonnant d'avoir ſu ſa paſſion, & fait part de ſes découvertes au duc, ne lui diſſimule pas le ſujet de la colere du prince & de ſa nouvelle diſgrace ; il lui cache encore moins ſes deſſeins pour Lucette, & la réſolution d'aller vivre avec elle dans ſes terres, plus heureux cent fois par ſa propre tendreſſe, par la certitude d'en inſpirer, qu'en recherchant les faveurs paſſàgeres de la cour, toujours achetées par une pénible ſervitude.

En parlant, Roger regardoit ſon oncle, s'attendoit à des reproches, à de ſéveres réprimandes, à de vives exhortations. Le prieur, au contraire, blâme le duc, loue le déſintéreſſement de Roger, applaudit à tous ſes ſentiments, lui offre de le marier lui-même à ſa jolie villageoiſe. S'il veut attendre ſeulement huit jours, il joindra leurs mains dans ſa propre chapelle, & recevra ſa niece avec autant de plaiſir que ſi elle étoit de la plus noble maiſon de Bretagne.

Tranſporté de la condeſcendance & de la bonté du prieur, le ſire de Montfort l'em-

braſſe, lui montre la plus vive reconnoiſſance, court inſtruire ſa belle amie des événements de ſon voyage, de ſes diſpoſitions, de celles du prieur, & lui demande ſi elle conſent à le rendre heureux par le don de ſa foi.

Gertrude n'héſite point; elle comble ſes deſirs, en lui faiſant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de la ducheſſe, & des inſtructions détaillées ſur ſa conduite. Louiſe porta l'habit & les parures venues de Bretagne, dans une ſalle où l'on pouvoit entrer par une des portes de la chapelle. Le prieur eut ſoin de lui en remettre une clef, & de faire avertir le duc du jour & de l'heure de la cérémonie.

Le matin ſi deſiré de Roger vint enfin. Gertrude, vêtue de blanc, ornée de ſes ſeuls agréments, ſe rendit à la chapelle, ſuivie de Julienne & de Louiſe. Roger l'y attendoit. Le prieur dit la meſſe, unit les deux amants; & comme il prononçoit ſur eux la derniere bénédiction, une muſique douce ſe fit entendre, des inſtruments guerriers s'y joignirent, & tout de ſuite l'air retentit de cris de joie pouſſés au dehors de l'égliſe: vive, vive Roger, vive le comte de Montfort & la dame de Château-Brillant!

Frapppé de ce bruit; Roger ſort de la chapelle, voit une grande foule aſſiéger la porte de l'égliſe: les acclamations redoublent; il diſtingue ſon nom, il entend celui de la dame

dame de Château-Brillant, se croit insulté par le duc de Bretagne, qui sans doute a fait rassembler ces gens, dont l'insolence est excitée par ses ordres. Furieux, il demande son épée, s'avance, veut tomber sur cette foule qui crie plus fort qu'auparavant en le voyant paroître. Le prieur l'arrête. Tous les religieux l'entourent. Pendant qu'ils l'environnent, le retiennent avec peine, Gertrude passe de la chapelle dans la salle voisine, où Louise l'habille & la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir un passage, querelle son oncle, les religieux, s'épuise en malédictions sur le duc, sur la dame de Château-Brillant, jure d'assommer le premier qui osera prononcer ce nom détesté, quand, brillante d'or & de pierrerie, Gertrude vient s'offrir à ses regards, & d'un ton tendre & caressant lui dit : " O mon bel
„ ami, si vous haïssez la dame de Château-
„ Brillant, vous trahissez vos serments! Que
„ l'heureuse Lucette obtienne votre amour
„ pour Gertrude; par votre choix, par le
„ sien, par celui de votre souverain, vous
„ êtes l'époux, le seigneur & l'ami de la
„ dame de Château-Brillant.

„ Gertrude! vous? Quoi! ma chere Lu-
„ cette est la dame de Château-Brillant? Et
„ je la haïssois, & je la maudissois! Mon ai-
„ mable, ma noble, ma digne compagne,
„ ni votre rang, ni votre fortune ne peu-
„ vent augmenter ma joie; vos charmes &
„ votre attachement suffisoient à mon bon-
„ heur. „ Alors il l'embrasse, & les cris,

& les acclamations recommencent. Le prieur lui apprend que ceux dont l'alégresse éclate avec tant de bruit, sont une partie des vassaux de Gertrude, venus pour les mener en pompe à la Roche-Forte, où le duc doit se rendre dans deux jours, leur donner une fête sur leur propre terre, & les conduire ensuite à sa cour.



LETTRES
DE MILORD
RIVERS,
A SIR CHARLES
CARDIGAN.

E 3



LETTRES DE MILORD RIVERS.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Paris, 17...

J'AI reçu ta lettre, Charles; mon premier soin en arrivant, est de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté sans regret; mon attendrissement a dû te le prouver. On se trompe fort sur l'objet de mon voyage. Ni le dessein de comparer deux nations rivales, ni cette mélancolie vague qui porte une foule de nos compatriotes à passer la mer, ne m'attirent ici. Le besoin d'une distraction nécessaire à mon repos, peut-être à ma raison, la crainte de succomber à la plus vive tentation, de justes égards, un principe gravé dans le fond de mon cœur, m'imposent seuls l'espece de bannissement où je me condamne. Je viens

essayer de perdre à Paris des idées fantastiques, dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconstance naturelle du climat influe sur moi, dissipe une séduisante erreur, je reverrai bientôt l'Angleterre & des amis dont l'éloignement se fait déja sentir à mon cœur.

Si je m'arrêtois à plusieurs de tes expressions, notre correspondance commenceroit comme finissent les sublimes entretiens de ton cousin Dunstan & de sir George, c'est-à-dire, par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence? pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver? Depuis un peu de temps tu me grondes sans motif. Je suis paresseux, dis tu. Je veux bien convenir de ce défaut; mais si mon *indolence* te fâche, penses-tu que ta vivacité ne m'impatiente pas? Eh bien, est-ce que je t'en aime moins, est-ce que je te tourmente *dans l'espoir de te corriger?* Soyons indulgents tous deux. Supporte ma lenteur comme j'excuse ta pétulance, & la paix subsistera toujours entre nous.

Je remercie lady Mary de son souvenir, de ses graves avis, & du soin qu'elle veut bien prendre pour *garantir mon cœur contre des attraits étrangers.* Sa bonté me touche. Mon absence *l'afflige, l'ennuie;* je *l'intéresse*, elle *m'aime.* Tendre fille! elle m'obstinoit, me railloit impitoyablement à Londres, & *ses vœux m'accompagnent à Paris!* Charmante contradiction! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta longue at-

tente! puiſſe-t-il ajouter de nouvelles douceurs à ton heureuſe ſituation! Ma couſine poſſede aſſurément des qualités rares & bien deſirables dans une femme; mais accoutumée à la complaiſance de tous ceux qui l'environnent, je ne ſais ſi elle s'eſt jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger, ou du moins en attendre d'elle.

Sans doute tes idées ſe ſont portées ſur tous les inconvénients d'une union, convenable en apparence, & pourtant peu aſſortie. Deux perſonnes dont les goûts, dont les habitudes ſont ſi parfaitement oppoſées, s'accordent difficilement, & la plus ſenſible s'engage à de pénibles ſacrifices. Si lady Mary en obtient de toi, ſi elle te fait abandonner de vains projets, & de plus vains deſirs, ſi ſa ſociété devient la tienne, ſi elle t'arrache de ce cabinet où tu paſſes tant de jours perdus pour tes amis, ſi elle t'enleve à ſir George, j'admirerai ſon pouvoir, & lui ſaurai gré de l'exercer ſur toi.

Adieu, Charles, je t'écrirai ſouvent, & ſuis à Paris ce que j'étois à Londres, ton plus zélé ſerviteur & ton plus tendre ami.

LETTRE II.

Au même.

TON couſin y ſonge-t-il, de me faire cette foule de queſtions? Comment y répondrois-je? J'ai ſeulement vu notre ambaſſadeur &

cinq ou ſix Anglois nouvellement arrivés d'Italie. Avant de me laiſſer préſenter, je veux m'accoutumer aux inflexions de la langue françoiſe, & m'étudier à perdre, s'il eſt poſſible, cet air étranger, qu'en tous pays on doit plus, je crois, à ſa contenance qu'à ſa phyſionomie.

Aſſure ton couſin & milord Bellaſis de ma complaiſance, s'ils veulent m'accorder le temps de ſatisfaire leurs deſirs. Mon premier ſéjour ici ne me donna pas de grandes lumieres ſur une nation que je vis en paſſant, & dans un âge où l'empreſſement de jouir détourne du ſoin d'examiner. Quand je connoîtrai les mœurs des François, je ferai part à milord Bellaſis de mes remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de *profondes obſervations*. Un naturel indulgent & cette indolence ſi ſouvent reprochée me rendent peu propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je ſuis aſſez dans le monde comme ſont au théatre ces paiſibles ſpectateurs qui, cherchant à s'amuſer de la piece, l'écoutent ſans s'embarraſſer ſi elle pouvoit être mieux faite, mieux écrite; & quelquefois maudiſſent un voiſin trop difficile ou trop inſtruit, plus fâchés de perdre une partie de leur plaiſir, que ſatisfaits d'être éclairés par ſa critique.

La conformité des principes lie plus ſolidement que celle des goûts. Je le penſe comme toi, Charles. Notre *amitié le prouve*, dis-tu. Ta maxime peut être vraie, ſans que ta conſéquence ſoit juſte. Entre deux perſonnes du

même ſexe, il n'eſt pas rare de trouver cette mutuelle condeſcendance ſi néceſſaire à l'entretien d'un commerce intime; en ſe deſtinant à vivre enſemble, deux eſprits raiſonnables ſe l'impoſent volontairement, s'habituent à ſupporter de petits défauts compenſés par des qualités capables de plaire & d'attacher.

Malheureuſement la différence des ſexes forme une eſpece de ſociété où l'on ne ſemble pas apporter les mêmes diſpoſitions. Soit que la convenance ou l'inclination l'établiſſe, elle ſe ſoutient difficilement. Chacun des aſſociés ſe prête moins, exige davantage, s'attend à des égards, oublie qu'il en doit, ſe croit en droit d'être ſans ceſſe obligé, néglige d'obliger à ſon tour, & par un ſentiment trop perſonnel, détruit l'égalité, baſe de la concorde, & de cette harmonie d'où naiſſent les douceurs de toute eſpece d'aſſociation.

Mais à quoi ſervent ces propos? Si tu ne peux *vivre ſans lady Mary*, ſi le penchant de ton cœur *eſt plus fort que ta raiſon*, j'aurois tort de le combattre. Ce ſeroit te contredire ſans eſpoir de te perſuader. Dans ta poſition actuelle, tout conſeil paroît dur, s'il n'eſt dicté par la complaiſance.

En écrivant à ta ſœur, dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le ſéjour ruſtique, & l'entretien plus ruſtique encore de lady Orkney, offrent des amuſements aſſez vifs à une femme du caractere de milady Orrery, pour remplir

tous ses moments. Quoi! pendant deux mois ne pas trouver le temps de répondre à son meilleur ami? Ma pupille se tait aussi. Sir Francis m'apprend, & même avec assez d'humeur, que ses efforts ne peuvent déterminer miss Rutland en faveur de sir Edmond. Après avoir donné, dit-il, une sorte d'espérance, remis cent fois l'instant où elle décideroit le sort du baronnet, elle continue à rejeter ses vœux avec un dédain très-offensant, se montre fatiguée, même irritée de sa constance, se déplaît à Lemster, parle sans cesse de Londres, veut y retourner. Il accuse lady Mary de l'inviter par ses lettres à revenir partager les plaisirs de la capitale. Pourquoi ma cousine s'expose-t-elle aux reproches de lady Lesley, en voulant la priver de sa sœur? Edmond m'écrit très-souvent, il me prie, il me conjure de l'obliger, de presser miss Rutland de lui accorder sa main. L'en presser, moi! Eh! pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille? Le testament de son pere m'assure sa fortune si elle se marie sans mon aveu. Mais comme le droit de l'en priver est injuste dans mes idées, je ne m'en servirai jamais, ni pour lui indiquer un choix, ni pour la punir d'en avoir fait un sans me consulter. Je ne sais pourquoi sir Edmond pense que je puis la contraindre. Quant à la priere de lady Morton, j'appuyai sa recherche; il m'inspiroit une véritable compassion, peut-être lui en ai-je donné depuis, des preuves qu'il ignore. A présent je laisse son suc-

cès au hasard. Je l'avouerai pourtant, je ne suis pas sans intérêt sur l'événement, je sens assez d'impatience d'apprendre, ou la réussite de ses desseins, ou l'entier abandon de sa poursuite.

Mes compliments à tous nos amis. Tu m'effraies en m'annonçant une lettre de sir George. *Il veut m'écrire :* eh! d'où vient donc? Il m'obligera fort, s'il se dispense de ce soin. Sur mon honneur, il est de tous les hommes du monde celui qui m'inspire le plus d'éloignement.

LETTRE III.

Au même.

En m'exprimant *sans détour* sur sir George, je ne crois pas *te mortifier*, Charles. Tu ne m'as jamais vu disposé à l'aimer. Quand je revins d'Écosse, ton intime liaison avec lui me déplut extrêmement. Je prévis qu'il séduiroit ton esprit, l'égareroit dans les folles spéculations où le sien se perd. Tu admires son *ardent amour pour l'humanité*, tu lui sais gré de t'avoir inspiré cette *noble passion*, tu veux *t'en occuper le reste de ta vie!* Prends-y garde, Charles; comme ton ami, je t'exhorte à t'y livrer avec plus de retenue. En pensant trop au *bien général*, crains de négliger le bien particulier, ton propre bonheur, & tes devoirs les plus réels.

Les mots ne peuvent m'en imposer, je

n'attache aucun ſens à ceux de ſir George. *Aimer les hommes*, aimer *tous les hommes!* Eh mais, c'eſt n'aimer rien, c'eſt exprimer un ſentiment vague, ſans objet, plus propre à rompre les liens de la ſociété qu'à les étendre. Tenir ſes yeux ouverts *ſur l'univers entier*, comme tu le dis, c'eſt *voir en grand.* Mais je doute que ce ſoit bien voir.

L'éloge pompeux qui termine ta lettre, ne détruit pas ma premiere opinion ſur le caractere de George. J'apperçois plus d'oſtentation que de bonté dans ſa conduite, plus d'orgueil que de ſenſibilité dans ſes véhémentes déclamations. Si tous les hommes lui ſont ſi chers, pourquoi mépriſe-t-il, pourquoi hait-il ceux qui ne penſent pas comme lui? Ceſſe-t-on de faire partie du genre humain en s'éloignant des idées de ſir George?

J'ai vu peu d'amis des hommes agir conſéquemment avec leurs principes. Te ſouviens-tu de ſir Henry Montfort, le frere de ma mere? J'étois à la campagne chez lui, où je m'ennuyois aſſez de ſon commerce. Studieux & mélancolique, il ne parloit guere, écrivoit beaucoup; & quand j'arrivois d'une longue & ſolitaire promenade, je trouvois fort déſagréable d'attendre qu'il lui plût de poſer ſa plume, & de venir s'aſſeoir à une table ſervie depuis trois quarts d'heure.

Un ſoir, ſes cris, un bruit terrible me firent courir à ſon cabinet. Je le vis, ſa canne à la main, pourſuivant un très-joli petit negre dont j'aimois la douceur & l'ingénuité.

LETTRE IV.

Au même.

MA foi, Charles, j'en ſuis fâché; mais ſur mon honneur, je penſe préciſément comme tu *eſperes que je ne penſe pas.* Je ne voudrois point t'irriter, cependant je veux encore moins t'en impoſer. Pardonne-moi donc ma franchiſe, & ne prends pas l'aveu de mes ſentiments pour une critique des tiens.

Le genre humain ne m'eſt point *indifférent*, mais je l'aime ſans paſſion. Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce qui ſe paſſe ſur ce globe, où j'occupe une ſi petite place. Ma plus ſérieuſe attention eſt de m'y mouvoir ſans me laiſſer gêner & ſans embarraſſer les autres. N'eſt-il pas plus raiſonnable de ſe prêter à l'ordre établi, que de ſe faire un malheur de ſuivre des loix adoptées & des uſages reçus? Comment un ſimple particulier s'aviſe-t-il de vouloir ſe placer au centre de l'univers, d'entreprendre de changer ſes mouvements? C'eſt aux rois, à leurs miniſtres, aux chefs des nations, à s'occuper du *bien général:* ils ont le pouvoir & les moyens de le procurer. Mais ſir George le tenter! Quelle folie!

Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes intentions, & j'en révere le principe. Tu es bon, ſenſible, généreux; ta fortune te permet de ſuivre le plus noble

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

pece de penchant qui m'entraînoit vers lady Laurence; mais assûrément ma pénétrante cousine n'a pas bien deviné, & mon dessein n'est point de l'éclairer sur la cause de mon éloignement. Me supposer une *furieuse humeur contre son sexe*, c'est s'abuser encore. Trompé dans l'opinion que j'avois conçue d'une femme, je n'ai pas l'injustice de juger sur ses défauts toutes les créatures de son espece, & je n'en estimerai pas moins celles qui offriront à mes yeux les mêmes apparences dont mon cœur se laissa séduire. Loin de fuir les femmes, je m'empresse fort auprès d'elles. Leur commerce me plaît, m'amuse, m'attache. Et si lady Mary ne veut pas absolument me permettre *d'aimer une Françoise*, qu'elle redouble *ses conjurations*, qu'elle signe promptement son *pacte magique*; car je suis en grand danger d'en aimer au moins deux.

Elle demande si les dames de France *sont coquettes*. Eh mais, elles ne ressemblent pas mal à celles de la Grande Bretagne; avec cette différence pourtant, que la coquetterie des Françoises est obligeante : il est doux d'en être l'objet, quand on possède l'art de ne pas en devenir la victime. Loin d'affecter, comme nos belles compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles reçoivent ou veulent s'attirer l'hommage, de le maltraiter, de l'humilier, de le déconcerter par de piquantes railleries, c'est avec une politesse insinuante, les plus flatteuses intentions, qu'une Françoise cherche à fixer près d'elle

l'homme qu'elle entreprend de rendre ridicule ou malheureux. On peut, ſans danger, ſe prêter à ſon badinage, ſi l'on conſerve aſſez de ſang froid pour ſe jouer autour du piege, & n'y pas tomber. Comment l'eſprit ne s'amuſeroit-il pas d'un manege dont l'amour-propre n'eſt jamais bleſſé? Lady Mary ſera, je crois, de mon ſentiment. Trompé pour trompé, il eſt moins fâcheux de l'être par des préférences que par des duretés.

Tu m'annonçois une lettre de ta ſœur : je ne l'ai point reçue. Le retour de miſs Rutland à Londres ne *m'étonne point*. Ce qui me ſurprend, & même avec raiſon, c'eſt qu'elle ne daigne plus m'inſtruire de ſes démarches. Adieu.

LETTRE V.

Au même.

Mon ſéjour en France *inquiete!* Eh qui donc, Charles? On *s'occupe de moi*, *on s'attriſte de mon abſence*! C'eſt un badinage, ſans doute. Lady Mary ſe plaît à m'éprouver, elle exagere les expreſſions de cette perſonne dont le nom *eſt un myſtere*. Tu l'ignores toi-même. Si je ne *hâte pas mon retour*, ma couſine me déclare *indigne de l'eſtime* que mes *attentions* pourroient changer en un *tendre ſentiment*. Je ne m'appliquerai point à chercher le ſens de cette énigme. La ſituation actuelle de mon ame ne me porte point à deſirer de le trouver.

Tu me parles de *beauté*, de *fortune*, de *convenance* : mon ami, le plus bel objet du monde, contemplé tout le jour, paroît le soir un objet ordinaire; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des *convenances*, s'en rendre l'esclave, ce n'est pas se marier pour soi. Si jamais je prends une compagne, je m'efforcerai de faire un choix raisonnable; mais je consulterai mon goût sans m'embarrasser de celui des autres. Si ma femme me convient, il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'événement m'intéressera seul.

Mes idées s'éloignent des tiennes! Je le savois, Charles; nous *ne pensons pas*, nous ne *voyons pas de même*. Non, assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment, parce que je suis vrai; je ne m'offense point quand on le conteste, parceque je ne le donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux, capable de préférer ses opinions à son ami, de montrer de l'humeur contre cet ami, s'il ne veut adopter ni ses fantaisies, ni ses passions. Ne te détourne point, suis ta route ordinaire. Ta façon d'envisager les objets ne sauroit affoiblir mon estime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne sois pas exigeant. Passe-moi mes *petites idées*, mon *peu d'ardeur;* car aussi obstiné que toi, je ne veux changer ni de pensée, ni de conduite.

On m'a présenté. J'ai vu la cour. Introduit dans les maisons où se rassemble ce qu'on appelle ici, comme à Londres, la bonne

compagnie, je regarde, j'écoute, je compare; mais je suis loin encore de juger. J'ai peu de temps à moi. Assailli par une foule de nos compatriotes curieux & désœuvrés, je ne dispose pas de mes moments. Beaucoup vont repasser la mer, & j'en suis charmé. Ils sont venus ici avec le seul projet de changer d'air, de parcourir les maisons royales, de voir les spectacles, & de se promener dans les jardins publics. Ils n'entendent point la langue, ne comprennent rien, s'ennuient fort, & s'en retourneront très-persuadés qu'ils ont acquis la plus parfaite connoissance d'un peuple dont ils n'ont pu même interpréter les mouvements.

Je ne prétends pas charger mes seuls compatriotes de ce ridicule, je l'ai retrouvé dans la plus grande partie des voyageurs. Derniérement je vis à la campagne un homme dont on cherchoit à me faire admirer l'esprit & la pénétration. Rien ne me frappa en lui que son impudence. Après un mois de séjour à Londres, il connoissoit parfaitement les trois royaumes. Il me parla de nos loix, de nos conventions politiques, de nos mœurs, de nos usages, d'un ton si positif, m'en donna des raisons si singulieres, me peignit ma patrie avec des couleurs si bizarres, que j'eus besoin de toute ma politesse pour ne pas lui demander s'il étoit bien sûr d'avoir été en Angleterre. Adieu, Charles. Je t'embrasse de tout mon cœur, malgré *la diversité de nos opinions.*

LETTRE VI.

Lady Mary Courteney, à milord Rivers.

CONVENEZ-EN, votre réponſe à ma queſtion vous a paru très-fine, très-ſpirituelle & très-malicieuſe. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher couſin, ſi j'avois la foibleſſe de priſer aſſez votre ſexe pour m'occuper du ſoin de *l'attirer*, d'en fixer une partie près de moi. Je ne m'offenſe point de vos expreſſions, ou ſi elles me bleſſent, c'eſt uniquement par l'injuſtice & la prévention qui vous le dictent.

Comment, milord Rivers, un ſage, un philoſophe eſt-il aſſez ſuſceptible d'amour-propre pour accorder une préférence ſi décidée à l'eſpece de coquetterie la plus dangereuſe & la plus blâmable? Que reproche-t-il à ſes *belles compatriotes?* de n'être ni *inſinuantes*, ni *fauſſes*.

S'armer d'un dédain, ou feint, ou véritable, contre l'amant qui prétend nous ſéduire, eſt-ce *l'attirer?* le mortifier par des railleries, eſt-ce *l'engager à nous ſuivre?* humilier l'orgueil, eſt-ce *attaquer le cœur?* C'eſt jouir, un peu durement peut-être, du privilege que donnent les graces, l'eſprit & l'enjouement; c'eſt, tout au plus, abuſer du pouvoir de la beauté, ſaiſir un moyen de s'amuſer de l'hommage d'un importun, & badiner d'un ſentiment très-propre à cauſer

beaucoup d'ennui, quand on l'infpire fans le partager.

Mais faire naître l'amour par de *flatteufes attentions*, par une *douceur infinuante*, par des *égards*, par des *préférences*, c'eft employer à nuire, l'apparence de la bonté; c'eft tendre un piege à la candeur; c'eft couvrir de fleurs les bords du précipice où l'on s'efforce d'entraîner un malheureux; c'eft fe fervir d'un art pernicieux, capable de réuffir également fur une ame fenfible & fur un efprit vain, car la vanité eft auffi confiante que la bonne foi.

Enchanté de ce manege *obligeant*, de cette inhumaine *politeffe*, vous êtes prêt à *aimer deux Françoifes!* c'eft-à-dire deux *coquettes polies*. Eh bien, fuivez votre penchant. Pourquoi redoublerois-je mes conjurations? ai-je intérêt à vous défendre? Je fignerois en vain *mon pacte magique*, il perd fa force dans l'éloignement. Ma puiffance bornée par la mer n'agit pas au delà des rives de la Grande-Bretagne.

En parlant de la perfonne *dont je tais le nom*, je n'exagere ni fa beauté ni fes fentiments. Avec un mérite fi réel, une figure fi gracieufe, dans l'âge où l'on plaît, milord Rivers eft-il fi modefte, qu'il lui foit difficile de fe croire regretté, de fe croire aimé? Mais au milieu de la France, *recherché, attiré, préféré!* eft-il étonnant que les difpofitions d'une Angloife à fon égard lui infpirent peu de curiofité? Elles changeront ces difpofitions, le temps doit naturellement les

altérer, & peut-être pleurerez vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement.

Tout en vous grondant, mon cher cousin, je vous demande une grace. Voudrez-vous bien me l'accorder? Depuis douze jours miss Rutland est à Londres. A son arrivée du château de Lemster, milady Morton l'a reçue avec froideur, lui montre à chaque instant plus d'humeur, & ne sauroit lui pardonner de ne pas aimer son neveu. Cette dame dont vous prisez *les vertus*, est naturellement assez aigre; ses plaintes, ses reproches fatiguent miss Rutland; leur séparation devient nécessaire, même indispensable. Voulez-vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Miss Rutland vous prie de satisfaire nos mutuels desirs, milady Ormond vous en presse, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vîte, & ne faites pas attendre votre décision.

LETTRE VII.

Milord Rivers, à lady Mary Courteney.

ASSURÉMENT, madame, vous n'avez pas dû craindre *d'attendre ma réponse*, dans une occasion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je consens de tout mon cœur aux arrangements proposés, & je rends graces à milady Ormond de sa complaisance pour les vœux de miss Rutland. Mais plus j'y

réfléchis, plus il me paroît étrange que vous ayez pris seule le soin de m'en instruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guere à se rendre imposant : je suis fort éloigné d'être exigeant ou formaliste, cependant je trouve un peu extraordinaire que miss Rutland ne m'informe point elle-même de ses intentions. Après avoir promis à sa sœur de rester tout l'été à Lemster, des affaires bien importantes, sans doute, l'ont rappellée à Londres : elle n'a pas daigné me les communiquer. Ce procédé est au moins singulier, peut-être un autre lui donneroit-il un nom plus désagréable. Je suis fâché de son peu de confiance, je m'en plains comme son ami. Trois mois sans m'écrire! Ses parents ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beaucoup de lettres de Lemster. Voulez-vous bien le dire à votre amie?

Je me défendrois sur la partialité dont vous m'accusez, s'il me convenoit de soutenir un sentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement entre deux especes de coquetterie. Ce seroit m'établir juge d'une cause sans en connoître le fond. Je vous sais mieux instruite & m'en rapporte à vos lumieres. Mais, je vous en prie, ne me nommez jamais ni *sage*, ni *philosophe*. Je vous ai souvent entendu désigner un pédant, ou un ennuyeux, par ces deux épithetes. Sans croire absolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre classe, je préfere le titre de votre ami à tous ceux dont on voudroit m'honorer.

Me permettez-vous, ma charmante cousine, de vous représenter l'extrême inconséquence de vos reproches? Vous m'imputez de la foiblesse, vous me dites séduit par l'amour-propre; un instant après, vous me blâmez d'en manquer quand vous voulez exciter ma vanité, élever en moi des desirs curieux, & peut-être indiscrets.

Une simple observation prouve-t-elle contre moi? Me suis-je dit l'objet de ce manege qui vous révolte. Sur quoi m'attaquez-vous? Si vos insinuations n'éveillent point ma sensibilité, ou si je réprime le desir de m'éclaircir, peut-être est-ce moins par indifférence que par raison; je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec effort, pour risquer imprudemment de la perdre en donnant l'essor à mon imagination, ou bien en vous priant de la fixer.

Il m'importe trop de conserver la bonne opinion de ma chere lady Mary, pour lui laisser penser que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juste de mes nouvelles amies. Elles sont veuves. La plus âgée a trente-un ans. Elles vivent ensemble. De mutuelles complaisances laissent appercevoir en elles un desir commun de s'obliger; mais leur amitié est sans affectation, & sans ces égards minutieux, dont souvent la feinte est prodigue. Leur cercle n'est pas étendu; un goût délicat leur a fait exiger des qualités solides & des dehors aimables dans les personnes choisies pour le composer : La confiance y préside. On y dit ingénuement sa pensée;

mais

[illegible]

[illegible]

[illegible]

M[illegible]

peĉt pour ceux qui s'immortaliſent, & par la moindre envie de les imiter. Paſſager ſur ce globe, où j'erre au gré de mon caprice, je n'y éleverai point de monument. Jamais je ne deſirerai l'admiration des hommes: heureux d'eſpérer leur amitié, la bienveillance de mes contemporains me ſuffit, & je n'ambitionne point l'honneur d'embarraſſer la poſtérité du ſoin de conſerver ma mémoire. Être content de moi, ne mériter le reproche de perſonne, ſervir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton ſerviteur & de ton ami.

En attendant qu'un accès de mauvaiſe humeur me mette en état de répondre à ſir George, dis-lui que je tiens fort à ma *coupable inaction*. Au reſte, ſes raiſonnements prouvent bien peu de connoiſſance de ce monde dont il entreprend la *réformation*. Le déſintéreſſement, ſoit qu'il naiſſe de la pareſſe ou de la réflexion, eſt de toutes les qualités la plus généralement eſtimée & la moins enviée. Rarement on la conteſte à ſon poſſeſſeur. Elle ne bleſſe point l'orgueil, elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans ſon ami déſintéreſſé, l'ambitieux voit un concurrent de moins; l'avare, l'inſenſible ſont à leur aiſe avec un caractere qui laiſſe un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile & lui ouvre tous les cœurs.

De graves perſonnages ont regardé tous les peuples répandus ſur la terre, comme une grande famille, un peu déſunie, à la

vérité ; si je les envisage sous cet aspect, je crois pouvoir assurer sir George, que le parent le moins désagréable à l'immense famille, doit être le modeste héritier, content de posséder la plus petite portion.

Ton entretien avec Morgan promet peu. Je pense pourtant qu'il est convenable de lui parler encore, de mieux sonder ses dispositions. Il est nécessaire de les bien connoître avant d'agir en faveur de son jeune frere. Ou je me trompe fort, ou ce riche baronnet a le cœur dur & l'esprit faux. Qu'appelle-t-il être *maître de ses actions*, ne devoir *compte à personne de l'emploi de sa fortune?* Assurément, aucun homme n'a droit de le citer devant une cour de justice pour l'obliger à se montrer sensible & généreux. Mais la société forme un tribunal où tous ses membres sont forcés de comparoître, de subir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou se taisent, ils n'en sont pas moins jugés, & l'estime publique, ou le mépris général, résulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu, mon ami.

LETTRE IX.

Milady Orrery, à milord Rivers.

A Windsor.

VOILÀ bien les femmes, dites-vous ! N'écrivez pas, *elles se fâchent;* écrivez, *elles ne répondent point.* Le *caprice les guide, l'in-*

conséquence les caractérise : que de *patience il faut avec elles !* Là, doucement ; sans vous fâcher, écoutez, croyez, pardonnez. J'ai tort. Diriez-vous mieux? diriez-vous plus? Je vous ai négligé, c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer ; & si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence.

Assez d'inquiétude, un chagrin très-ridicule, des résolutions prises, combattues, rejetées, une contrariété de desirs, des projets foux, des craintes sensées m'ont causé du dépit, des regrets, de l'aigreur, & pendant mon séjour chez lady Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable.

Vous le savez, quand de sombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis, ni chercher la plus légere distraction. La solitude m'est nécessaire alors, je me cache, je cesse de parler & même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir, je le suis mille fois davantage à la douleur. Dès que sa pointe aiguë se fait sentir à mon cœur, tout change à mes regards ; un voile noir s'étend devant moi, mes esprits s'abattent ; je souffre, je ne pense plus ; ou si je pense encore, c'est pour redoubler, par mes réflexions, la tristesse où je m'abandonne.

Dans ces moments, dégoûtée des autres, à charge à moi-même, je me demande pourquoi je suis là ; comment deux indiscretes créatures ont osé se croire permis d'en for-

mer, en se jouant, une troisieme, sans s'embarrasser si elle approuveroit un jour leur impertinente fantaisie. Heureusement, quand j'ai eu la complaisance pour ma mauvaise humeur, d'être bien maussade, bien impatiente, bien insupportable, un coup de vent souffle sur ce flambeau presque éteint, rallume cette lumiere vacillante, appellée raison. Je rassemble mes petites idées philosophiques, je reprends ma petite portion de courage, & lasse de murmurer, je me soumets.

Allons donc, me dis-je, souffrons les inconvénients de la vie; marchons dans cette route épineuse, où d'incommodes voyageurs nous observent, nous gênent; où l'on est poussé, heurté; où souvent le pied trouve à peine où se poser. Traversons des plaines arides, gravissons les montagnes, élançons-nous de rochers en rochers; fermons les yeux pour ne point considérer d'effrayants précipices. Tombons, relevons-nous; espérons toujours de découvrir un sentier moins rude; & si quelquefois le hasard nous guide vers une riante prairie, reposons-nous au bord du ruisseau qui l'arrose : goûtons un moment de douceur, dussions-nous, en continuant notre course, la trouver plus pénible encore.

Vous riez, vous vous moquez de moi. Le sexe qui se prétend fort, sait maîtriser ses passions. Dès que le vent agite la surface des eaux, menace de soulever les vagues, au défaut du trident de Neptune, il s'arme de ce grand mot, *je suis homme*! Aussi-tôt la tempête s'appaise & le calme renaît. C'est

au moins ce qu'un ſtoïque a le front de me ſoutenir. L'orgueilleux perſonnage ment. Et s'il diſoit vrai, je ne l'en eſtimerois pas davantage. L'inſenſibilité eſt-elle une vertu? ou ſeroit-ce un mérite d'en feindre?

Mais d'où vient, mais pourquoi chériſſons-nous tant cette ſenſation ſi contraire à notre repos? La ſenſibilité rendit-elle jamais une femme heureuſe? Ah, ſi vous ſaviez à quelle épreuve on a mis la mienne! Devinez ce que j'ai penſé ramener d'Oxford. *Un écureuil?* point du tout. *Un ſinge?* fi. *Un perroquet?* bon! c'eſt un animal bien plus doux en apparence, & ſouvent bien plus capricieux. *Un chat peut-être?* encore pis; c'eſt un mari.

On m'interrompt. Ce ſoir je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver.

A minuit.

N'êtes-vous pas ſurpris de m'entendre parler de *mari?* Veuve à vingt-cinq ans, après en avoir paſſé onze à diſputer ma fortune & ma liberté contre les attaques intéreſſées de mille amants, ne paroiſſois-je pas à l'abri de toute eſpece de ſéduction? Eh bien, mon ami, ce n'eſt point à la cour, ce n'eſt point à Londres, c'eſt dans la retraite, que le diable m'a tentée, & très-violemment tentée.

Un jeune ſauvage, né au pied des montagnes de la Jamaïque, plein de droiture, de candeur, d'agréments, étoit chez lady Orkney ſa parente. J'arrive, on me le pré-

sente; ma vue le frappe, ma conversation l'attache; il me cherche, me fuit; s'empresse à me servir, à m'obliger. Ses regards timides & pourtant expressifs, me parlent avec une tendre, une persuasive éloquence. Lady Orkney, officieuse, indiscrete à son ordinaire, fait cent remarques, me les communique, m'entretient sans cesse d'Edouard, de son amour. Je ris, je badine de ma conquête; bientôt je m'en occupe. Mon ame s'émeut, la présence de mon jeune admirateur me cause un trouble agréable. Attentive à ses mouvements, je les observe avec plaisir; ses moindres discours m'intéressent. Mon imagination court, s'égare, trace sous mes yeux une flatteuse perspective: les biens que je possede n'ont plus d'attrait pour moi. Qu'est-ce que la liberté, la paix, comparées aux douceurs fantastiques dont je me forme l'idée? Je me demande tout bas si l'indépendance me rend heureuse, si l'amour n'est pas le bien suprême; si l'inspirer, si le partager n'est pas le plus grand, n'est pas l'unique bonheur de la vie.

Prête à perdre la tête au milieu de cet enchantement, je vois arriver ma cousine Henriette. Elle vient me retirer du palais d'Armide. Sa jolie figure, image du printemps, produit sur moi l'effet du bouclier qui fit rougir Renaud de sa parure, & jeter loin de lui ses guirlandes de fleurs. En considérant la fraîcheur d'Henriette, l'éclat, les graces que donne la premiere jeunesse, je songe à mon âge, à celui d'Edouard; je cal-

cule, en ſoupirant, ſes années, les miennes : j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers ameneront pour moi ce nombre fatal à mon ſexe, ce temps où l'amour l'avilit, le rend l'objet de la riſée, tout au plus celui d'une humiliante compaſſion. Je crois voir le poſſeſſeur de ma perſonne & de ma fortune, prodiguer l'une, négliger l'autre; me livrer au regret, à la jalouſie, à des peines inſupportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre & s'écrier : *mais auſſi quelle folie!* La crainte de l'avenir efface les charmes du préſent. Alarmée, frémiſſant du danger où m'expoſe l'oubli de moi-même, je repouſſe les traits de l'amour. Je les repouſſe avec douleur, mais avec force; je fuis; je m'arrache de cette campagne qui m'attire & m'effraie. Je m'en éloigne chagrine, fatiguée, abattue comme un foible oiſeau qui vient de rompre, en ſe débattant, les fils du piege où ſon imprudence l'avoit fait prendre.

Seule dans ce ſéjour paiſible, où depuis un mois je me dérobe aux importuns, parcourant les routes de la forêt de Windſor, libre de réfléchir, vous croyez peut-être que, bien vaine de mon triomphe, bien ſatisfaite de ce courageux effort, je m'applaudis de ma victoire. Pas le moins du monde, mon ami, je pleure comme une folle. Je maudis la raiſon, l'eſprit, la prévoyance, toutes les belles qualités dont on me loue, & je me répete à chaque inſtant : ah, qu'à ma place une étourdie eût été heureuſe!

Cette sotte aventure est l'excuse de mon silence. Gardez ce secret. Je me plais à le déposer dans votre cœur. Adieu. Je retourne à Londres, vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon extravagance actuelle ne porte aucune atteinte aux sentiments d'estime, de confiance & de tendresse, que je vous conserverai toute ma vie.

LETTRE X.

Milord Rivers, à milady Orrery.

LOIN de m'appaiser, votre excuse m'irrite, madame, & je ne la reçois point. Le temps où l'on s'afflige est celui de se rappeller un véritable ami, de chercher de la consolation dans son cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long silence, si vous aviez perdu mon idée au milieu des fêtes & des plaisirs.

Je vous ai négligé sans cesser de vous aimer! Cela se comprend-il? c'est dire, je m'occupois de vous *en n'y songeant point du tout.* Ne me traitez plus avec cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour, l'amitié ne se nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a besoin d'être entretenue, d'être animée; l'activité soutient son existence délicate. Douce, égale, paisible, elle s'assoupit aisément; & quand une fois elle est endormie, il est bien difficile de la réveiller.

Vous allez me demander ſi j'ai l'audace de vous menacer, d'inſinuer que mon attachement peut s'affoiblir. Non, mon aimable amie, non. Mes ſentiments tiennent à vos qualités, ils dureront toujours. Je ceſſe de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance, & vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis, à vous-même, & vous conſerve dans l'heureuſe poſition où le ſort vous a placée.

Rire, me *moquer de vous!* Eh, bon dieu! de quoi rirois-je? Je ſuis homme, il eſt vrai. Mais un homme eſt une foible créature, moins capable que vous peut-être de réſiſter à l'impulſion de ſes ſens, d'arrêter la fougue de ſes deſirs. Un eſprit juſte, des lumieres acquiſes, de ſolides réflexions, la néceſſité ſentie d'être en paix avec nous-mêmes, la louable ambition de mériter l'approbation des autres, nous donnent comme à vous la force de modérer des paſſions violentes, de les réprimer, de les immoler à nos devoirs, mais jamais le pouvoir de ne pas ſouffrir en leur impoſant une ſévere contrainte.

Oui, ſans doute, un *ſtoïque ment.* Mais, ſoyez-en ſûre, un ſtoïque n'exiſte pas, ne ſauroit exiſter. Laiſſons parler, laiſſons écrire ces enthouſiaſtes, dont le cœur froid & l'eſprit exalté peignent l'humanité ſous des traits où l'homme ſe méconnoît. Vouloir faire paſſer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir, ce n'eſt pas élever l'ame, c'eſt la décourager.

Croyez en l'expérience & la vérité : on

ne fait point de facrifice à la raifon, qui ne coûte un effort pénible. Sans ceffe notre volonté s'oppofe à fes confeils. Elle ne nous guide pas, elle nous entraîne. On lui *cede*, on fe *foumet* à fon empire. Eh! fi l'on n'éprouvoit pas une réfiftance intérieure toutes les fois que l'on préfere la juftice à fon propre intérêt, fes devoirs à fon penchant, le befoin de s'eftimer au plaifir de fe fatisfaire, qu'auroit-on à combattre, qu'appelleroit-on fe vaincre, triompher de foi-même? Les noms de vertu, de générofité, de grandeur d'ame, n'offriroient que des idées vagues, & feroient des mots vuides de fens.

Ceffez donc de vous traiter de *folle*. Ne vous reprochez point une foibleffe pardonnable; n'aigriffez pas vos chagrins en vous refufant de l'indulgence. Pleurez, ma charmante amie, pleurez. Permettez-vous de regretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rougiriez-vous d'être auffi fenfible que raifonnable?

En vérité, je hais cet Américain. Il eft venu troubler bien cruellement votre repos. Refte-t-il en Angleterre? ne le verrez-vous point à Londres? Adieu, mon aimable, ma chere amie. Soyez fûre de ma difcrétion & du tendre intérêt que je prendrai toujours à vos peines & à vos plaifirs.

LETTRE XI.

Milady Orrery, à milord Rivers.

JE *hais cet Américain!* Eh, d'où vient? eh, pourquoi le haïssez-vous? Ce n'est pas lui, c'est ma propre fantaisie *qui trouble mon repos*. Vous avez bien de l'esprit, vous êtes très-sensible, très-sensé, un fort bon ami, mais un mal-adroit confident, un plus mal-adroit consolateur. *Pleurez, ma charmante amie, pleurez.* Est-ce là ce qu'il falloit dire? En vous exposant la situation de mon cœur, je m'attendois peut-être à vous voir combattre mes scrupules; peut-être espérois-je que vous me trouveriez trop sévere; que blâmant l'austérité de ma conduite, vous m'engageriez à plus de complaisance pour moi-même. Il s'agissoit bien de *vanter mon courage!* Ne pouviez-vous relever à mes yeux les charmes de ma personne, me dire: *formée pour plaire*, pour *être aimée*; ne doutez point *de fixer le cœur de votre amant; mariez-vous, ma charmante amie, mariez-vous.* Avec de la pénétration, de la finesse, voilà comme on parle. Mais point: Vous avez le front de m'admirer! vous ne vous appercevez seulement pas, qu'approuver le sacrifice de ma tendresse, c'est positivement convenir que j'eusse été folle de m'y livrer.

Il est apparent que je l'ai pensé avant vous. Cependant, mon sage ami, répondez à ma

question : dans une pareille position auriez-vous résisté, auriez-vous immolé vos desirs? Non, certainement. D'où vient? C'est qu'il a plu à d'impertinents législateurs de consulter leur intérêt, de négliger le nôtre, de se ménager des plaisirs, de nous réserver des privations. Ces vilains hommes! comme ils ont étendu leurs prérogatives! comme ils ont borné nos droits! Que de contrainte ils nous imposerent! que de travers ils créerent pour nous? Par exemple, voilà cet imbécille lord Carnegui, âgé de cinquante-six ans, laid, goutteux, voûté, ridé, qui épouse à la face de l'univers une jeune & belle citadine. Eh bien, pas une ame ne blâme ce mariage. Le vieux fou n'en sera pas plus ridicule pour montrer sa mine flétrie à côté des traits enfantins de sa pauvre petite compagne. Et moi, si j'avois cédé à mon penchant, mille voix se seroient élevées contre ma démarche, auroient interprété mes intentions. A trente-six ans, épouser un jeune homme! quelle carriere ouverte à la malignité! les jolies idées que l'on auroit eu l'insolence de me supposer! Eh pourquoi cette différence? Parce que je suis femme, obligée par état d'être *raisonnable*, & qu'un homme peut se dispenser de l'être autant que moi.

J'ai de l'humeur, n'est-ce pas? Plus d'une circonstance m'en donne. Cet Édouard qui m'intéresse n'est point heureux. Avec de grandes possessions, ses revenus sont modiques. Resté fort jeune sous la tutele d'un parent peu soigneux, la négligence de cet

homme, des économes infideles, des déprédations ordinaires dans ces climats, réduisent Edouard Clifort à la néceſſité de vendre ſes héritages pour le tiers de leur valeur, ou d'employer des ſommes conſidérables ſur ſes habitations. Quand les lettres de lady Orkney, ſes preſſantes invitations m'attirerent chez elle, ſon deſſein étoit ſans doute, de ſéduire mon cœur, & de s'emparer de ma fortune. Je ne ſoupçonne point Edouard d'avoir connu ni ſecondé ſon projet. A préſent elle en a mille de la même eſpece. On m'écrit d'Oxford qu'elle fait ſa cour à toutes les héritieres des environs. Elle veut marier ſon neveu, n'importe comment. Il eſt doux, docile, complaiſant; elle, officieuſe, ardente, preſſée, inſupportable. Elle va l'unir à quelque riche monſtre, le perdre, le rendre ridicule, peut-être à jamais infortuné.

Bon dieu! cette penſée me déſole. Edouard m'aimoit, je pouvois l'épouſer, lui faire un ſort brillant, & la vanité m'a retenue, & des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le ſort de cet homme aimable! Tenez, ne me parlez jamais raiſon. Je hais, je déteſte la mienne, je la maudis du fond du cœur. Ah! voilà bien le moment de me répéter: *pleurez, ma bonne amie, pleurez.*



LETTRE XII.

Milord Rivers, à milady Orrery.

MAIS, oui, vous avez de l'humeur, la petite querelle le prouve. A votre tour, ma chere milady, souffrez une question. Vous devois-je des conseils sur une résolution prise? en exigiez-vous? Votre confiance m'imposoit seulement l'obligation de vous plaindre, de partager vos chagrins, & de vous indiquer les moyens d'en affoiblir le sentiment. Sur quoi donc me grondez-vous? Malgré vos reproches, le *mal-adroit consolateur* ne se corrigera pas; il peut pleurer avec vous, mais jamais vous exhorter à prendre un époux, sûr que tout assujettissement deviendroit un poids insupportable pour vous.

Pensez-y sérieusement : les douceurs du lien le mieux assorti compenseroient-elles à vos yeux les biens dont vous risqueriez la perte? L'estimable vanité, que vous venez de satisfaire aux dépens de vos desirs, n'est-elle pas la passion dominante de votre cœur & la base de votre félicité? Belle, aimable, éclairée, vous avez trouvé l'art difficile d'attirer le respect sans effaroucher les graces & l'enjouement. L'amour dénué d'espoir, voltige encore autour de vous, cache ses traits sous ceux de l'amitié, vous forme une cour brillante, composée d'admirateurs secrets & soumis. Tout vous rit, tout s'empresse à vous

plaire, une ſituation ſi délicieuſe vous paroît une ſituation naturelle. Votre premiere lettre m'aſſure combien l'habitude d'être heureuſe vous rend ſenſible à la plus légere contradiction. Dans cette route, que vous nommez *épineuſe*, un grain de ſable ſuffit pour bleſſer votre pied délicat, le plus petit chardon pour embarraſſer le ſentier où vous marchez.

Comment réſiſteriez-vous à des chagrins véritables? Aime-t-on ſans trouble, ſans inquiétude? Et puis, ſi peu de perſonnes vous ont ſemblé dignes de votre eſtime, un ſi petit nombre eſt parvenu à vous inſpirer de l'amitié : quelles qualités n'exigeriez-vous pas dans un amant, dans un mari, dans un homme que vous examineriez avec intérêt, dont toutes les démarches, tous les principes, tous les ſentiments porteroient la joie ou la triſteſſe au fond de votre ame? Exiſte-t-il une créature capable de remplir les idées que je vous connois ſur l'amour? Laiſſez-moi donc vous féliciter encore d'avoir conſulté cette raiſon, *haïſſable*, il eſt vrai, quand elle s'oppoſe à d'agréables fantaiſies, mais qu'il faut écouter, qu'il faut croire, ſi l'on veut recouvrer une paix interrompue par des accidents paſſagers, & conſerver l'avantage d'être content de ſoi-même.

Si ma poſition actuelle vous étoit connue, vous ne me demanderiez pas : *ſeriez-vous capable d'un pareil ſacrifice?* Que ſavez-vous ſi mon bruſque départ pour la France n'eſt pas un effort de cette raiſon dont vous accu-

ſez mon ſexe de s'affranchir quand elle gêne ſes penchants? Laiſſez penſer à ma couſine que lady Laurence m'occupe encore, & ſoyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m'affligea ſans doute. Il eſt dur, il eſt humiliant de ſe voir ſéduit par l'artifice, prêt à ſerrer de honteux liens, à ſe préparer d'éternels regrets. Mais, vous ne l'ignorez pas, l'eſpece de paſſion que m'inſpiroit cette fille ſi baſſe, ſi mépriſable, ne ſubſiſta pas un inſtant après la découverte de ſes viles intrigues. Elle avoit fait plus d'impreſſion ſur mes ſens que ſur mon cœur. Sa feinte tendreſſe excitoit mes deſirs, m'attachoit à elle; le voile déchiré, je me ſentis peu touché de ſa perte, mais fort ſenſible au déſagrément d'un éclat inévitable, à la cruelle néceſſité de renoncer à ſa main au moment où j'allois la recevoir.

Les triſtes idées que me laiſſoit cette fâcheuſe aventure, s'effacerent vîte, & trop vîte peut-être! Je trouvai dans les preuves d'une innocente amitié, une dangereuſe conſolation. La flatteuſe eſpérance de plaire, rouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur; je me voyois l'objet de ſes ſoins, de ſes préférences. Ah! pourquoi, pourquoi me ſuis-je éloigné d'elle? Mais des circonſtances particulieres, la certitude de déſoler un homme honnête, des égards indiſpenſables, une ſorte d'engagement qu'il auroit pu m'accuſer de rompre volontaire-

ment, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long-temps il aſpiroit, que moi-même j'avois ſouhaité lui faire obtenir. Eſt-il un intérêt aſſez puiſſant pour excuſer l'injuſtice? Aſſurer ſa félicité en détruiſant celle d'un autre, n'eſt-ce pas violer les droits de l'humanité? Eſt-on heureux quand on ſe reproche les moyens dont on s'eſt ſervi pour le devenir? Qui peut ſe dire tranquillement, *j'ai établi ma propre ſatisfaction ſur le malheur d'autrui?* Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre queſtion. Elle vous prouve qu'un homme ne cede pas toujours à l'emportement de ſes paſſions. Gardez-moi le ſecret ſur cette petite confidence.

Adieu, ma ſenſible, ma belle, ma chere amie. Je ſouhaite que lady Orkney diſpoſe de ſon neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée, ſur un frêle bâtiment que le moindre ſouffle de l'air peut pouſſer loin de la rive, ou briſer contre l'écueil.

LETTRE XIII.

Le même, à ſir Charles Cardigan.

Si je n'écris point à milord Bellaſis, c'eſt qu'en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'obſervateurs, ou mal inſtruits ou peu ſinceres, je croyois

voir ici [illegible]
comparer [illegible]
tention [illegible]
ces [illegible]
nos [illegible]
part, [illegible]
[illegible]
[illegible]
vers [illegible]
ces [illegible]
[illegible]
roissent [illegible]
les habitans [illegible]

Pendant [illegible] ges, [illegible] ple [illegible] je [illegible] sembloit [illegible] hommes nouveaux. [illegible] ressembloient pas [illegible] d'apparoître [illegible] tout fois le même [illegible] rapporte à mes propres observations [illegible] de mes comparaisons. [illegible] les nations Européennes [illegible] son d'une marque [illegible] cette marque existe, elle est dans leurs habitudes, elle n'est point dans leurs sentimens. Montre-moi, parmi ces diverses nations, un homme agité par une passion qui ne puisse émouvoir mon cœur, & cet homme sera vraiment un étranger pour moi.

Tu me demandes si on *s'amuse à Paris.*

Modérément, je crois. Ou la façon de vivre eſt prodigieuſement changée dans cette fameuſe capitale, ou ceux qui nous l'ont peinte la connoiſſoient mal. Je cherche inutilement ici ces *êtres compoſés d'air & de feu*, toujours *actifs*, que la *ſaillie* & *l'enjouement* caractériſent. Je trouve les François, s'il m'eſt permis de le dire ſans enfreindre les loix de l'hoſpitalité ; oui ma foi, Charles, je les trouve tout auſſi ennuyeux que nous.

Penſeurs, politiques, raiſonneurs, l'agriculture, la légiſlation & la philoſophie ſont le ſujet des entretiens de leurs cercles les plus polis. Tout le monde projette, tout le monde établit des principes, tout le monde forme des plans d'adminiſtration. Les femmes mêmes s'occupent de ces graves objets. L'eſprit de parti s'introduit à la toilette, ſiege à table, ſe mêle à tous les jeux. Une jeune beauté choiſit & protege un ſyſtême politique, proſcrit les autres, diſpute, & quelquefois s'emporte. Chaque ſociété a ſes vues, ſes idées, ſes calculs. Et malheur au citoyen paiſible qui demeure neutre, écoute, ſe tait ! On l'étourdit par-tout, on ne le conſidere nulle part.

La profondeur eſt devenue la folie d'une nation autrefois inſpirée par les graces, & guidée par le plaiſir. L'eſpece de diſſipation où tu m'invites à me livrer, que tu crois ſi propre à *charmer l'ennui*, n'éxiſte plus. Les ſpectacles ſont fort triſtes, je te l'aſſure. On pleure à tous les théatres. Enveloppée de ſombres voiles, Thalie a jeté loin d'elle ſon

masque riant. On hait ici l'éclat de la gaieté, il y est le partage du peuple & de la jeunesse imbécille. La sensibilité, *l'extrême sensibilité* est l'universelle manie, & nos sujets les plus noirs sont à peine jugés assez sérieux pour composer des opéra burlesques.

Adieu, Charles; assure lady Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à miss Rutland. Elle est sans doute fort occupée, & le temps n'est plus où elle mettoit quelque prix à mon amitié.

LETTRE XIV.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

Vous ne voulez pas vous *rendre imposant*, milord. Eh, bon dieu! que prétendez-vous donc par ces graves insinuations, & ce ton boudeur? Je devois *vous écrire*, dites-vous à lady Mary, vous communiquer *mes importantes affaires.* Apparemment vous m'en supposez exprès pour vous plaindre de mon *peu de confiance?* Me seroit-il permis de trouver ce reproche injuste? Ou ma mémoire me trompe, ou je ne *devois pas vous écrire,* mais seulement vous répondre. Vous me promîtes en partant, d'entretenir une correspondance *exacte* avec moi. J'oserois vous demander si vous avez rempli cet engagement, peut-être me plaindre à mon tour de tant de négligence, si vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce titre m'arrête, il me rappelle mes obliga-

tions, & m'impose silence. Conviendroit-il à la reconnoissante pupille de milord Rivers, de s'appercevoir qu'il peut avoir tort? Je me tais donc; & sans douter que la mauvaise humeur où vous paroissez être contre moi, ne soit très-fondée, très-raisonnable, j'attendrai, pour me défendre, une accusation positive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blesser; quand vous me l'aurez dit, ma plus *importante affaire* sera de la justifier à vos yeux.

Vous chargez lady Mary de m'annoncer que vous avez reçu *plusieurs lettres de Lemster*. On y est fort prévenu contre moi. Sans doute ma sœur & son mari vous font part de leur mécontentement. Il m'en auroit coûté trop cher pour les satisfaire, & je ne crois devoir à personne le sacrifice de ma liberté ni celui de mes sentiments.

LETTRE XV.

Milady Orrery, à milord Rivers.

Eh bien, mon ami, soyez content. Vos vœux sont remplis. J'ai pris terre, & le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà sur la plage où vous me desiriez.

Savez-vous que cette lady Orkney est la plus odieuse des créatures? En partant de chez elle, j'y laissai Henriette avec mistriss Audley, sa gouvernante. Lundi dernier, on m'annonce la bonne Audley. Je la vois toute

embarrassée. Après une foule d'expressions mystérieuses, de soupirs, d'hésitations, elle me dit enfin, qu'Henriette, la *simple*, la *timide*, la *modeste* Henriette s'est *laissé surprendre* par une *forte inclination*; l'aimable *innocente* est *malade*; sa *langueur*, son *abattement* peuvent se tourner en *consomption*. Le danger est *pressant*, elle *se meurt!* Et l'assommante campagnarde pleure, crie, se lamente, & croit déja porter son éleve au tombeau.

Assez surprise & fort émue, je m'informe de l'objet qui fait naître cette passion. On me nomme Edouard Cliford. L'événement me paroît naturel; cependant il me fâche, & beaucoup; mais une lettre de lady Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du penchant d'Henriette pour Edouard, un desir extrême de la *nommer sa niece*, & le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au *bonheur de cette charmante fille*; dix mille livres sterling ne suffisant point aux *besoins actuels* de son neveu. Et tout de suite, bien franchement, sans le moindre détour, elle me demande si une parente si *bonne*, si *libérale*, ne voudra pas se *prêter* à l'établissement d'une jeune personne qui lui est *chere*, & dont le cœur *est absolument engagé*.

Concevez-vous comment cette imbécille, après m'avoir tant vanté l'amour de son neveu, cent fois dit, cent fois répété *qu'il m'adoroit*, a le front, l'audace, l'impudence de me proposer ce mariage, de recourir à ma

libéralité; dites, concevez-vous cela? Avec du ſens, de la raiſon, eût-on jamais oſé tenter ce moyen d'arriver à ſes fins. Mais les ſots haſardent tout, & tout leur réuſſit.

Mon premier mouvement a été de haïr Henriette, de déteſter Édouard, d'envoyer promener ſa bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue, & puis j'ai penſé, & puis je me ſuis adoucie, attendrie même. D'où s'élevoit mon dépit? Au fond, quel attrait me déterminoit en faveur d'Édouard? que ſouhaitois-je vivement quand je ſongeois à m'unir à lui? De rétablir ſa fortune, d'aſſurer ſon bonheur. Pourquoi ne ſaiſirois-je pas l'occaſion offerte de lui faire un préſent conſidérable ſans l'humilier, ſans lui impoſer le poids de la reconnoiſſance? A quel uſage plus ſatisfaiſant pourrois-je employer les grands biens dont je jouis?

Après ce petit raiſonnement, l'ame exaltée, toute fiere de ma réſolution, j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout eſt rangé, tout eſt terminé. Je double la fortune d'Henriette. Je laiſſe à l'impertinente lady Orkney le ſoin des préparatifs, du temps, des articles, de tout le tatillonnage qui l'enchante. Je veux ignorer ſi Édouard eſt entraîné par elle, s'il m'aimoit, s'il aime ma couſine: que m'importe tout cela? Je pars. Milady Roſcomond, ſa ſœur, ſon mari & moi, nous allons viſiter la Hollande, une partie de l'Allemagne, la Grece, & peut-être l'Égypte. Milord Roſcomond, amoureux de l'antiquité, connoiſſeur en vieux monuments,

ments, ſera charmé de comparer les ruines de la ſuperbe Memphis, avec celles de ſes jardins, élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter l'aſpect, rappeller l'idée de la deſtruction & mêler la triſteſſe au plaiſir de la promenade.

Mon frere crie, lady Mary pleure, miſs Rutland boude, mes amis ſe plaignent, veulent me retenir; je ſuis ſans pitié. Depuis mon retour à Londres, je m'y vois excédée de fêtes & de noces. Tout le monde ſe marie. Dimanche, on maria miſs Belford; hier, Jenny Murray; Arabelle Nelſon ſe marie demain: c'eſt une fureur! Je veux abſolument m'éloigner d'un pays où l'on ne peut s'amuſer qu'à ſe marier, où le mariage me perſécute, où j'ai moi-même été tentée de me marier, où je n'ai pu obliger l'objet d'une tendre préférence, qu'en le mariant. Ne croyez pourtant pas me perdre, être des années ſans me revoir. Nos courſes ſe borneront à moins d'étendue, & nous reviendrons après avoir contenté notre curioſité ſur la Hollande.

Je garderai fidélement votre ſecret; & pour vous prouver ma diſcrétion, je vous en tais un où vous êtes intéreſſé. Votre ſéjour en France inquiete, occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras. Je ne puis m'expliquer davantage. Adieu. Je vous écrirai, je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement, accuſez-moi de pareſſe, & jamais, jamais d'indifférence.

LETTRE XVI.

Milord Rivers, à miſs Adeline Rutland.

Si vous étiez ſeulement engagée à me répondre, madame, vous avez raiſon de me taxer d'injuſtice. Ou je me rappelle mal nos conventions, ou vous deviez m'écrire en arrivant au château de Lemſter. Mais je ne veux pas conteſter avec vous. Il eſt des occaſions où l'on peut ſe charger d'une faute, ſi par cette condeſcendance on diminue le nombre de celles d'une perſonne que l'on ſe plaît à excuſer.

Le jeune Osborne partant ce ſoir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois feuilles écrites par votre ſœur. A l'exception de ce qui m'eſt adreſſé, leur lecture ne vous offrira rien de nouveau. Je mets le tout ſous vos yeux, dans l'eſpoir qu'en voyant vos propres expreſſions retracées de la main de lady Leſley, vous vous étonnerez qu'elles ſoient échappées à votre plume.

Peut-être ſuis-je auſſi révolté que ſir Francis de la légéreté de votre ſtyle & de ce badinage inconſidéré. Sans prendre le même intérêt au ſuccès des vœux du baronnet, je penſe comme vos amis, que cet amant peut *ſe plaindre*, non de votre indifférence, mais de cette longue irréſolution dont je ne puis imaginer la cauſe.

Je perdrois avec bien du regret ma pre-

miere opinion ſur le caractere de miſs Rutland. L'aimable amie que ma triſteſſe n'éloignoit point de moi, qui dans la terre de lady Morton partageoit ma ſolitude & ſouvent mes chagrins, dont les douces, les complaiſantes attentions en affoibliſſoient chaque jour le ſouvenir, eſt-elle *inſenſible?* eſt-elle incapable de ſacrifier un peu de temps, quelques vains amuſements, au plaiſir d'obliger une ſœur chérie, un parent eſtimable? & peut-elle s'applaudir d'exercer un *dur empire* ſur ceux dont elle eſt aimée?

Si je me ſuis trompé à vos qualités, ma mépriſe me fâche ſans me ſurprendre. L'intelligence bornée d'un homme s'égare aiſément dans l'examen d'un ſexe diſtingué du nôtre par ſa réſerve & ſa fineſſe. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles myſtérieux dont il ſait s'envelopper? Je l'ai beaucoup étudié, tous les jours je m'apperçois que je ne le connois point. Mes recherches m'ont ſeulement appris à n'en plus faire. Aſſurément de toutes les opérations que la nature cache à nos yeux, la moins concevable eſt le reſſort ſecret qui meut l'eſprit & le cœur d'une jolie femme.

Des motifs peu importants pour vous, me défendent de blâmer ou d'approuver vos diſpoſitions à l'égard de ſir Edmond, mais je ne puis vous taire combien je ſuis bleſſé du peu de confiance que vous m'avez montré. Eh! pourquoi, pourquoi donc ne pas vous expliquer avec moi ſur ſa recherche? Ni je ne comprends, ni je ne vous pardonne cet étrange procédé.

PAQUET VENU DE LEMSTER.

Lady Lesley, à milord Rivers.

Si je ne connoissois pas à ma sœur des idées justes, un naturel tendre, une ame capable de générosité; si elle ne m'avoit pas donné, quand nous vivions ensemble à Londres, mille & mille preuves d'une sensibilité dont elle affecte à présent de se montrer peu susceptible; je la croirois très-légere, très-étourdie, très-indiscrete, & je ne me plaindrois ni de son empressement à quitter Lemster, ni des plaisanteries que, depuis son retour dans la capitale, elle se permet sur mon caractere & sur mes sentiments. Jugez-en, milord, en lisant la copie d'une de ses lettres à sir Francis.

Miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.

" Pourquoi *je n'écris point à lady Lesley?* C'est que je sais apprécier mes ta-
„ lents, connoître l'étendue de mon esprit;
„ c'est qu'en essayant plusieurs fois de lui
„ écrire, j'ai trouvé mon style très-peu digne
„ d'attirer l'attention d'une personne aussi
„ sublime dans ses pensées, aussi exaltée
„ dans ses sentiments, aussi profondément
„ abymée dans ses tendres méditations, que
„ votre charmante compagne.

„ Réeliement, ſir Francis, j'ai cherché „ ma ſœur à Lemſter, & ne l'y ai pas trou- „ vée. Votre femme m'a préſenté ſes traits, „ mais point du tout ſon caractere. Depuis „ deux ans j'aſpirois à la douceur de revoir „ l'amie dont votre mariage me ſéparoit. Je „ croyois pouvoir embraſſer chez vous „ cette gaie, cette vive lady Rutland, l'ame „ des plus brillants cercles de Londres; ah, „ bon dieu! quelle étrange métamorphoſe „ ont opéré les nœuds *chers & ſacrés de l'hy-* „ *men!* Une fille élevée à la cour, une fille „ de mon ſang, ma propre ſœur, être deve- „ nue une dame ſi poſée, ſi grave, ſi péné- „ trée des *devoirs de ſon état*, ſi ardente à „ les remplir, ſi ſoumiſe *aux loix d'un époux!* „ A vingt-deux ans, belle comme un an- „ ge, faite comme une déeſſe, abandonner „ le monde, ſes plaiſirs ſéduiſants; paſſer „ ſes jours au fond d'une ſolitude *embellie* „ *par les ſoins de l'amour*, ſe livrer toute en- „ tiere à ſa *douce paſſion*, toujours ſe mon- „ trer *ſenſible*, toujours le dire, ne vivre, „ ne reſpirer que pour ſon mari! Ah, ma „ pauvre ſœur!

„ Et tous deux vous me ſouhaitez un pa- „ reil ſort. Vous me preſſez de m'enſevelir „ avec votre taciturne voiſin ſous les épais „ ombrages, où il promene mon idée & ſes „ rêveries. Moi, je l'épouſerois! j'imiterois „ ma ſœur, je m'enivrerois des *charmes de* „ *la vie champêtre* & des *délices de l'amour!* „ Ah, que je ſuis éloignée de vouloir occu- „ per mon cœur de ce triſte ſentiment!

„ Le ton plaintif de fir Edmond & fa lan-
„ gueur paftorale ne me toucheront pas. Je
„ ne veux ni moutons, ni bergers. Les
„ champs ne me plaifent point, des amufe-
„ ments ruftiques & uniformes font fans at-
„ traits pour moi; le filence des bois m'af-
„ foupit, & le murmure des eaux m'endort.
„ Ramenez ma fœur à Londres, j'irai vivre
„ chez vous. Mais vos bofquets, vos cafca-
„ des, vos tapis verds m'infpirent tant de
„ mélancolie, que fi j'avois cédé à vos inf-
„ tances, refté huit jours de plus, vous au-
„ riez pu m'élever un maufolée fous le ma-
„ gnifique dôme chinois, où fir Edmond
„ m'a tant ennuyée de mes *agréments*, de
„ fon *ardeur* & de ma *cruauté*.

„ Convenez-en, mon très-aimable frere,
„ vous êtes un peu humilié. Votre petit
„ plan étoit bien imaginé. En attirant le
„ baronnet à Lemfter, en m'exagérant votre
„ bonheur, vous penfiez m'engager à me
„ marier. L'exemple de mon *heureufe fœur*
„ devoit me faire courir à l'autel. Mais j'ai
„ vu le piege, & me fuis fort divertie à dé-
„ concerter vos projets.

„ Docile à vos avis, je me fuis encore
„ *confultée* fur la recherche de cet amant
„ obftiné. J'ai tout *examiné*, tout *comparé*.
„ Il réfulte de cette *mûre délibération*, que
„ je ne veux point de fir Edmond.

„ De bonne foi, mon frere, pourquoi
„ me marierois-je par raifon? n'ai-je pas le
„ temps d'attendre, la facilité de choifir?
„ Serois-je excufable de donner ma main,
„ fûre de ne pouvoir donner mon cœur?

„ vœu ſeroit imprudent, même téméraire.
„ Mon neveu n'eſt donc pas ſans eſpérance?
„ a-t-elle repris. Pardonnez-moi, madame.
„ Elle m'a répondu par une grimace à faire
„ peur. Adieu : j'embraſſe mes deux ten-
„ dres, mes deux chers amis. „

Vous venez de voir, milord, ſous quels traits il plaît à miſs Rutland de peindre notre conduite & nos amuſements. Sir Francis eſt fort offenſé de ſes railleries, & plus encore de ſe voir ſoupçonné par elle de tendre des pieges à ſa liberté. Il n'a pas voulu lui répondre, & même a paru deſirer que je priſſe parti dans la querelle. Mais pardonnant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il boudoit, j'écrivis à ma ſœur. Sa réponſe m'a vraiment fâchée; & comme perſonne ne peut mieux que vous juger d'un différent entre vos deux pupilles, je vous prie de vouloir bien lire ma lettre, pour vous aſſurer que je n'ai point mérité de miſs Rutland le reproche d'attenter à ſon indépendance, ni mon mari celui de ſe *mêler* de diſpoſer d'elle.

Lettre de lady Leſley, à miſs Adeline Rutland.

Eſt-ce une ſœur, eſt-ce une amie, dont je viens de lire les expreſſions? Comment ma chere Adeline peut-elle allier des qualités oppoſées? comment ſe permet-elle de mortifier, par des railleries piquantes & dé-

placées, ses plus proches parents, ses plus tendres amis?

Serez vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais? L'esprit est-il un avantage quand la raison ne le regle pas? Sur qui tombent vos plaisanteries, & de quoi badinez-vous? De l'affection mutuelle de deux personnes dont l'intérêt le plus réel est de conserver les sentiments qu'elles se sont inspirés, de les entretenir soigneusement, de mêler sans cesse l'attrait du plaisir aux devoirs qu'elles s'imposerent en s'unissant, & par une continuelle attention à s'obliger, d'éloigner d'elles l'insipide tiédeur, trop souvent compagne de l'habitude.

Vous applaudiriez-vous de cette espece de satyre, si l'on vous disoit qu'en s'amusant de votre lettre, sir Francis en a saisi l'esprit, ne voit plus en moi l'épouse prévenante qu'il chérissoit, l'indulgente amie dont la société le rendoit heureux; mais une femme *passionnée*, une *amoureuse folle*, plus *exaltée que tendre*, moins sensible que *romanesque?*

Assez blessée de votre ton, je suis encore portée à vous rendre justice, ma sœur. En écrivant vous n'avez point du tout pensé. L'effet que pouvoit produire cet indiscret badinage, ne s'est pas même offert à votre imagination. Vous ignorez combien le moindre ridicule, jeté sur l'objet qui nous séduit, est d'une dangereuse conséquence; combien il est capable de dissiper l'illusion qui détermine notre préférence, & fixe nos goûts. Illusion si nécessaire à l'amour, charme se-

cret, émané de lui-même, répandu sur nos yeux, caché au fond de notre cœur, puissant & fort tant qu'il est senti sans être apperçu, pour jamais détruit dès qu'on en découvre la trace !

Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chere amie, ne pas l'envier un jour, ne pas regretter, dans l'amertume de votre cœur, l'amant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir ! Nous pensons bien différemment, & je m'écrierois volontiers avec autant de surprise que vous : *une fille de mon sang, ma propre sœur*, ne point aimer !

Si mon mari vous a vanté la constance de sir Edmond, s'il a pensé que tant d'établissements considérables refusés pour vous, le sacrifice récent de la plus riche héritiere de Londres, un ardent amour, une longue soumission, & son mérite reconnu devoient vous toucher ; est-ce donc vous tendre un piege ? est-ce *former un plan* contre vous ?

Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter ? L'âge du baronnet, sa fortune, son esprit, sa figure, ses mœurs vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement que rien en lui ne peut inspirer ? Par où l'aimable ami de sir Francis s'attire-t-il l'aversion d'une fille éclairée ?

Je ne saurois sans peine lire écrit de votre

main, *je hais, je déteste ceux dont je suis recherchée.* Eh, depuis quand le cœur d'Adeline se livre-t-il à des mouvements si contraires à sa bonté naturelle? Vous êtes bien changée, ma chere, si vous pouvez vous plaire à faire des malheureux.

Ma *gravité* vous fatigue & vous cause sans doute autant de langueur que le silence de nos bois. Cet article de votre lettre est bien choquant, en vérité. Une fille *élevée à la cour* être assez peu polie pour paroître mépriser si fort la vie champêtre, en parlant à un homme qui en fait ses délices. Trouveriez-vous sir Francis honnête, s'il traitoit de puérilités ou de sottises les plaisirs vantés de la capitale? plaisirs si *séduisants* pour vous, que leur privation momentanée mettroit *vos jours en danger.* Après cet aveu, je ne vous conseille pas de reprocher à personne *l'ivresse de ses goûts.*

Celui de mon mari n'a rien de ridicule. Sans adopter la fadeur pastorale, on peut aimer la campagne. Ses amusements, loin d'être *uniformes*, sont variés à l'infini. Toute personne qui ne porte point aux champs un cœur agité par de violentes passions, éprouve à l'aspect des bois, des eaux, des plaines cultivées, ce mouvement doux & sensible qui fait imperceptiblement rentrer en soi-même, rappelle la premiere institution de la nature, avertit l'homme qu'il en a méconnu l'ordre & changé le dessein, lui montre où réside cette paix intérieure, ce bonheur où tout être pensant aspire; bonheur

toujours souhaité, vainement cherché au milieu du tumulte & du bruit. Les avantages produits par la société compensent-ils vraiment tant de peines, de soins, d'embarras, de maux, qui ne tiennent point à l'humanité simple, isolée, mais à l'humanité rassemblée, aux loix, aux usages, aux biens de convention, à tous les préjugés nés de l'association, à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré nous?

A votre âge il est permis, sans doute, de ne pas *se marier par raison.* Vous êtes belle & jolie, fraîche, charmante; mais l'éclat de la jeunesse disparoît comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence, ou mal-à-propos, ou trop tard. Le temps où vous récitiez des fables n'est pas si éloigné que vous ne puissiez vous souvenir du héron de la Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconsolable, si je vous voyois éprouver le sort de cet orgueilleux oiseau.

Réponse de miss Rutland.

“ Oh! c'est bien vous, ma chere lady
„ Lesley, qui êtes *un enfant, & même un*
„ *foible enfant.* Paroître mortifiée d'une in-
„ nocente plaisanterie, craindre qu'elle ne
„ puisse porter atteinte à votre bonheur,
„ détruire en un instant *l'inaltérable ten-*
„ *dresse* du plus *sensible des maris*; c'est me
„ garantir à jamais d'envier cette félicité
„ que vous avouez fondée sur une illusion.
„ Mais si j'écris *sans penser*, comme vous

„ avez l'indulgence de le ſuppoſer, des per-
„ ſonnes *réfléchies* devroient-elles s'offenſer
„ de mes expreſſions? Mon badinage peut
„ être *indiſcret*, *impoli*; mais dangereux!
„ On riroit à Londres de vous voir traiter
„ ce ſujet ſi ſérieuſement.

„ Si j'ai pris un ton léger en écrivant à
„ ſir Francis, c'eſt moins par *étourderie* que
„ par égard pour vous. Je voulois éviter de
„ lui faire un reproche plus grave; &, s'il
„ faut m'expliquer ſans détour, je vous de-
„ manderai, ma ſœur, de quel droit votre
„ mari prétend me guider dans une affaire
„ où je ſuis ſeule intéreſſée. Libre, indé-
„ pendante, maîtreſſe de diſpoſer de moi-
„ même, excepté mon tuteur, quelqu'un
„ peut-il gêner ma volonté? De quoi ſe
„ mêle donc ſir Francis? Lui convenoit-il
„ de me promettre, de vouloir diſpoſer de
„ ma main, de mon cœur, de tourmenter
„ milord Rivers pour l'engager à ſeconder
„ les projets de lady Morton, ceux de ſon
„ nevêu? Savoit-il ſi je n'en avois point de
„ contraires, s'il ne me dérangeoit pas dans
„ mes vues, dans mes deſirs, dans mes plus
„ douces eſpérances?

„ *Regretter ſir Edmond*, avec *amertume*
„ encore! Ah, bon dieu! cela peut-il ſe
„ lire ſans impatience? Il a *refuſé des partis*
„ *conſidérables!* Eh, d'où vient? Eh, pour-
„ quoi les refuſoit-il? Eſt-ce à ma priere,
„ eſt-ce de mon aveu? Pour la riche héri-
„ tiere dont vous me vantez le ſacrifice, ſi
„ vous parlez de miſs Cambel, vous me

„ pardonnerez de ne pas tirer vanité de la
„ préférence. Je puis, ſans beaucoup de
„ préſomption, me placer fort au deſſus
„ d'une petite citadine, très-riche, il eſt
„ vrai, mais laide, ſotte, impertinente, aſ-
„ ſez difficile à marier, malgré l'or dont on
„ la charge.

„ Je *n'héſite* point à répondre ſur la queſ-
„ tion que vous jugez *embarraſſante*. Peut-
„ être a-t-on peine à dire pourquoi l'on ai-
„ me: une femme a ſi rarement raiſon d'ai-
„ mer! Mais l'indifférence a toujours des
„ motifs dont on ſe rend aiſément compte.
„ *L'aimable ami de ſir Francis* ne me plaît
„ pas. Je ne me fais point une étude de le
„ chagriner; mais il m'inſpire depuis long-
„ temps le deſir de l'éviter. Nous cédons
„ tous deux à notre pente naturelle. La
„ ſienne le conduit à me chercher, la mienne
„ à le fuir. Une paſſion violente lui donne
„ de l'humeur, j'ai la bonté de n'en point
„ prendre. Il s'agite, je ſuis calme. Il ſe
„ tourmente, je reſte paiſible. Il s'emporte,
„ je ne ſens pas la moindre émotion. Il ſe
„ plaint, il a tort. Je ne ſuis point *cruelle*,
„ je ne ſuis point *inhumaine*, je ſuis tran-
„ quille.

„ Mais comment expliquer mes *dédains*
„ pour un homme dont le mérite *me laiſſe*
„ *ſans objection*? Eh! je vous prie, lady
„ Leſley, connoiſſez-vous un défaut plus
„ révoltant que cette inſoutenable conſtance
„ ſi ſouvent alléguée en ſa faveur? Ne ſuffit-
„ elle pas pour juſtifier le dégoût, même

„ *l'aversion?* Quoi! je lui saurois gré des
„ sacrifices faits à sa propre fantaisie? Il m'as-
„ siege, cabale, s'appuie contre moi du suf-
„ frage de mes parents, du consentement
„ de milord Rivers, & je lui devrois de la
„ reconnoissance? De quoi récompenserois-
„ je cet *estimable amant*, de l'ennui qu'il
„ me cause? Je me croirai assez généreuse,
„ si je consens jamais à lui pardonner.

„ Abandonnez-nous tous deux à notre
„ sort. Ses attaques & mes défenses sont en-
„ tre nous un combat d'obstination. Il se
„ flatte de m'épouser, décidément je ne
„ veux pas me marier. Il a mis son bonheur
„ à vaincre ma résistance, peut-être ai-je
„ mis ma vanité à tromper son attente. Cer-
„ taine du triomphe, je jouirai sans remords
„ de ma victoire. Je ne dois rien à l'homme
„ qui prétend m'assujettir à son caprice. Ni
„ son amour, ni sa persévérance ne m'im-
„ posent l'obligation de préférer sa satisfac-
„ tion à la mienne. Je ne veux point de lui.
„ Je ne veux de personne. Je le répete, ma
„ sœur, je hais tous ceux qui me recher-
„ chent, & vous assure, dans la sincérité de
„ mon cœur, qu'actuellement les trois
„ royaumes ne renferment pas un seul ob-
„ jet capable de changer mes dispositions.

„ Le temps où l'on peut craindre d'imiter
„ l'oiseau que vous rappellez à ma mémoire,
„ est encore bien éloigné pour moi. Le jour
„ luit à peine, & vous parlez déja du soir.
„ J'habite une rive poissonneuse, où les es-
„ peces les plus recherchées se présentent

„ ſous ma main. On me les voit repouſſer; „ mais qui ſait ſi je n'ai pas jeté ma ligne „ dans un endroit écarté, où les yeux des „ autres ne l'apperçoivent pas, où mes re- „ gards ſont fixés ſur elle? Ma pêche peut „ n'être pas heureuſe, mais j'attendrai l'é- „ vénement. S'il me réduit à la diſette, plus „ conſtante dans ma délicateſſe, plus fiere „ que le héron, je ne m'abaiſſerai pas comme „ lui à faire un chétif, un vil repas. Sobre „ par orgueil & par raiſon, j'irai tout dou- „ cement me coucher ſans ſouper. „

Malheureuſement ſir Francis étoit avec moi quand on m'apporta cette lettre de ma ſœur. Elle le mit fort en colere. Il voulut y répondre. Souffrez encore l'ennui de lire cette réponſe, milord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne contient que deux lignes, & nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne.

Sir Francis Leſley, à miſs Adeline Rutland.

Je ne conteſterai ni *vos droits*, ni *votre indépendance*, madame; je n'inſiſterai point en faveur d'un amant ſi poſitivement rejeté: mais comme je vous dois de la ſincérité, j'oſerai vous dire que ſans être *injuſte*, ſir Edmond peut ſe plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup, vous nommer *cruelle*, *inhumaine*, & vous reprocher une conduite très-dure & très-blâmable. Quant à ma priere, à celle de lady Morton, milord Rivers

voulut bien vous préſenter le baronnet comme un homme dont l'alliance vous convenoit à tous égards; pourquoi ne dîtes-vous point alors, *je ne veux pas de lui?* Pourquoi demandâtes-vous du temps? Pourquoi remîtes-vous votre réponſe à la fin des fêtes que l'on préparoit pour le mariage de milord Rivers? Pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponſe deſirée avec tant d'ardeur? Pourquoi l'éloignâtes-vous de mois en mois ſur des prétextes frivoles? Si décidée dans vos volontés, aviez-vous beſoin de vous conſulter près d'un an pour les connoître?

Soyez impartiale, ſoyez vraie, miſs Rutland, & dites-moi, ſi tenir un amant déclaré dans une ſi longue ſuſpenſion, ce n'eſt pas lui donner de l'eſpérance, ſi ce n'eſt pas au moins lui en laiſſer prendre. Quand il ſeroit poſſible d'attribuer votre irréſolution à des circonſtances particulieres, comment juſtifieriez-vous vos dédains, vos railleries, cet empire tyrannique exercé ſur mon ami? Si vous ne l'éprouviez pas, ſi vous ne vous propoſiez point de récompenſer un jour ſes complaiſances & ſa douceur, falloit-il abuſer de votre pouvoir & de ſa foibleſſe, le rendre le jouet de vos caprices? Vous ne *devez rien à l'homme qui cherche en vous ſa propre ſatiſfaction.* Je vous l'accorde. Mais ne devez-vous rien à l'homme dont vous avez laiſſé naître l'eſpoir, dont vous avez prolongé l'inquiétude, & cauſé volontairement les peines? Ne devez-vous pas de la compaſſion

au malheur ? & n'en eſt-ce pas un bien grand de vous aimer ?

Si les empreſſements de ſir Edmond, ſi ſa recherche *contrarioit vos deſſeins*, il falloit le dire avec la noble franchiſe qui convient à une femme de votre naiſſance & de votre caractere; mais vous taire, admettre ſes viſites, les refuſer, le traiter avec hauteur, ne jamais le chaſſer, & le déſobliger ſans ceſſe, c'eſt un procédé peu digne de miſs Rutland. Et je ſuis vraiment fâché qu'on puiſſe le reprocher à la ſœur de lady Leſley.

Réponſe de miſs Adeline Rutland, à ſir Francis Leſley.

" Sir Francis obligera *la ſœur de milady* „ *Leſley*, s'il veut bien croire qu'elle juſti- „ fieroit ſa conduite & ſes procédés, ſi elle „ n'étoit certaine de n'en devoir compte „ ni à lui, ni à perſonne. „

LETTRE XVII.

Milord Rivers, à ſir Charles Cardigan.

Est-il vrai, Charles, tu *n'eſperes rien* ? On ne peut engager ſir Thomas à ſe prêter aux deſirs de ſon frere. Ses délais me l'ont fait préſumer. Cependant ſon mauvais cœur m'étonne. Eſt-il poſſible de donner tant à des goûts frivoles, & de ne pas accorder mille ou douze cents guinées à l'avancement d'un jeune homme dont les heureuſes diſ-

positions méritent d'être encouragées? Refuser de contribuer au bonheur de son parent, de son frere, c'est une impardonnable dureté.

En vérité, Charles, toi qui de concert avec sir George veux réformer tous les abus, que j'ai vu méditer sérieusement sur le plus fou des systêmes, t'enivrer du desir de voir regner l'égalité entre les hommes; tu devrois bien essayer de l'établir dans les familles, entre les freres au moins.

Si le droit du plus fort, malheureusement très-naturel & très-incontestable, droit qu'aucun principe, aucun raisonnement ne peut détruire, si ce droit te paroît *cruel*, *odieux*, combien celui d'un ainé, fondé seulement sur les conventions de l'orgueil, est-il plus révoltant, plus contraire à la justice, à l'équité, aux loix de l'humanité?

Si jamais je suis pere, le premier né de mes enfants sera l'égal de ses cadets, & non pas leur supérieur. Il ne les privera pas de leur partage dans ma fortune, pour étaler le faste insolent dont sir Thomas se glorifie, tandis que son frere James, officier réformé, demi-chasseur, demi-fermier, languit loin du monde, où sa figure, son esprit & ses talents le rendent si digne de paroître.

Il est allié par sa mere. Ce titre ne lui sera point inutile. Il m'autorise à l'obliger, & je me trouve heureux de pouvoir le faire. Cesse de presser sir Thomas. En prévoyant le succès de ta négociation, j'ai pris des mesures en conséquence. J'ai traité, tout est arrangé, l'accord établi, l'agrément obtenu, la

commiſſion prête à être délivrée. James ſera placé dans le régiment des gardes. C'étoit l'unique objet de ſes vœux. Sir Robert Aſkam m'a ſecondé : ſon zele & ſa promptitude ont applani toutes les difficultés. Je t'envoie un ordre pour prendre chez Bernet l'argent néceſſaire. Dès que le brevet ſera ſigné, fais partir un exprès, & mets dans le paquet adreſſé à James, un billet de banque de cent livres ſterling. Mais cache-lui ſoigneuſement la main qui l'oblige. Laiſſons ſes idées errer, & ne les fixons pas. Tant de perſonnes lui doivent de la protection & des ſecours! Je voudrois lui épargner ce moment de trouble, d'embarras, ſouvent d'humiliation, cette honte, mal entendue peut-être, qu'un bienfait reçu excite au fond d'un cœur honnête. Mais as-tu beſoin de leçon? n'eſt-ce pas de toi que j'appris à ſervir noblement un ami?

Je mets ſous ton enveloppe ma réponſe à la derniere lettre de James. Fais-la parvenir entre ſes mains avant le brevet. Elle l'éloignera de porter ſes ſoupçons ſur moi. Il a des parents ſi riches! comment aucun d'eux ne s'eſt-il aviſé de le placer? C'eſt apparemment que peu de perſonnes s'occupent de l'intérêt ou du bonheur des autres.

Je ne fais que penſer de miſs Rutland. Pluſieurs expreſſions des lettres dont je viens de lui envoyer les copies, me cauſent aſſez d'inquiétude. Ses regards ſe ſont arrêtés, dit-elle ſur un *endroit écarté;* on n'apperçoit point *l'objet de ſes obſervations*; cet

objet *fixe toute son attention.* Dans un autre temps, j'aurois peut-être interprété ce langage; il m'embarrasse aujourd'hui. Assurément de nouvelles circonstances ont changé son esprit & son cœur. Comme elle ne quitte guere lady Mary, tu pourrois veiller sur ses démarches, remarquer ses mouvements, & m'en instruire. Si en effet elle distingue quelqu'un, il te sera facile de le connoître. Il m'importe beaucoup de savoir si elle a commencé à s'en occuper avant son départ pour Lemster, ou depuis son retour à Londres. Adieu.

LETTRE XVIII. (*)

Le même, à M. James Morgan.

VOTRE confiance me touche, monsieur; elle m'engage à redoubler mes instances auprès d'un ami de sir Thomas; mais je n'ose vous flatter du succès de ses soins. Votre frere a des goûts si variés, des fantaisies si coûteuses, il se donne tant à lui même qu'à peine ses immenses revenus suffisent-ils à ses dépenses journalieres. Vos chagrins sont fondés : vous blâmer de les sentir, ce seroit être dur. Je vous exhorte seulement à vous en occuper moins. Ne contractez pas l'habitude de vous attrister. Une humeur sombre nuit aux plus aimables qualités. *Il faut rire avant*

(*) Cette lettre, & deux ou trois de celles que l'on vient de lire, ont été insérées dans le Mercure.

d'être heureux, dit un ſage, *de peur de mourir ſans avoir ri.*

Votre poſition actuelle ne fixe pas vos regards ſur une perſpective bien agréable, je l'avoue. La campagne vous déplaît, l'inaction vous ennuie, & la ſolitude *vous livre à d'ameres réflexions.* Cet état, dites-vous, eſt *horrible*, *affreux!* Hélas! peut-être un jour regretterez-vous, dans le tourbillon du monde, cet état que vous trouvez *affreux*, ces paiſibles inſtants que vous nommez perdus, cette liberté, ce loiſir, dont mille embarras vous apprendront à connoître l'ineſtimable prix.

Le bonheur ne me paroît point attaché à une ſituation, mais à l'idée qu'on ſe forme de la ſienne & de celle des autres. Les beſoins réels ſont ſi peu étendus, qu'il ſeroit facile d'être content ſi l'on ſe regardoit ſeul. Mais ſans ceſſe bleſſés par des objets de comparaiſon, nos yeux ſe ferment ſur nos propres avantages, notre cœur s'ouvre au deſir; le faſte, l'éclat nous en impoſent, & celui qui les étale à notre vue nous fait ſentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas.

Au fond, l'envie qu'excitent les riches & les grands, eſt l'effet d'un premier coup-d'œil jeté ſur eux. Si on pénetre dans l'intérieur de ces maiſons brillantes, où le bonheur habite en apparence, qu'y trouve-t-on? De bas complaiſants, de vils paraſites, de feints amis, d'heureux valets, & ſouvent d'infortunés maîtres.

Ces hommes que vous croyez *les dieux de la terre*, à qui vous voyez tant de moyens *de remplir leurs souhaits*, acheteroient à grand prix vos desirs. Tout leur est insipide; la langueur préside à leurs fêtes; ils paient avec prodigalité l'espérance du moindre amusement: mais le plaisir vient-il quand on l'appelle? Vainement promis, plus vainement attendu, il fuit devant eux. Tout ce qui les environne a l'art de s'approprier leur fortune, d'en jouir; c'est à eux seuls qu'elle devient inutile. Ils ressemblent à ces grands arbres dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche & délicieuse, tandis que leurs faîtes élevés dans la nue sont continuellement desséchés par l'ardeur du soleil.

Quand sir Thomas consentiroit à vous obliger, en vous comparant à lui, vous seriez toujours dans une condition médiocre. Ne vous livrez donc point à des idées capables de répandre le dégoût sur toute votre vie. N'enviez pas votre frere: enviez encore moins les parents que vous avez dans la chambre haute. Estimez plus vos qualités que la fortune; soutenez votre nom par des actions nobles; méritez un titre, & ne rougissez jamais de n'en point avoir.

J'approuve vos études & votre amour pour la philosophie. Ne cessez pas d'entretenir cet amour, il est nécessaire à la conduite; il influe sur les mœurs, & réprime la fougue des passions. Mais craignez de vous tromper & d'errer avec les auteurs que vous me citez.

Gardez-vous d'adopter leurs ſuppoſitions, de voir un monde qui n'eſt pas, des hommes qui ne peuvent être. Ne vous formez point des vertus giganteſques, des ſentiments outrés, une ſenſibilité factice. Il eſt peu d'occaſions dans la vie d'un particulier, où l'héroïſme, où la magnanimité puiſſent lui devenir des vertus familieres; mais il a tous les jours celle de ſe montrer honnête, ſociable & obligeant.

Étudier la nature & ſon propre cœur; chercher à diminuer les peines attachées à la vie, à notre poſition dans le monde; étendre les reſſources que la raiſon nous préſente pour les adoucir; craindre de bleſſer les autres; ſe reſpecter ſoi-même; avant de ſe permettre une démarche, s'aſſurer de pouvoir s'eſtimer après l'avoir faite; voilà, mon jeune & cher ami, une partie des regles de la ſaine morale, de l'utile philoſophie; regles dont je vous invite à ne jamais vous écarter.

Adieu. Soyez patient. Eſpérez, mais avec aſſez de modération pour ne pas vous affliger trop ſi vos vœux ſont déçus. Continuez à m'écrire, & comptez ſur ma plus tendre affection.



LETTRE

LETTRE XIX.

Miss *Adeline Rutland*, *à milord Rivers.*

SIR Edmond se disposant à partir pour l'Écosse, ou pour la France; dans la crainte, s'il se rend à Paris, que son amour-propre offensé ne l'engage, même involontairement, à représenter notre rupture comme la suite de cette *légéreté* dont ma sœur & son mari m'accusent; je me hâte, milord, de vous instruire des particularités de cette affaire. Elle s'est passée sous les yeux de tant de témoins, qu'il seroit difficile d'en changer les circonstances, ou d'en altérer la vérité. Mais je puis en expliquer les motifs, très-mal interprétés par le baronnet.

Sir Charles vous aura sans doute parlé de la superbe fête que milady Ormond a donnée à la jeune duchesse de Crafton. La veille de ce jour destiné à plusieurs sortes d'amusements, sir Edmond & sir Richard dînerent chez elle. Pendant le repas, on s'entretint du bal, qui devoit prolonger les plaisirs & les terminer. Tout de suite les deux baronnets s'empresserent à me demander *l'honneur de danser avec moi.*

Vous ne connoissez pas sir Richard. Absent depuis cinq années, il arrive récemment à Londres, & semble précisément s'y occuper du soin de m'ennuyer. C'est un grand enfant indiscret, étourdi, sans esprit,

ſans idées, ſans jugement. Il n'a vu dans les pays étrangers que la différence des bâtiments, du ſervice de la table & de la façon de ſe mettre. Quelques épigrammes françoiſes, deux ou trois ariettes italiennes, cinq ou ſix ſentences eſpagnoles, une douzaine d'épithetes allemandes forment le fond de ſes connoiſſances acquiſes. Au reſte il n'eſt point mal. Une taille aſſez haute, aſſez ſvelte, donne de l'aiſance, même de la nobleſſe à ſes mouvements. Ses yeux ſont vifs, ſa phyſionomie eſt fine, & quand il ne dit rien, on le croiroit capable de dire quelque choſe. J'ai cru devoir vous peindre exactement la perſonne dont lady Morton & ſon neveu aſſurent que je ſuis *fort épriſe*.

Je me taiſois, je ne répondois point aux inſtances mutuelles des deux prétendants. Mon ſilence bleſſa l'orgueil de ſir Edmond. Il me conjura de décider entr'eux; mais avec des expreſſions ſi exigeantes, un ton ſi ſupérieur, un dédain ſi marqué pour ſir Richard, en laiſſant paroître tant de ſurpriſe de me voir balancer, qu'en ce moment me déclarer en faveur de l'un ou de l'autre, ce n'eût pas été faire un choïx, mais me conformer à la volonté de ſir Edmond.

Loin de m'expliquer ſur mes intentions, je répondis qu'ignorant ſi la fantaiſie de jouer, ou celle de danſer, me viendroit le lendemain, il ſeroit temps de me déterminer quand le bal commenceroit. Sir Edmond ſe leva furieux, alla bouder auprès de lady Mary, ſortit enſuite, courut chez lui com-

poser un volume de plaintes, de reproches, de menaces de *n'aimer plus*, de serments *d'aimer toujours*; un assemblage de folies, de contradictions; pas le sens commun; mais d'assez graves, d'assez impertinentes réflexions sur mon sexe, sur son *indécision*, sur sa *cruauté*, suivies du rabachage ordinaire sur *l'inhumain abus de son pouvoir*.

Moi, milord, douce, bonne, vraiment indulgente, je réponds; *sir Edmond peut s'épargner une vaine inquiétude. Si je danse demain, je ne réglerai point le choix d'un partner sur de hautaines prétentions, mais sur ce qui sera décent & convenable.*

Le lendemain arrive; le jour se passe dans un agrément continuel. La nuit amene l'heure du bal. A peine je paroîs à l'entrée du salon où l'on commençoit à danser, que je me vois assiégée par une foule d'aspirants à *l'honneur d'être mon partner*. Sir Edmond & sir Richard accourent, poussent, écartent ceux dont je suis environnée. Sir Richard approche le premier, s'incline avec grace, étend le bras, cherche à saisir ma main. Je la retire & m'efforce d'adoucir mon refus par la politesse de ma révérence. Il se déconcerte, porte des regards irrités sur sir Edmond. Le fier Écossois jouit sans pitié de la confusion de son rival, l'augmente par un souris malin. La honte, la colere se peignent sur le front de sir Richard; le bal s'interrompt; l'attention de toute l'assemblée est fixée, mon choix en devient l'objet. Sir Edmond, plein de confiance, me présente sa

main d'un air triomphant, il ne doute point de recevoir la mienne. Je ſens le danger d'accorder une préférence dont les ſuites peuvent être funeſtes aux deux rivaux, elle va paroître à tant de témoins l'aveu d'un ſentiment que ſir Edmond ne m'inſpire pas. J'apperçois à peu de diſtance milord Stairs, rêvant, bâillant, dormant à ſon ordinaire. Je l'appelle, je lui demande s'il veut danſer avec moi. Ma propoſition l'éveille, l'étonne, l'enchante. Le bon vieux fou, tranſporté de joie, bénit ſon *heureux deſtin*. On lui fait place, il me joint, me remercie, reçoit ma main à genoux, & regarde en pitié tous ces jeunes prétendants trompés dans leur attente.

Un éclat de rire univerſel, ſuivi d'un long battement de mains, me fait connoître que ma bizarrerie apparente eſt généralement approuvée. Sir Edmond pâlit, rougit, mord ſes levres, me lance un regard terrible, ſe perd dans la foule, & ne ſe montre plus. Moi, contente de ma prudence, ſatisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendants, de voir ſir Richard conſolé, & l'orgueilleux confondu dans ſes vains projets, je me promene, je cauſe avec mon gracieux partner, tout charmé de *mes bontés*, de la *glorieuſe préférence dont j'ai daigné l'honorer.*

Je penſe vous devoir ces détails, milord. Sir Edmond traite mon procédé d'*offenſe préméditée*, d'*affront public*. Il ne veut pas regarder ma conduite comme l'effet néceſ-

faire de sa présomption, de l'embarras où lui-même me mettoit. La façon dont il l'envisage m'est bien indifférente. L'approbation de milady Ormond, de lady Mary, de toutes mes amies, me suffiroit, si la crainte de ne pas obtenir la vôtre ne me causoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé. Cent fois j'ai desiré pouvoir surmonter mes dégoûts, & l'épouser pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance.

J'allois fermer ma lettre, quand M. Osborne s'est fait annoncer & m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup-d'œil jeté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y songe-t-elle? Quoi! vous entretenir des petitesses de son mari, vous ennuyer d'un caquet de famille? Je ne veux relire ni ses expressions, ni les miennes; mais répondre aux vôtres. Oui, *l'intelligence d'un homme s'égare aisément.* Si cela n'étoit pas, milord Rivers douteroit-il des qualités qui m'acquirent son estime? M'accuseroit-il d'avoir manqué de confiance quand il ne m'en demandoit point, quand lui-même manqua d'amitié en promettant ma main sans me consulter, sans daigner s'instruire des dispositions de mon ame. Je devois *m'expliquer sur la recherche de sir Edmond.* Vous ne me *pardonnez point mon silence.* Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donnâtes à cette impor-

tante recherche; mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter; si je me vois forcée de mécontenter les autres, au moins conserverai-je l'avantage d'être satisfaite de moi-même.

LETTRE XX.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

L'AVENTURE du bal vous délivre enfin d'un amant dont j'ai jugé comme vous la constance mêlée d'un peu d'obstination. Sa tante & lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaiement. Je ne sais si je dois plaindre Edmond, ou le féliciter. S'il tient sa parole, s'il renonce à vous, si sa colere éteint son amour, je serai porté à dire de lui ce qu'on répete souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourments : *il est bien heureux, il ne souffre plus.*

Inquiete de mon approbation! Assurément c'est une plaisanterie. Cache-t-on ses desseins & ses démarches à un ami dont on souhaite l'approbation? Lui reproche-t-on avec rigueur une faute commise innocemment? Sans me croire coupable à votre égard, j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du baronnet. Elle ne l'a point servi, & peut-être a-t-elle nui aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de vos amants, j'en connois un aussi sensible,

aussi tendre qu'Edmond ; j'ai craint de vous le montrer. Je doute pourtant que sa poursuite vous eût importunée si long-temps, sûr que le moindre de vos dédains l'auroit assez mortifié pour l'éloigner à jamais.

Je trouve de la hauteur & de l'injustice dans la fin de votre lettre. Vous m'accusez d'avoir offensé l'amitié en me prêtant aux vues de vos parents. Vous présenter un homme dont vous étiez maîtresse d'admettre ou de rejeter les soins, étoit-ce manquer à l'amitié ? Ne la blessâtes-vous pas vous-même en vous taisant sur vos intentions, en ne me parlant point avec la confiance que j'avois droit d'attendre de ma pupille & de mon amie ?

Ne confondez-vous point les temps & les circonstances, ma chere miss Rutland ? Quand on proposa votre mariage avec le neveu de lady Morton, n'étiez-vous pas indifférente sur tous les partis qui s'offroient ? n'étiez-vous pas disposée à consulter vos parents sur un choix dont vous paroissiez vouloir les rendre arbitres ? L'énigmatique aveu que vous faites à votre sœur, prouve un changement arrivé dans vos idées & dans vos sentiments. Cette différence me frappe, & tout m'assure qu'elle est récente.

Quand je vous rendois de fréquentes visites chez lady Morton, vous *n'observiez personne* ; pendant notre séjour à sa terre, *un endroit écarté* ne *fixoit* point *vos regards.* Raisonnable, gaie, paisible, vous vous plaisiez à la campagne, vous goûtiez de sim-

ples amuſements, vous vantiez les charmes de cette belle retraite, & n'y ſouhaitiez point les plaiſirs bruyants de la ville. Que vous étiez aimable alors ! Comment avez-vous perdu cette douceur, cette ſenſibilité qui ajoutoient des graces ſi touchantes à vos agréments perſonnels ? Ah ! pourquoi, pourquoi miſs Rutland ne ſe reſſemble-t-elle plus ?

Mais votre eſprit eſt préoccupé, vous formez des projets, vous avez des doutes, des craintes. *Votre pêche n'être pas heureuſe !* Eh ! d'où vient ne le ſeroit-elle pas ? Vous m'alarmez ſur l'objet de vos *obſervations*, ſur ſon état, ſur ſa fortune. Par quel art dérobez-vous ces obſervations aux yeux des autres, & pourquoi cacher une préférence que vous êtes libre d'accorder ? La dépendance où vous êtes de mon conſentement, vous ſembleroit-elle un obſtable inſurmontable ? J'ai le pouvoir de gêner vos diſpoſitions, il eſt vrai, mais vous me connoiſſez trop pour me croire capable de m'en ſervir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'autorité qu'on me donna ſur vous, c'eſt en la regardant comme le droit de veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes ſoins à faire votre bonheur. Honorez-moi donc d'une entiere confiance. Parlez, exprimez-vous ſans réſerve & ſans détour, & ſoyez ſûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami ; prompt à ſatisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les ſuppoſant contraires à ſes propres deſirs, à ſa volonté, au choix qu'il

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

contredire. Il nie les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet point la vérité. Il veut vous ôter vos idées, vous donner les siennes. Si vous les adoptez, il les abandonne, vous en présente de nouvelles. Il dispute contre vos sens, contre votre raison, vous refuse la faculté de voir & celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres, détruisant, édifiant, contestant, parlant sans cesse & n'écoutant jamais, il vous réduit à la nécessité de lui céder, ou de l'assommer.

Une très-nuisible politesse entretient l'espece incommode de ces tyrans de la société, & les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès qu'un docte bavard, bien aigre, bien suffisant, bien obstiné, paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur & le maître. On craint de l'irriter; on préfere le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien. Il propose, objecte, résout. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exciteroit un mot hasardé. On se tait, on bâille, on s'attriste, les moins patients se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention, & la prend pour une déférence due à la supériorité de son génie.

Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbéri, & celle de milord Courteney.

[illegible]

LETTRE XXII.

Lady Mary courteney, à milord Rivers.

SAVEZ-VOUS bien que vous avez mortifié, même chagriné miſs Rutland? Étoit-il néceſſaire de lui envoyer ces lettres venues de Lemſter? Pourquoi prenez-vous parti dans cette querelle? *Auſſi révolté de ſon badinage que ſir Francis!* D'où vient, que vous importe ſi ſon ſtyle eſt léger ou ſérieux?

Vous vous croyez *fort doux*, *fort indulgent*, le juge le plus équitable! Moi, je vous trouve ſévere, capable de prévention, & je vous accuſe d'une partialité très-prouvée.

Sir Edmond peut ſe plaindre de mon amie, dites-vous. Je le nie poſitivement. Que lui a-t-on fait? En vérité cet homme eſt ingrat. Ne pouvant éviter ſes viſites, elle les a reçues, elle a ſouffert ſes ſoins. En quoi ſa bonté le déſobligeoit-elle? Il a joui du plaiſir de la voir, de lui parler, de l'entendre, d'exciter l'envie de ſes rivaux, de s'attirer les félicitations de ſes amis ſur l'eſpoir de poſſéder une fille charmante. Eſt-ce là le ſujet de ces plaintes ſi graves, ſi fondées?

On ne ſait comment traiter votre ſexe : il eſt ſi déraiſonnable! Sir Francis reproche aigrement à ſa belle-ſœur de ne s'être pas expliquée d'abord ſur le ſort de ſon ami. Ne ſemble-t-il pas qu'en diſant au baronnet, *je ne veux point de vous*, elle l'eût rendu le

plus content des hommes? Elle s'est déclarée enfin, est-il satisfait? Non. Il regrette son incertitude, il voudroit se voir encore le *jouet des caprices de l'inhumaine*, il annonce son départ, ne s'en va point, écrit à la *cruelle*, implore la compassion de ma tante, l'appui de sir Charles, ma pitié, mes secours. Je lui ai décidément refusé ma protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si triste, si rampante, si ennuyeuse! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable que celle de ce vilain Silene dont j'ai débarrassé le grand salon de ma tante.

Vous ne *comprenez point la cause de l'irrésolution de miss Rutland*, cependant vous la condamnez. Rien n'est moins *juste*, ni *plus inconséquent*. Dans le temps où tous les suffrages se réunissoient en faveur de sir Edmond, peut-être miss Rutland avoit-elle une raison d'essayer s'il seroit en son pouvoir d'obliger ses parents, de céder aux instances de lady Morton, aux conseils de son tuteur, prêt à lui donner l'exemple de l'engagement qu'il la sollicitoit de prendre.

Peut-être aussi des événements imprévus la firent-ils réfléchir sur la complaisance exigée d'elle. En y songeant mieux, son indépendance, sa liberté lui parurent préférables à des nœuds qu'elle ne souhaitoit pas former. Ses dispositions changerent. Elle pensa plus avantageux de suivre sa propre fantaisie que celle des autres. En s'attachant à cette idée, le baronnet l'embarrassa. De l'impossibilité d'aimer, on passe aisément au

dégoût d'être aimée. Cet amant pressa, il devint importun, & puis fâcheux, & puis absolument insupportable. La froideur, les délais, l'humeur même ne le rebutant point, il fallut bien lui montrer un peu d'antipathie, & rire quelquefois de ses lamentations, pour ne pas mourir d'impatience ou d'ennui de les entendre.

Au reste, je parle au hasard. Je ne sais rien. J'imagine, je suppose. Il seroit prudent à vous de m'imiter, de ne pas blâmer, & de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude, c'est que mon amie se conduit par de sages principes; & si milord Rivers en doute, il nous offense toutes deux.

Voulez-vous bien vous charger de me faire passer les livres dont je vous envoie le catalogue? Joignez-y des nouveautés pour amuser ma tante. Consultez vos bonnes amies sur le choix. On vous laisse le maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées.

Vous devenez bien François à Paris. Plus d'attention, plus d'exactitude. Cette histoire promise, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y songez plus. Ces pauvres Angloises, comme vous les oubliez!

Miss Rutland vient d'entrer dans mon cabinet. Je lui ai demandé si elle vouloit vous écrire. Elle a pris un petit air moitié grave, moitié boudeur; s'est assise, a choisi du papier, essayé dix plumes, taché d'encre un de ses jolis doigts; puis elle a rêvé, considéré la table, l'écritoire, moi; & puis elle s'est levée, & d'un ton doux, amical, elle m'a

[illegible]

[illegible]

T[illegible]

[illegible]

jalouſe de ſon élévation, cachez-lui ſes concurrents humiliés & chagrins, ſon bonheur n'exiſte plus. Séparons l'homme opulent du pauvre qui l'envie, & le plaçant au milieu de ſes égaux en richeſſes, ôtons-lui tout objet d'une flatteuſe comparaiſon; en ceſſant de regarder ſa fortune comme une diſtinction, il ceſſera de la priſer. Mais l'amour, Charles, l'amour ſe ſuffit à lui-même. Il n'établit point ſes jouiſſances ſur les privations d'autrui : qu'un peuple entier ſoit heureux par lui, la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un ſeul.

Ta lettre m'a fait une ſorte d'impreſſion que j'aurois peine à t'exprimer. Elle m'a rappellé le temps de ma vie le plus agréable; temps où la contrainte impoſée à mes ſentiments ne détruiſoit pas le charme d'une douce illuſion : je la perds, Charles, & je la regrette. Oui, je regrette l'habitude de ſentir mon cœur occupé. Une tendre paſſion rend notre exiſtence plus active, plus animée; elle fixe un point à nos vœux, à nos projets, à ces deſirs vagues, inconſtants, qui, dans une entiere indifférence, fatiguent notre imagination errante d'objets en objets. Souvent, à la vérité, cette paſſion trop ardente trouble, inquiete, agite. Eh! qu'importe, ſi elle nous arrache à l'indolence, à l'ennui? Quand j'aimois, quand je me croyois aimé, deux moments de plaiſir effaçoient de mon idée huit jours de ſouffrances. L'inſipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie, loin de mes amis, vaut-

elle me [illegible]
la fu[illegible]
suis-je [illegible]
me [illegible]
le sage [illegible]

J'arrive [illegible]
chasse. [illegible]
du mon[illegible]
mem[illegible]
se con[illegible]
mens. [illegible]
comme [illegible]
utile. [illegible]
soi-même

Les [illegible]
[illegible]
s'est [illegible]
simple. [illegible]
[illegible]
[illegible]
tenir [illegible]
une [illegible]
une [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] d'a[illegible]
douceur, [illegible]

La [illegible] avec le E[illegible]
mond [illegible]
Lady [illegible] avec
[illegible] d'avoir
abandonné [illegible] de sa
pupille, [illegible] appa-

remment depuis la disgrace du baronnet, m'écrivent & me fatiguent. Puisque miss Rutland semble décidée dans son choix, elle m'obligeroit fort de me débarrasser de tant d'importuns, en le déclarant.

Lady Cardigan est instruite du secret que l'on me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer? Jamais mystere ne fut plus déplacé; ne faudra-t-il pas me le dévoiler un jour, me demander mon consentement? Pourquoi se taire, m'inquiéter sur le rang, sur le mérite de la personne que l'on ne veut pas nommer? Prie ma cousine, presse-la de parler. Toutes mes idées sont dérangées. Il me reste des doutes. Ils sont la suite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un service véritable si tu les confirmois, peut-être un plus essenciel si tu les détruisois absolument. Adieu.

LETTRE XXIV.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

Le vœu d'obéissance que j'ai prononcé avec plaisir, avec dessein de l'observer, m'engage à vous écrire, sans faire attention si vous avez daigné répondre à ma derniere lettre. Sir Charles me prie de *dissiper vos inquiétudes*, & sir Charles doit tout obtenir de moi.

Vouloir me *faire parler*! employer l'autorité de mon mari pour me faire parler!

…t-il bien, est-il honnête à milord …e me demander le secret de ma …gne, de mon amie? Un préjugé vu… piat, démenti par l'expérience, e… par la sottise, mere & conservatrice d'autrès, traite de phénomene la di… d'une *femme*. Vous adoptez donc … reurs populaires : si cela n'étoit pas … vous à votre ami de me *presser de* …

Je devrois vous gronder. Mais depuis … mariage je suis devenue si douce, si bo… si prompte à excuser une faute, à la par… ner, que mon indulgence m'étonne. V… profiterez de ce changement d'humeur. L… de vous quereller, je veux vous satisfaire.

Voyons quel est le sujet de vos alarmes … les dispositions de miss Rutland. *Des dessei… formés*, des *résolutions prises*, dites-vous, … *choix décidé*. Il n'y a rien de tout cela. Vo… traitez bien sérieusement de simples vues dépendantes du hasard. Eh! vîte vous rappel… lez votre pouvoir. Il faut vous déclarer se… intentions, vous confier ses pensées, vous demander *votre consentement*. Et vraiment oui, il faut vous le demander, on le fait bien. Cette nécessité est très-embarrassante. Elle exige une démarche difficile, sujette à mille inconvénients. Dire ce qu'on pense, demander ce qu'on desire, cela paroît aisé; mais il est des circonstances où les moyens les plus ordinaires deviennent des moyens impraticables.

Cependant soyez tranquille. Miss Rutland n'est liée par aucune promesse. Elle ne pren-

dra point d'engagement que fon tuteur ne puiffe approuver. Elle rejetera tous les partis offerts, tous les avantages propofés. Jamais elle ne donnera fa main fans l'approbation de ce tuteur rigide, dont elle ne difpute point les droits. En vous affurant de fa condefcendance fur ce point, je vous protefte que je ferois bien trompée, bien furprife, confondue même, fi elle vous nommoit, fi elle vous défignoit feulement *la perfonne qui fixe fon attention.* Vous demander votre confentement? Elle, mifs Rutland? Impoffible. *Renonce-t-elle à fe marier?* Non. *Renonce-t-elle à fa fortune?* Non. Mais, dites-vous encore, *cela n'a pas le fens commun.* Oh! d'accord. Je le penfe comme vous. Adieu. Et l'hiftoire? La ferez-vous toujours attendre? Et mes livres? Y fongez-vous?





PARTIE II.

LETTRE XXV.

Milord Rivers, à lady Cardigan.

Il me feroit difficile, ma chere lady Cardigan, de comprendre l'objet de vos deux dernieres lettres, fi quelques mois d'abfence avoient pu me faire oublier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatienter. Ma complaifance vous a long-temps laiffé jouir de cet amufement, & peut-être confentirois-je à vous le donner encore, fi je n'entrevoyois beaucoup de malice cachée fous vos myftérieufes expreffions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer.

Excufez ma priere à fir Charles; & pour reconnoître votre indulgence, je ne vous dirai point combien vos reproches font peu fondés. Vous avez voulu m'apprendre le fecret d'une femme dont vous me faifiez offrir le cœur & la main. Sans intérêt fur fes fentiments, j'ai négligé de vous en parler, vous m'avez grondé. J'engage fir Charles à vous demander le fecret d'une autre femme; fecret que je veux pénétrer pour fon propre avantage; & vous me querellez, & me voilà

coupable, mal-honnête, accusé d'une impardonnable indiscrétion!

Eh bien, dans la crainte d'augmenter mes torts, je n'entreprendrai point de me justifier. Vous aurez toujours raison avec moi, mon aimable cousine. Si les *dispositions* de miss Rutland vous paroissent *sages*, je les approuve de tout mon cœur. Si ses projets vous plaisent, je l'exhorte à s'en occuper. Si je l'ai *mortifiée*, c'est assurément contre mon intention. Si elle *boude*, je prendrai patience. Si elle se *fâche*, je supporterai son humeur. Si elle ne s'appaise point, je la plaindrai; car c'est un grand malheur d'être inflexible & de conserver un long ressentiment. A l'égard de *l'impossibilité* de me *demander mon consentement*, vous avez prévenu ma réponse à cet article, & je n'ai rien à dire de plus.

Vos livres partiront à la fin du mois. Le chevalier Monk se charge de cette lettre & de la petite histoire. Elle vous paroîtra bien fade & bien insipide, si vous croyez y trouver des *détails merveilleux*. Elle est écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages françois, pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de madame de Belosane l'a composé, & m'a permis d'en prendre une copie. Ainsi, ma chere lady Cardigan, s'il vous cause de l'ennui, ne m'en accusez point.

Le pauvre Edmond vient de quitter Londres. Il est parti pour Lemster. On le dit triste, abattu, malade même. Comme je

n'ai point d'aversion pour les amants malheureux, son état me touche & m'inspire une véritable pitié.

Particularités concernant madame de Belosane & madame de Chazele.

Élisabeth de Layrac, & Claire de Parthenai, élevées dans la même abbaye, s'attacherent l'une à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs différentes les caractérisoient. Mademoiselle de Parthenai étoit vive, enjouée, aimoit à s'amuser. Sa compagne, sérieuse, sensible & réfléchie, se plaisoit à rêver. Toutes deux jolies, bien faites, également chérie dans le couvent, y trouvoient cette douce paix, dont l'enfance jouit sans s'en appercevoir.

Le peu de fortune de mademoiselle de Parthenai força l'unique parente qui lui restoit, de sacrifier le bonheur présent de sa pupille à des avantages éloignés. Le marquis de Chazele, âgé, singulier, mais riche & libéral, acheta par des dons considérables le plaisir d'enlever à la société une jeune personne aimable, pour l'enfermer au fond d'un château situé près de Nantes. Depuis long-temps il formoit le projet de s'y retirer. Son mariage l'y détermina. Un mois après cette triste union, madame de Chazele, regrettant l'asyle où elle laissoit sa compagne désolée de sa perte, suivit son mari dans sa vaste & solitaire habitation. Le temps, sa raison la soumirent à son sort, & sa gaieté

naturelle le lui fit ſupporter avec aſſez de patience.

De flatteuſes apparences annonçoient un plus heureux deſtin à mademoiſelle de Layrac. Héritiere de ſa maiſon, les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richeſſe ne donne pas toujours le bonheur qu'elle ſemble promettre, & ſouvent elle nous éloigne de la félicité dont nos deſirs nous préſentent l'image.

La maiſon du comte de Grancé touchoit à celle de M. de Layrac. Les deux familles, liées par l'amitié, vivoient enſemble dans une grande intimité. Le chevalier de Grancé, depuis trois ans à Malthe, arriva chez ſon pere le même jour que la marquiſe de Layrac retira ſa fille de l'abbaye de Montmartre. Cet effet du haſard devint l'objet d'une petite fête. Les deux maiſons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui cauſoient cette joie la partagerent vivement. Attendris par le plaiſir de ſe voir chéris, ils s'examinerent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit inſpiré. Formés l'un & l'autre pour plaire, tous deux ſentirent en même temps cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour, & rend ſes premieres agitations ſi ſenſibles & ſi délicieuſes.

Le chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'eſprit, & des connoiſſances aſſez étendues. Sage dans ſa conduite, réſervé dans ſes diſcours, il parloit peu, penſoit juſte, & s'exprimoit avec une noble ſimplicité. Un air de candeur & de

de bonté annonçoit la douceur de son caractere; toute sa personne étoit gracieuse, il possédoit plusieurs talents; mais loin de tirer vanité de tant d'avantages, il sembloit les ignorer. La moindre louange l'embarrassoit, excitoit sa rougeur, & découvroit en lui cette estimable timidité qui naît d'une modeste appréciation de son propre mérite.

Si le chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la premiere surprise de ses sens, si, touché des charmes de mademoiselle de Layrac, ses soins, ses regards, son empressement lui montrerent combien elle prenoit d'empire sur son ame, de tristes réflexions l'engagerent bientôt à renfermer son ardeur dans le secret de lui-même. Cadet de deux freres, destiné à l'ordre de Malthe, devoit-il souhaiter de plaire, d'inspirer une passion pénible? Sa position éteignit en lui le desir d'être aimé. L'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de troubler la tranquillité de mademoiselle de Layrac, de lui faire partager l'amertume attachée à des vœux inutiles à l'amour privé de toute espérance.

Des idées bien différentes séduisoient l'imagination de mademoiselle de Layrac, & la livroient à un penchant dont elle ne croyoit pas devoir se défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'abbaye, on se disposoit à la marier, toutes ses pensées s'arrêtoient sur M. de Grancé. L'accueil qu'il recevoit à l'hôtel de Layrac, sa naissance, ses qualités supérieures, l'union de leurs familles, la liberté qu'on lui laissoit de l'entretenir, tout la je-

toit dans une dangereuse erreur. Elle ignoroit encore par quelles considérations les parents font un choix, & combien le mérite influe rarement sur les motifs propres à le déterminer.

Ce choix étoit déja fixé sur le comte de Belosane, neveu d'un ministre puissant & riche. Six mois après son retour dans la maison paternelle, mademoiselle de Layrac fut avertie de se préparer à changer d'état. On rappella le comte d'une province où le régiment qu'il commandoit l'obligeoit alors de séjourner. En attendant son arrivée, on convint des articles, on dressa le contrat; & les deux personnes, dont cet acte intéressoit si particuliérement le bonheur, n'en eurent connoissance qu'à l'instant où leurs signatures exigées devoient faire paroître cet engagement volontaire, & les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs désavoueroient également.

La surprise & le saisissement de mademoiselle de Layrac furent inexprimables, en apprenant des dispositions si contraires à ses desirs. On ne lui laissoit ni la liberté de s'y opposer, ni le temps de former des objections contre un mariage si prochain. Eh, qu'auroit-elle osé dire? Trop modeste pour avouer une secrete inclination, trop timide pour résister à des ordres absolus, elle se vit dans la dure nécessité d'obéir, d'immoler toutes ses espérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la dispenser.

Instruit avant elle des projets de sa famil-

le, le chevalier de Grancé s'étoit ménagé un prétexte de quitter Paris avant la signature du contrat. Mademoiselle de Layrac assistoit à la toilette de sa mere au moment où il prit congé d'elle. Ce départ imprévu redoubla toutes les peines de son cœur. La marquise passant pour un moment dans un cabinet où elle nourrissoit des oiseaux, sa fille, pâle, interdite, oppressée, voulut parler, & prononça seulement, vous partez! Le chevalier s'approcha d'elle, lui demanda ses ordres, & lui dit adieu. Son trouble, l'altération de sa voix augmenterent l'émotion & la douleur de mademoiselle de Layrac. Leurs regards se rencontrerent, des larmes, retenues avec effort, s'échapperent en même temps de leurs yeux; & ces preuves touchantes d'un mutuel attendrissement furent le premier aveu de leur amour, & l'unique langage qu'ils oserent employer pour s'en instruire & s'en assurer.

L'éclat dont la jeune comtesse de Belosane se vit environnée, & les fastueux dehors d'une apparente félicité n'effacerent point de son ame l'idée d'un bonheur moins envié, mais plus vrai. Le crédit de la maison où elle venoit d'entrer, n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La justesse de son esprit & la bonté de son cœur lui firent priser la faveur par ses plus nobles avantages; elle s'en servit seulement pour aider le mérite, trop souvent éloigné de la source des graces, ou par sa propre modestie, ou par l'extrême difficulté d'en approcher.

Attachée à d'eſtimables principes, madame de Beloſane s'efforçoit de perdre un ſouvenir trop préſent & trop cher. Elle ſe reprochoit de l'entretenir, quand toutes ſes affections devoient ſe réunir ſur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier M. de Grancé, plus une affligeante comparaiſon lui rappelloit les qualités aimables qui l'avoient touchée, & la rendoient ſenſible au regret d'être la compagne d'un homme uniquement diſtingué par ſon rang & ſa fortune.

Les traits du comte de Beloſane n'offroient rien d'irrégulier, ni rien d'agréable. Magnifique dans ſa dépenſe, il aimoit à la faire remarquer, & prodiguoit l'or pour entendre vanter ſon goût. Il poſſédoit ſupérieurement l'art d'ordonner une fête, d'en varier les amuſements, & s'applaudiſſoit fort de ce talent frivole. De petits ſoins, de petites recherches lui donnoient une foule de petites affaires, & ne lui laiſſoient pas le loiſir de s'occuper d'objets plus importants. Il ne connoiſſoit ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour. Peu ſuſceptible de compaſſion, il obligeoit quand on l'importunoit par des demandes réitérées; mais ſi le malheur attiroit quelquefois ſes ſecours, il n'excitoit jamais ſa pitié, ni ſes réflexions.

La beauté de la comteſſe ſembla d'abord le toucher. Flatté de préſenter par-tout une femme dont la figure attrayante fixoit les regards ſur ſon heureux poſſeſſeur, il ſe plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette eſpece d'hommage aux agréments

de sa personne, il ne s'apperçut jamais de ceux de son esprit, encore moins des qualités de son ame. Madame de Belosane, n'en découvrant aucune en lui, ne put ni l'aimer, ni le respecter. Elle lui montra de la considération en public, & beaucoup de réserve en particulier. Il fit aussi peu d'attention à sa froideur qu'à son mérite. Une mutuelle politesse, peu de familiarité, une égale indifférence rendirent leur commerce très-insipide, mais fort paisible. Trois mois après leur union, ils commencerent à se former des sociétés différentes. Ils ne se cherchoient, ni ne s'évitoient, se rencontroient sans peine & sans plaisir; & pendant plusieurs années, deux personnes, si opposées dans leur caractere, ne se donnerent pas un sujet raisonnable de se plaindre l'une de l'autre.

Depuis son mariage, madame de Chazele entretenoit une exacte correspondance avec son amie. Ce commerce intime & tendre charmoit l'ennui de sa solitude. Instruite du secret penchant de madame de Belosane, elle partageoit ses chagrins, desiroit d'affoiblir un regret toujours vif, naïvement exprimé dans ses lettres, & s'appercevoit avec peine qu'une affection si capable de détruire son repos, devenoit le sentiment habituel de son cœur.

Madame de Belosane conserva plus de deux ans une extrême mélancolie. Le temps & la dissipation firent enfin sur elle leur effet ordinaire. Mais, comme un nouvel objet n'effaça point ses premieres impressions, il

lui resta toujours un tendre souvenir de M. de Grancé. Si quelquefois elle perdoit son idée au milieu des amusements où sa fortune & son âge la forçoient à se livrer, elle se plaisoit à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimoit à s'occuper de lui, & jamais elle n'y pensoit sans intérêt, sans émotion, sans s'abandonner à ces mouvements tristes, mais pourtant doux, que les ames vraiment sensibles mettent au rang des plaisirs.

Cinq années s'écoulerent sans altérer les dispositions de madame de Belosane. Un accident arrivé à M. de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvoient lui rendre une compagne long-temps regrettée. Elle attendit impatiemment des nouvelles du marquis, & reçut celle de sa mort au moment où M. de Belosane alloit joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit pressentiment, soit qu'en s'éloignant d'elle, il sentît combien elle méritoit d'être aimée, il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse, & l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposeroit, attendrit la comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras, & lui demanda la permission de passer le temps de son absence à Chazele; il consentit à ses desirs, & deux jours après, madame de Belosane prit la route de Nantes.

Elle se faisoit un plaisir délicat de surprendre son amie, de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux dames goûterent, en s'embrassant, cette joie

pure que l'on éprouve en recouvrant un bien dont on a douloureusement supporté la privation. Elles se trouverent plus grandes, plus formées, plus aimables. Chacune félicita l'autre sur les nouveaux agréments de sa personne, & toutes deux remarquerent avec satisfaction combien le temps avoit développé leur esprit en étendant leurs connoissances.

Pendant que madame de Belosane jouissoit des plaisirs de l'amitié, admiroit les beautés de la nature, ranimées par le printemps, sentoit ce charme attaché au calme, à la simplicité, dont la campagne offre par-tout l'image, son séjour à Chazele lui faisoit éviter une surprise capable d'exciter dans son cœur des mouvements d'une espece bien différente.

A l'instant où elle partoit de Paris, les plus nobles motifs y ramenoient le chevalier de Grancé. Des cinq années de son absence, il en avoit employé deux à voyager, & passé trois alternativement à Malthe, ou sur les vaisseaux de la religion. Il s'étoit distingué par d'heureux combats & des prises considérables. L'ordre craignoit de le voir quitter Malthe; on le pressoit de prononcer ses vœux, & le grand-maître joignoit à ses instances le don d'une commanderie actuellement à sa nomination.

Rien n'éloignoit M. de Grancé d'un engagement qu'il s'étoit toujours proposé de prendre. Il se préparoit à remplir les souhaits du grand-maître, quand la déclaration

de la guerre suspendit ce dessein, réveilla dans son cœur l'amour de sa patrie, ce zele, cette ardeur dont la noblesse Françoise donna toujours de si généreuses preuves à ses princes. Aucun avantage personnel ne put le retenir à Malthe au moment où il devoit partager les dangers & la gloire de ses compatriotes. Il se hâta de s'embarquer, prit terre à Marseille, d'où il se rendit à Paris pour jouir de la satisfaction de voir son pere. Il y resta dix jours, joignit ses freres avant l'ouverture de la campagne, & servit en qualité de volontaire dans le régiment d'infanterie que l'ainé commandoit.

Le passage du chevalier à Paris, & son départ pour l'Allemagne, se trouverent dans les lettres de madame de Belosane parmi d'autres détails. Comme elle les lisoit haut, la marquise s'apperçut, au son de sa voix, que le nom de M. de Grancé lui causoit un peu d'altération. Elle s'en étonna; & la regardant d'un air qui exprimoit en partie sa pensée : eh quoi, lui dit-elle, un sentiment dont tout devoit effacer le souvenir, a-t-il encore le pouvoir de vous troubler? Oui, répondit ingénuement madame de Belosane, & mon cœur s'émeut à la seule idée de ce retour, qui, sans un effet du hasard, l'eût offert à mes yeux.

Je ne saurois vous le taire, ajouta madame de Chazele, une constance si extraordinaire est un peu romanesque, je dirai plus, elle est bizarre : l'absence, le temps, vos réflexions suffisoient pour détruire ce

penchant. Permettez-moi de le croire, vous auriez oublié M. de Grancé, si vous l'aviez voulu.

Je ne sais, reprit madame de Belosane, s'il est possible d'oublier. Je l'ai vainement tenté. Comment détourner ses pensées d'un objet digne de les fixer, devenu, par l'habitude de s'en occuper, le point où se rassemblent toutes nos idées? Après de fatigants combats, d'infructueux efforts, j'ai cessé de me reprocher un attachement qui ne portoit aucune atteinte à mes principes. Peut-être dois-je à cette constance, ou folle, ou singuliere, la facilité de remplir des obligations que le caractere de M. de Belosane, le peu d'agrément de son commerce, & l'exemple d'une partie des femmes de mon rang pouvoient me rendre moins respectables, plus pesantes. J'ai tiré de cet attachement l'avantage d'être indifférente pour tout le reste des hommes; il m'a garantie des pieges de la séduction & des surprises de ma propre sensibilité. Le desir de conserver l'estime de M. de Grancé m'a guidée dans toutes mes actions, ne m'a laissé négliger aucune occasion de m'attirer le suffrage public, pour m'assurer du sien. Je me suis accoutumée à l'établir en secret le juge de mes sentiments, de ma conduite, à me croire sans cesse sous ses yeux; j'aurois senti de la honte, je rougirois encore de me permettre une démarche dont il ne pût être le témoin & l'approbateur.

Je l'avoue, dit alors la marquise, vous

avez trouvé des motifs bien spécieux pour allier vos principes & votre indulgence. Mais si l'éloignement de M. de Grancé prêtoit de la décence, même de la noblesse à ces motifs, son retour & la nécessité de le voir ne rendroient-ils pas cette indulgence dangereuse? Je ne connois ni l'amour ni ses effets. Cependant, si je m'en rapporte aux longs & minutieux récits dont M. de Chazele lassa souvent mon attention, notre sexe est bien foible, ma chere; & sa défense la plus sûre est d'écarter de son cœur le sentiment où le vôtre se livre avec tant de confiance.

Si la foiblesse est le partage du commun des femmes, reprit madame de Belosane, je crois me connoître assez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la présence du chevalier de Grancé, elle m'embarrasseroit, je le sens; & si vous passez l'hiver à Chazele, j'engagerai M. de Belosane à me laisser partager votre solitude. La marquise approuva ce dessein; mais au moment où elles s'occupoient de cet arrangement, les dispositions du sort en détruisoient la nécessité.

Les armées étoient en présence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les familles doublement intéressées au succès de la France. On n'ouvroit point ses lettres sans craindre d'y trouver de funestes nouvelles. Madame de Belosane vit arriver deux couriers, sans recevoir les siennes. L'attention du marquis de Layrac causoit ce retard apparent. Il prit le soin d'é-

crire à madame de Chazele de mettre ſous ſon enveloppe les lettres adreſſées à ſa fille, laiſſant à la prudence de ſon amie le choix du moment où elle pourroit les lui rendre.

Ce paquet renfermoit les détails d'une journée malheureuſe. Madame de Chazele s'attendrit ſur les pertes de ſa patrie, partagea les regrets de tant de cœurs attachés à ces guerriers, dont les noms compoſoient la fatale-liſte qu'on lui envoyoit. Ceux du comte de Beloſane & des deux ainés de la maiſon de Grancé la commençoient. Après l'avoir parcourue pluſieurs fois, s'être aſſurée que le chevalier ne s'y trouvoit point, elle ſe ſentit moins ambarraſſée à s'acquitter de la triſte commiſſion dont on la chargeoit.

Aucun ſentiment vif, aucun intérêt perſonnel ne pouvoit exciter madame de Beloſane à pleurer la perte du comte. Mais le mouvement d'une compaſſion naturelle, de cette ſorte d'affection que forme l'habitude de ſe voir, & le reſpect d'un lien dont l'indifférence ne détruit pas toute la force au fond d'une ame honnête, lui firent donner des larmes à la mort d'un homme ſi jeune, ſi heureux aux yeux des autres & dans ſes propres idées. Elle ſe rappella ſes adieux, ſa triſteſſe, & le plaignit d'avoir peut-être prévu ſa cruelle deſtinée.

L'été paſſa, l'automne s'avança ſans que madame de Beloſane montrât le deſir de revoir Paris. M. de Grancé y étoit. On lui avoit accordé le régiment d'un de ſes freres. Devenu le chef de ſa maiſon le chan-

gement de sa fortune le fixoit en France. Souvent nommé avec éloge dans les lettres du marquis de Layrac, la comtesse les lisoit à son amie, mais sans rien ajouter à ce qu'on lui marquoit, & sembloit même éviter de le rendre jamais le sujet de leur entretien.

Ou vous ne me donnez pas toute votre confiance, lui dit un jour madame de Chazele, ou vous êtes vraiment singuliere. Depuis la mort d'un mari que vous n'aimiez pas, je vous vois triste. Cet événement a pu toucher votre cœur, mais il n'a pas dû le blesser. Il ne vous fait sentir aucune privation. Maîtresse de concevoir de flatteuses espérances, cessez-vous de souhaiter un bien que vous regrettiez? En recouvrant la liberté d'aimer, devenez-vous moins sensible? Ne conserviez-vous une passion si tendre, que par la certitude de n'être jamais heureuse? Et cette constance obstinée étoit-elle plutôt un caprice de votre imagination que la suite d'un fort attachement?

Je crois être toujours la même, répondit madame de Belosane; mais l'événement qui semble me rapprocher de M. de Grancé, ne me fait point envisager l'avenir où vos vues se portent. Je me suis accoutumée à m'occuper de lui sans projet & sans desirs. Jamais, depuis mon mariage, l'espoir n'anima mes sentiments; jamais l'idée du bonheur & celle de M. de Grancé ne s'offrirent ensemble à ma pensée. Je trouve au fond de mon cœur ces mouvements tristes & tendres que son souvenir y éleva toujours, & je ne saurois

me persuader qu'ils puissent se changer en des sensations plus agréables.

Quoi! vous ne souhaitez pas voir M. de Grancé, s'écria la marquise? vous n'avez point d'empressement de connoître s'il vous aime encore? Eh! suis-je sûre qu'il m'ait aimée, reprit la comtesse? J'étois bien jeune, ma chere, bien peu capable de cacher le plaisir dont sa vue me pénétroit; j'ai pu flatter sa vanité, sans toucher son cœur. Ses regards m'exprimoient sa tendresse, il est vrai, mais jamais sa bouche ne confirma ce qu'ils sembloient me dire. J'ai pu me tromper à leur langage. Mais, en le supposant sensible pour moi, le temps, l'absence ne m'auroient-ils pas effacée de sa mémoire?

En vérité, dit en riant madame de Chazele, vous vous plaisez à contrarier vos desirs. Dans votre position, j'aimerois à penser que l'objet de mes affections partage mes sentiments, & ma constance me paroîtroit un garant de la sienne.

Ce garant seroit peu sûr, reprit madame de Belosane. J'ai même une raison de ne pas juger du naturel de M. de Grancé par le mien. En parlant des qualités estimables qui lui attiroient tant d'amis, ma mere l'accusoit d'un défaut. J'y faisois peu d'attention alors; mais depuis un peu de temps, je me rappelle ses discours. Elle lui reprochoit une extrême facilité à prendre des goûts qu'il conservoit rarement. Avant son départ pour Malthe, disoit-elle, tout lui plaisoit au premier aspect; mais l'attrait qui le séduisoit, cédoit

bientôt au charme d'un nouvel objet, dont un autre effaçoit souvent la trace.

Madame de Chazele commençoit à badiner son amie sur les doutes que lui donnoient les remarques de sa mere, quand on vint avertir la comtesse qu'un exprès envoyé par le marquis de Layrac, venoit d'arriver. Inquiete, elle courut au devant du courier. Il lui apportoit une fâcheuse nouvelle. La marquise, attaquée d'un mal dont elle craignoit les suites, demandoit sa fille avec instance. Vivement alarmée, madame de Belosane donna ses ordres pour partir à l'instant. Son amie, ayant encore des affaires à Chazele, ne pouvoit s'en éloigner avant un mois. Elles convinrent de se rejoindre à Paris dans ce temps, & de loger ensemble à l'hôtel de Layrac, en attendant qu'elles eussent une maison convenable à toutes deux.

En arrivant chez elle, madame de Belosane eut la consolation de trouver sa mere hors de danger. M. de Grancé étoit à Fontainebleau. Son pere, accablé de la perte de ses deux fils, passoit une partie du jour à l'hôtel de Layrac, où l'on partageoit sa douleur. Ses amis compatissants pleuroient avec lui ces enfants chéris, qu'eux-mêmes avoient tendrement aimés.

A son retour de Fontainebleau, le premier soin du marquis de Grancé fut d'aller féliciter madame de Layrac sur sa convalescence. Au moment où il entra, la comtesse, occupée à lire auprès de sa mere, sentit autant de surprise & d'agitation que si elle n'eût pas

dû s'attendre à le revoir. En jetant les yeux autour d'elle, son trouble augmenta. Elle se trouvoit dans ce même cabinet où elle avoit reçu ses adieux, où ses larmes s'étoient mêlées aux pleurs de M. de Grancé. Conservoit-il la mémoire de cet instant? alloit-il se le rappeller avec sensibilité, ou comme un de ces événements dont le souvenir reste long-temps après qu'ils ont cessé d'intéresser?

M. de Grancé, prévenu du retour de la comtesse, ne pouvoit s'étonner de la voir chez sa mere. Sa présence ne parut ni l'émouvoir, ni l'embarrasser. Les tristes compliments qu'ils se devoient l'un à l'autre, rendirent leur entretien fort grave. La comtesse osoit à peine lever les yeux sur lui; & dans la crainte de lui laisser appercevoir son trouble, elle évita pendant plusieurs jours de recevoir ses visites particulieres.

Tout sembloit autoriser le marquis à reprendre avec madame de Belosane le ton de la confiance. Mais loin de tirer avantage de leur ancienne intimité, il n'en parloit jamais. Il étoit auprès de la comtesse comme un étranger nouvellement admis dans sa société. Ses égards, son respect montroient plutôt le desir de s'attirer son attention, que le souvenir de s'en être vu l'objet. Cette conduite fit douter madame de Belosane si jamais M. de Grancé l'avoit aimée.

Combien notre imagination nous séduit & nous égare, écrivoit-elle à son amie! que ma prévention m'a trompée! J'ai craint le

retour d'un homme dont la préſence eût été moins dangereuſe pour moi, que l'erreur où m'entretenoient ſon éloignement & mes idées. Jamais je ne poſſédai le cœur de M. de Grancé; mon mariage ne l'affligea point; ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me diſant adieu? Quel ſentiment lui arrachoit des larmes? Je ne ſais; mais ce n'étoit pas le même qui faiſoit couler les miennes: auroit-il pu ne laiſſer aucune trace dans ſon cœur?

Madame de Beloſane expliquoit mal le ſilence du marquis. Il l'avoit véritablement aimée; il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir aſpirer à ſa main: il ſe ſépara d'elle, pénétré de douleur & de regret. Mais après quelques mois d'abſence, loin de ſe plaire, comme elle, à nourrir un penchant inutile, il chercha les moyens de rendre le calme à ſon ame agitée, & d'écarter de fâcheux ſouvenirs. Des préjugés moins auſteres, des habitudes différentes, cette liberté qu'un ſexe s'eſt réſervée, dont il ſe permet de jouir & d'étendre l'uſage, lui offroient des diſſipations; il s'y livra. Des femmes complaiſantes ſervirent à le diſtraire. Elles l'amuſerent ſans l'attendrir, lui plurent ſans l'attacher, le dégagerent ſans l'intéreſſer. Dans ces commerces momentanés, où les hommes aſſurent *que le cœur ne prend point de part*, une paſſion délicate diminue, languit & ſe perd: chaque infidélité ôte au ſentiment ſa force, ſon attrait, & pare un

plaisir passager, des charmes qu'elle dérobe à l'amour.

A son retour en France, M. de Grancé conservoit à peine une légere idée de ses premiers desirs. Cependant il ne put voir tous les jours madame de Belosane, sans les sentir renaître. Mille graces nouvelles l'embellissoient; mais une réserve imposante avoit pris la place de cette ingénuité qui laissoit autrefois pénétrer tous les mouvements de son cœur. Son accueil, ses regards, ses discours montroient le soin d'obliger; une noble fierté cachoit l'envie de plaire, & M. de Grancé pouvoit douter, comme elle, si le temps où son cœur paroissoit sensible pour lui, n'étoit point entiérement effacé de son souvenir.

Peu à peu ce temps se retraça fortement à sa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper, à rapprocher des circonstances éloignées, à se rappeller cette joie naïve qui se peignoit dans les yeux de sa jeune amie quand il entroit chez sa mere. Il se souvint de ses distinctions, de ses préférences, de toutes les preuves de son innocente tendresse. Comment se les représenter, & s'accoutumer aux simples prédilections de l'estime? Comment ne pas desirer de reprendre ses droits sur un cœur dont il étoit sûr d'avoir excité les premieres émotions?

La vanité blessée inspire des mouvements qu'il est facile de confondre avec le retour d'une affection véritable. M. de Grancé s'y trompa. Il osa parler, se plaindre, réclamer

des bontés néceſſaires à ſon bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompenſe d'une paſſion qu'en ce moment il croyoit avoir toujours ſentie avec la même ardeur.

La ſurpriſe, l'attendriſſement & le plaiſir animerent à la fois tous les traits de madame de Beloſane. La noble franchiſe de ſon caractere ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de ſon amant, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux charmés de ſe parler, de s'entendre, ſe communiquerent des peines long-temps ſenties, s'exprimerent la joie dont ces mutuels aveux pénétroient leurs cœurs. Des aſſurances de s'aimer toujours, une promeſſe de s'unir terminerent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la comteſſe avant de laiſſer connoître leurs deſſeins. Madame de Chazele fut ſeule dans la confidence de ce ſecret. En le lui écrivant, la comteſſe lui rappella les arrangements pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'hôtel de Grancé, ſpacieux & commode par ſes diviſions, pouvoit les loger toutes deux, ſans cauſer d'embarras au comte, ni à ſon fils.

Madame de Chazele vint elle-même la féliciter, & partager ſa joie. Son arrivée combla les vœux de la comteſſe. Elle deſiroit impatiemment de l'entendre approuver une conſtance dont elle l'avoit raillée. M. de Grancé alloit la juſtifier aux yeux de la marquiſe, & joindre le ſuffrage éclairé de

l'amitié à la prévention toujours reprochée à l'amour.

Son attente ne fut point trompée. Madame de Chazele trouva le marquis digne de l'attachement de sa compagne. Il vit en elle l'assemblage des qualités les plus aimables. Une douce familiarité s'introduisit aisément entre ces trois personnes, & pendant six semaines rien ne troubla l'agrément de leurs entretiens. Insensiblement, madame de Chazele y mit une sorte de froideur; elle sortit souvent, rentra tard, prit un air de réserve avec M. de Grancé, cessa de l'admettre dans son appartement, & se dispensa même d'entrer chez son amie aux heures où il s'y rendoit.

Madame de Belosane remarqua le changement de sa conduite, & crut en connoître la cause. La marquise de Théligni, sœur de sa mere, étoit plus souvent chez elle que le marquis. Son mari, ambassadeur à Rome, la pressoit de s'y rendre; mais elle s'obstinoit à vouloir être accompagnée de sa niece dans ce voyage, & le différoit exprès pour avoir le temps de l'engager à la suivre. Madame de Belosane, fort éloignée de céder à ses instances, s'en défendoit; & sa tante, attribuant ses refus à son amitié pour madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, & ne perdoit aucune occasion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice & des brusqueries de sa tante, la comtesse en faisoit de continuelles excuses à son amie. Madame de Cha-

zele, charmée de son erreur, la lui laissoit; mais elle continuoit d'être sérieuse, & souvent elle paroissoit inquiete & triste.

Un matin que madame de Belosane avoit marqué pour travailler avec ses gens d'affaires, la marquise lui fit demander si elle vouloit l'accompagner à l'abbaye de Montmartre, où elle alloit revoir leurs anciennes amies. Elle ne le pouvoit en ce moment, & madame de Chazele sortit seule. A l'heure du dîner son carrosse rentra, & ses gens avertirent de ne pas l'attendre. Le soir, les femmes reçurent ordre d'aller la trouver, & de remettre une lettre à la comtesse.

Elle lui écrivoit d'un ton badin sur l'espece de violence qu'on lui faisoit au couvent, en lui imposant une retraite de plusieurs jours. Elle lui disoit plus sérieusement, qu'elle s'étoit vue dans la nécessité de céder aux prieres de l'abbesse & de ses religieuses, ou de montrer de l'ingratitude à des dames dont les anciennes bontés & les nouvelles caresses méritoient bien le petit sacrifice exigé de sa reconnoissance.

Madame de Belosane ne trouva rien d'extraordinaire dans une complaisance qu'elle-même avoit eue plusieurs fois, & la crainte d'un funeste événement réunit bientôt ses idées sur un autre objet.

Deux jours après l'entrée de madame de Chazele à Montmartre, M. de Grancé se plaignit d'une violente migraine; il sentit le lendemain de plus grandes douleurs; la fievre s'y joignit, & ses accès redoublés porte-

Le marquis pâlit, baissa les yeux, & resta dans un morne silence. Madame de Belosane continuant à chercher des raisons à l'absence de son amie, & le pressant de répondre : eh quoi, madame ! lui dit-il d'un air embarrassé & d'un ton chagrin, ne pouvez-vous être contente sans la présence d'une compagne dont vous avez été si long-temps séparée ? L'agrément de vos jours dépend-il de vivre avec madame de Chazele ? Présumerois-je trop de vos bontés, si je m'attendois à une préférence que l'amour a droit d'obtenir sur la plus vive amitié ?

Ce langage laissoit entrevoir une jalousie trop romanesque & trop éloignée du caractere de M. de Grancé, pour ne pas surprendre madame de Belosane ; elle le pria de s'expliquer sur le reproche qu'il sembloit lui faire.

Ne vous offensez pas, madame, continua-t-il, si le desir d'assurer à jamais la douceur de notre union, m'engage en ce moment à vous demander une grace nécessaire à mon repos, à notre commune tranquillité. J'ai souvent hésité, j'ai craint de vous déplaire, même de vous révolter, en paroissant mettre une condition à l'honneur que vous daignez me faire. Oserai-je le dire, madame ? le don précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux, sans un sacrifice que votre intérêt, le mien, & la perspective d'un fâcheux avenir me forcent d'exiger.

Madame de Belosane, plus étonnée en-

core, levant fur lui des yeux où le trouble de fon cœur fe peignoit, lui demanda avec beaucoup d'émotion, fi ce facrifice exigé étoit celui de fon attachement pour madame de Chazele.

Je ne fouhaite pas, madame, reprit le marquis, que vous ceffiez de la voir ou de l'aimer; mais je vous conjure de ne point m'obliger à vivre intimement avec elle. La préfence de madame de Chazele m'attrifte; elle éleve en moi des mouvements pénibles; elle me gêne, elle m'inquiete; elle trouble le plaifir que je goûte à vous voir. Ne la preffez point de revenir ici, renoncez au projet de la loger. Son féjour à l'hôtel de Grancé aigriroit l'humeur où je m'abandonne malgré moi; je manquerois peut-être à des égards dont vous me reprocheriez l'oubli, & votre amie deviendroit entre nous l'objet d'une continuelle divifion.

Qu'entends-je! s'écria la comteffe; quoi! c'eft vous, monfieur? c'eft le marquis de Grancé qui s'abaiffe à cette feinte mal adroite? Quel détour! eft-il digne de vous? Madame de Chazele peut-elle infpirer de l'averfion? Si vous craignez de vivre avec elle, vous l'aimez. Ah! n'interprétez point fi cruellement mes expreffions, madame, reprit M. de Grancé. N'approfondiffez point le caprice d'un cœur, égaré peut-être, qui cherche dans vos bontés un appui contre fa propre foibleffe. Si mes difpofitions préfentes ont befoin d'une généreufe indulgence, je l'attends de la nobleffe de votre ame; ac-

cordez-moi cette grace demandée, & fidele à mes engagements.... Des engagements! interrompit la comteſſe, vous n'en avez plus, monſieur, & je vous déclare libre en ce moment.

Non, je ne le ſuis point, s'écria le marquis en tombant à ſes genoux, je me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi, madame, un ſeul inſtant me priveroit-il de votre eſtime, de votre confiance? pourriez-vous m'affliger, me mépriſer? Et ſaiſiſſant une de ſes mains, la baiſant & la mouillant de ſes pleurs : au nom de tout ce qui vous eſt cher, madame, lui dit-il d'un ton tendre & preſſant, ſi je vous parois coupable, oſez me pardonner une erreur paſſagere, oſez vous livrer à ma foi, vous repoſer ſur mon honneur. Je le jure à vos pieds, jamais votre époux ne trahira ſes ſerments. Vous ſerez chérie, vous ſerez heureuſe; oui, madame, vous le ſerez, & mon bonheur ſe renouvellera ſans ceſſe par la certitude de faire le vôtre.

Levez-vous, monſieur, levez-vous, lui dit madame de Beloſane, en le repouſſant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus ſe baiſſer ſur mes yeux. Je ne ſouhaite pas vous affliger. Je ne vous mépriſe pas. J'ignore quels ſentiments remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent ſi long-temps; mais je briſe à jamais des liens devenus peſants pour vous. Il n'eſt plus en votre pouvoir de me rendre heureuſe, & je ne dois ni ne veux accepter l'inutile

[illegible]

vive [illegible]

Tome V [illegible]

der la caufe d'un chagrin fi apparent & fi fubit. Madame de Belofane lui redit l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec M. de Grancé.

Une extrême pâleur fe répandit fur le vifage de madame de Chazele pendant ce récit. Le ferrement de fon cœur & fa confufion lui ôterent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva fur fon amie des yeux baignés de larmes ; & lui tendant une main, preffant tendrement la fienne : vous ne me foupçonnez pas, fans doute, d'une baffe diffimulation, lui dit-elle? Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureufe fécurité, en vous communiquant des idées incertaines.

Eh quoi ! dit la comteffe avec émotion, vous faviez?.. Non, je vous le jure, interrompit madame de Chazele. J'évitai M. de Grancé fur un doute, & même affez léger. Alors elle apprit à fon amie, qu'ayant un matin laiffé fur fa toilette une boîte enrichie de diamants, qui renfermoient fon portrait, la miniature ne s'y trouva plus le foir. Surprife d'un larcin de cette efpece, fans parler de fa perte, elle s'informa fi perfonne n'étoit entré dans fon cabinet. Une de fes femmes lui dit, fans l'affurer, qu'elle croyoit en avoir vu fortir M. de Grancé, à l'heure où l'on jouoit chez madame de Layrac ; mais au déclin du jour, cette femme pouvoit s'être méprife.

Eh ! comment fûtes-vous fi elle ne fe trompoit pas ? demanda madame de Belofane. Le lendemain, au moment où je finiffois de m'habiller, pourfuivit la marquife, M. de

Grancé vint chez moi. La boîte encore sur ma toilette fixa ses regards. J'y portai la main comme pour la prendre. Je le vis rougir & se déconcerter. Je m'éloignai de la table, il se remit. Depuis ce jour je cessai de vivre aussi familiérement avec lui; & formant le dessein de retourner à Chazele, je vins attendre ici la saison de partir, espérant trouver des moyens de vous faire consentir à notre séparation.

Eh! d'où vient vouliez-vous partir, vous exiler, dit madame de Belosane? M'avez-vous cru capable de vous imputer mes peines? Le trait qui déchire mon cœur, ne l'ouvre point à de vils soupçons. Venir répandre mes douleurs dans votre sein, c'est vous prouver assez que je ne vous accuse point de mes larmes.

Cette assurance toucha madame de Chazele. Elle voulut parler, ses soupirs étouffèrent sa voix. La comtesse voyant son visage inondé de pleurs : cessez, ma chere, cessez, lui dit-elle, de vous abandonner au chagrin que je me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. Ah! s'il m'est possible d'aider à le dissiper, s'écria la marquise, parlez. Rien ne sera difficile à mon zele. Que je hais, que je méprise celui dont la légéreté!... Non, ô non, ma chere! ne le haïssez pas, interrompit madame de Belosane. Je me mépriserois moi-même, si le desir d'une basse vengeance me portoit à souhaiter le malheur d'un homme, si long-temps l'objet de mes plus tendres affections.

Nos engagements ignorés me laissent la liberté de les rompre. Quand les circonstances me forcent de renoncer à M. de Grancé, pourquoi ne pourroit-il espérer de vous voir favorable à ses vœux?

Favorable à ses vœux! répéta la marquise avec indignation : quoi, madame, vous penseriez?... Je vous parle dans la sincérité de mon cœur, interrompit encore la comtesse, & ne vous fais pas l'injure de sonder le vôtre. Je ne serai jamais la femme de M. de Grancé. Capable de le fuir, de m'éloigner des lieux qu'il habite, je ne le suis point de me dire sans douleur, il soupire, il gémit, il souffre! Je lis dans vos yeux combien ma foiblesse vous étonne. Pardonnez-la-moi. Étendez même votre indulgence. Laissez un cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable, dont le sort est actuellement entre vos mains.

Si je vous connoissois moins, dit madame de Chazele, cet excès de bonté me paroîtroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe, & vous me mépriseriez, si je consentois à vos desirs.

Mes sentiments ne peuvent m'abuser, reprit madame de Belosane. Aucune violence n'altere ma raison. Je suis bien triste, bien affligée, ma chere; mais mon intérêt ne me rend point injuste. Je le dis avec réflexion avec vérité; l'unique adoucissement à la perte de tant de flatteuses illusions, seroit la certitude de vous toucher en faveur du marquis de Grancé, de me dire un jour, dan

une ſituation plus paiſible, je me ſuis vue l'arbitre de ſon deſtin, & j'ai voulu qu'il fût heureux : en m'éloignant de la France & de lui, je le laiſſe en poſſeſſion de tous les biens dont lui-même m'a privée.

En vous éloignant, répéta madame de Chazele, bon dieu ! quel projet méditez-vous ? Je me ſuis tracé pendant la nuit un plan de conduite, reprit la comteſſe, & viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téligni reçoit en ce moment ma promeſſe formelle de l'accompagner à Rome.

Quelle cruelle précipitation vous a déterminée, s'écria madame de Chazele ? Avez-vous pu faire cette démarche avant de me voir ? Si vous ne vouliez pas reſter à Paris, pourquoi ne pas le quitter enſemble ? Je me ſerois trouvée heureuſe dans vos terres, dans les miennes, par-tout où j'aurois partagé vos peines, eſſayé de les calmer, ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes.

Ce n'eſt point auprès de vous, ma chere amie, reprit madame de Beloſane, que je puis recouvrer une paix deſirée. La facilité d'ouvrir mon cœur l'entretiendroit dans l'habitude de s'occuper d'un ſeul objet. Le temps n'eſt plus où cette habitude me paroiſſoit un bien. J'ai beſoin de contrainte ; ma diſtraction forcée m'eſt néceſſaire pour perdre une longue erreur, & me garantir contre de honteux regrets.

Périſſe l'homme ingrat, s'écria madame de Chazele toute en pleurs, qui rompt ſes nœuds & les nôtres, m'enleve mon amie,

me rend l'objet de ſon indifférence, peut-être celui de ſa haine!

Cette imprécation bleſſa le cœur de madame de Beloſane; mais la crainte de la marquiſe l'affligea ſenſiblement. Elle voulut la raſſurer ſur ſon affection, en paſſant quelques jours à l'abbaye. Elle entra dans le couvent, & fit dire chez elle le temps où elle comptoit y retourner. On étoit dans une grande ſurpriſe à l'hôtel de Layrac, quand ſa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à ſa ſœur la complaiſance inattendue de madame de Beloſane. Le comte de Grancé, préſent à leur entretien, crut d'abord ſe méprendre aux expreſſions de la marquiſe de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit aimé, ſon fils lui avoit confié l'eſpoir d'obtenir la main de madame de Beloſane. Il ſortit, le chercha, & lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'hôtel de Layrac.

Madame de Beloſane part, répéta le marquis! elle s'éloigne! elle me fuit! Quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette ame ſenſible! Elle doit bien me haïr, ſi elle s'arrache du ſein de ſa famille, des bras de l'amitié, pour m'éviter, pour ne plus me voir! Alors, ne cachant rien à ſon pere, il l'inſtruiſit de toutes les particularités de cet événement.

Le deſir de vous donner tout entier à madame de Beloſane, dit le comte, vous a fait haſarder une démarche plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu l'a-

veu où devoit vous conduire la propoſition d'éloigner madame de Chazele ? & quelle étrange légéreté vous a fait préférer cette derniere ? Qu'aimiez-vous en elle que vous ne duſſiez aimer dans ſon amie ? Quel charme vous attiroit, qui n'eût dû vous retenir ? Je ne ſais, répondit le marquis d'un air conſterné ; mais tous mes ſouvenirs aigriſſent mes peines, & de tant de regrets, le plus vif, le plus inſupportable eſt la certitude d'avoir porté l'amertume dans l'ame de la comteſſe, de m'être préparé l'éternel remords qui ſuit l'ingratitude. Je ne penſerai plus à madame de Beloſane, ſans rougir en ſecret, ſans me dire, pour prix de ſon amour, d'une affection ſi tendre, ſi fidelle : j'ai pu l'affliger ! elle vouloit mon bonheur, & j'ai détruit inhumainement le ſien. Son pere s'efforçoit de le conſoler, quand cette lettre apportée de Montmartre vint encore augmenter ſa douleur.

Lettre de madame de Beloſane, à M. de Grancé.

Tant que mon inclination pour vous eſt reſtée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu ne pas combattre ma foibleſſe, & chérir un penchant dont le ſecret & l'innocence formoient le charme décevant. Vous m'en arrachâtes l'aveu dans un temps où tout ſembloit m'autoriſer à vous traiter avec confiance. Je pourrois me plaindre de votre ardeur à découvrir mes ſentiments, vous demander d'où naiſſoit ce deſir de les connoître, & ſi

tant d'empressement convenoit à la simple curiosité. Mais loin, loin de moi tout reproche! Je ne vous accuse point d'une faute préméditée. Les qualités qui vous acquirent mon estime, vous la conservent, & vous donnent encore des droits à mon amitié. Il ne m'est plus possible d'être à vous. Il me le sera toujours de rendre justice à votre caractere, & de vous souhaiter une félicité constante.

Je vous dégage à jamais de vos promesses. Perdez le souvenir des miennes. Madame de Chazele est instruite de vos dispositions. Elle peut, sans trahir l'amitié, recevoir vos soins & combler vos vœux. Je l'affranchis comme vous, de tous les égards dont je paroîtrois l'objet à ses yeux ou aux vôtres.

On vous aura dit que je vais en Italie. Si vous ne pouvez vous dissimuler la cause de mon départ, ne vous trompez point à ses motifs. Je vous fuis, il est vrai, mais je ne vous hais pas. Ni dépit, ni colere ne me portent à vous éviter. Je vous reverrai, monsieur, vous recevrez mes adieux chez ma mere. En vous donnant ces assurances, je ne prétends pas à la vaine gloire de me montrer indifférente sur un événement où rien ne me préparoit. Vous avez pénétré mon cœur par un trait rapide & déchirant. Pour en fermer la blessure douloureuse, j'emporte la consolante certitude de n'avoir pris conseil, ni d'un fol orgueil, ni de cet intérêt personnel capable de tout immoler à sa propre satisfaction.

Adieu. Ne m'écrivez point, ne cherchez

Lettre de madame de Belofane, à madame de Chazele.

Quelle diftance nous fépare déja, ma chere! & combien je me fens oppreffée quand je confidere l'efpace que peu de jours vont mettre entre vous & moi! Ce pénible éloignement me paroîtroit moins difficile à fupporter, fi ceffant de vous faire d'inutiles reproches, vous adoptiez mes idées, & rempliffiez ma plus confolante efpérance.

Vous dire que la préférence dont vous êtes devenue l'objet ne m'ait pas caufé une extrême, une accablante douleur, ce feroit démentir ma conduite & des aveux plus finceres. Une fi cruelle découverte a fait fur moi la plus vive impreffion. J'ai pleuré, j'ai gémi du fond de mon cœur profondément bleffé. La légéreté de M. de Grancé m'a paru le plus fenfible des malheurs; mais une circonftance étrangere à l'événement n'a point ajouté au regret de ma perte. Pourquoi *s'aigriroit-il* parce que *vous êtes aimée?*

Je ne poffédois pas le bien que vous vous accufez de *m'avoir enlevé.* Non, je ne le poffédois point. L'eftime, la convenance formoient les fragiles liens qui attachoient M. de Grancé. Ils alloient nous unir, ces liens fi foibles! Qu'ils feroient devenus triftes & pefants! Eh quoi, j'aurois été pour jamais à M. de Grancé? Je me ferois vûe fa compagne? & chaque jour, chaque inftant de

ma vie m'eût assuré que le don de mon cœur ne le rendoit point heureux? Loin de vous affliger, félicitez-vous, ma chere, d'arracher une amie au plus grand des supplices.

Rappellez-vous nos entretiens & mes prieres. Changez vos résolutions; bannissez vos scrupules; retournez à l'hôtel de Layrac; consolez ma mere de mon absence. Pourquoi M. de Grancé vous éloigneroit-il d'une maison où l'on vous desire? S'il s'étoit offert à vous, libre de tout engagement, auriez-vous refusé de l'écouter? Eh bien, il est libre, il vous aime. Recevez son hommage, faites son bonheur. Ne lui laissez pas croire qu'en me parant d'une feinte générosité, je vous ai chargée du soin de me venger. Ah! que jamais il ne me soupçonne d'un vil artifice, que jamais il ne m'impute une seule de ses peines; qu'il obtienne le cœur de madame de Chazele; qu'ils s'aiment, qu'ils s'unissent, & que dans ses plus doux moments, la marquise de Grancé se souvienne avec attendrissement d'une amie trop foible encore peut-être pour se rendre témoin de sa félicité, mais trop noble pour l'envier, & trop attachée à elle pour ne pas la partager, quand le temps aura dissipé l'illusion qui lui fut si chere.

Cette lettre produisit un effet bien contraire à celui que la comtesse s'en promettoit. Triste, abattue depuis leurs adieux, madame de Chazele se disoit à tous les instants du jour, j'ai perdu mon amie. Son

ame, exaltée par l'amour, par la fierté, suspendoit ses ressentiments. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amertumes de son cœur. Les touchantes assurances d'une amitié dont elle ne se flattoit plus, la charmerent. Avec quel attendrissement elle lut la lettre de madame de Belosane! Elle en pesa toutes les expressions, & reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'étoit démenti. Ses yeux s'arrêterent sur les dernieres; elle les relut avec une vive émotion. *Que dans ses plus doux moments, la marquise de Grancé se souvienne d'une amie....* La marquise de Grancé! répéta-t-elle; ah, Dieu! quel nom me donne-t-elle! M'est-il permis de le porter jamais? Un profond soupir accompagna cette réflexion, la lettre tomba de ses mains, des larmes inonderent son visage & son sein. Elle s'avoua son penchant pour le marquis de Grancé, elle osa même examiner si, sans être blâmable, elle pouvoit céder aux instances de madame de Belosane, se prêter à ses desirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejetant cette pensée, honteuse de s'y être arrêtée, rougissant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la comtesse, la lut encore, & la pressant contre ses levres : ô ma compagne, ma sœur, mon amie! s'écria-t-elle, je ne devrai point de *doux moments* à l'ingrat qui vous a causé *une extrême*, une *accablante douleur!* Des remords déchirants ne se mêleront point à votre souvenir, une basse complaisance pour

moi-même, ne me rendra point indigne de votre estime. Pourrois-je tenir mon bonheur de l'homme qui vous afflige, vous éloigne, & nous sépare?

Sa réponse ne laissa point de doutes à madame de Belosane sur sa résolution. Elle partit pour Chazele. L'idée de M. de Grancé l'y suivit, & madame de Belosane la conserva sous le ciel étranger où elle croyoit la perdre.

Le commerce de ces deux dames se soutint avec la même exactitude & la même confiance qu'auparavant. Trois années s'écoulerent; au milieu de la quatrieme, M. de Téligni, nécessaire à la négociation d'une paix desirée, fut rappellé pour passer dans une autre cour. Madame de Belosane s'arrêta en Provence, où elle possédoit des terres. Tendrement invitée par elle à l'aller joindre, madame de Chazele se disposoit à partir, quand un funeste événement les ramena toutes deux à Paris.

Malgré les préliminaires de la paix, la campagne s'ouvrit au printemps; & les difficultés qui retarderent le progrès des conférences, la laisserent s'avancer. M. de Grancé, commandé pour l'attaque d'un Fort, fut dangereusement blessé. Pendant plusieurs jours on espéra de le rendre à la vie; mais madame de Belosane étoit destinée à sentir toutes les peines que peut causer un attachement tendre & malheureux. La mort du marquis ranima sa premiere sensibilité. Elle oublia ses torts & pleura sa perte. Elle voulut mêler ses larmes à celles d'une famille

défolée, partager les douleurs du pere de cet ami chéri. Elle trouvoit une forte de douceur à fe voir entourée par tous ceux qui regrettoient l'aimable marquis de Grancé. Madame de Chazele fe montra pénétrée des mêmes fentiments; leur commune trifteffe refferа les liens qui les uniffoient. Depuis ce temps elles ne fe font plus quittées. Tout ce qui les environne eft heureux par elles; mais un fond de mélancolie les éloigne fouvent du grand monde. Elles fe plaifent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à l'amour, au mariage; & le fouvenir de M. de Grancé les garantit à jamais contre une paffion dont elles ont éprouvé, fenti toutes les amertumes, fans en avoir connu les plaifirs.

LETTRE XXVI.

Milord Rivers, à fir Charles Cardigan.

DONNER *le matin à l'étude*, le jour à *des foins néceffaires*, le foir *au plaifir*, ma foi, Charles, c'eft faire du temps un emploi raifonnable, & j'applaudis fort à ce fage arrangement. Lady Cardigan veut bien dîner avec tes graves amis, tu confens à fouper avec les fiens? Elle s'inftruit pour te plaire, tu t'amufes pour l'obliger? Rien n'eft mieux entendu. Cette mutuelle condefcendance, en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs; vous lui devrez votre commune

[illegible]

plus souvent je crains. L'apparence contrarie mon espoir. Londres m'attire, un triste présage m'en éloigne. Mon retour dans ma patrie peut être l'écueil de mon bonheur, ou celui de ma liberté. Grand sujet d'hésiter, Charles!

Mais laissons mes folies, parlons de celles des autres. L'attention de Paris est actuellement fixée sur un procès fort bizarre. Deux citoyens s'accusent réciproquement d'un fait très-mal-honnête. Tous deux s'accablent d'injures, & chacun présente sa partie adverse comme un monstre à rejeter de la société.

Hier, un homme de mérite m'engagea d'aller au palais avec lui. Deux célebres orateurs parloient sur cette étrange cause, & mon conducteur m'assura que j'aurois un extrême plaisir à les entendre. Son attente ne fut point trompée. J'admirai le savoir, l'éloquence, & l'art ingénieux des deux avocats. Mais j'admirai plus encore l'étonnante intrépidité des deux plaideurs, présents à l'audience, & le soin qu'ils prenoient, d'un consentement unanime, d'instruire le public d'une foule d'anecdotes dont la moindre suffisoit pour les rendre à jamais ridicules & méprisables.

Comme nous sortions, un homme de robe nous aborda. Ses discours me firent comprendre que mon compagnon alloit souvent au palais. Eh quoi! lui dis-je en revenant, vous aimez les procès? Au contraire, me répondit-il, je les crains & les déteste. J'ai de bon cœur abandonné des droits considérables pour en éviter un. Si l'on me voit

ſuivre, avec une ſorte de plaiſir, les affaires de cette eſpece, c'eſt que j'aime à contempler en tout l'inconſéquence & la ſottiſe de ces hommes, ſi grands, ſi petits, ſi nobles, ſi vils; capables de s'élever ſi haut, de tomber ſi bas; que l'intérêt, la vengeance, un léger dépit, une ſimple obſtination conduiſent à dévoiler d'odieux ſecrets, à mettre en évidence les vices des autres, & leurs propres iniquités.

L'un déshonore ſon fils pour le priver du droit que la nature lui donne à ſon héritage; l'autre couvre d'opprobre la mere de ſes enfants; le frere reproche à ſon frere de s'être frauduleuſement emparé d'une partie de leur bien commun, & pour montrer ce frere ſéducteur, taxe d'injuſtice ou d'imbécillité l'auteur de ſes jours. Né d'un commerce illégitime, un enfant nourri dans l'obſcurité, eſſaie d'en ſortir, en élevant ſes clameurs contre ſa mere imprudente. Il offre de prouver qu'elle eſt infame, & veut la forcer de l'avouer, ou de lui donner le pere que l'équité l'oblige de lui refuſer. Une femme hardie, renonçant à la pudeur, à la modeſtie, par des détails indécents, expoſe la foibleſſe d'un malheureux, l'inſulte, le défie impudemment, veut que la loi l'en ſépare, ou lui donne un pouvoir que Thémis ne diſpenſe pas. Ces hommes, dont la longue enfance & la prompte vieilleſſe ſemblent les avertir combien de beſoins réciproques leur rendent l'amitié néceſſaire, ces hommes raſſemblés pour s'aider, ſe ſervir, ſe prêter de

mutuels ſecours, ſe haïſſent, s'attaquent, ſe déchirent! Eh, pourquoi? Par le deſir de conſerver ou d'acquérir quelques avantages, dont la poſſeſſion accordée ou continuée paroîtra toujours aux yeux de la raiſon, un bien foible dédommagement de la honte ſoutenue en les pourſuivant.

J'aurois pu joindre mes réflexions à celles de ce François, ajouter des exemples à ceux dont il les appuya. Ce ſujet s'étendit fort loin, & nous convînmes enſemble que l'habitude pouvoit ſeule nous rendre ſupportable l'étonnante contradiction de nos mœurs & de notre raiſon. Je ne ſais ſi en nous examinant bien, un Hottentot ne ſeroit pas fondé à déclarer les ſauvages d'Europe moins ſenſés que ceux du Cap.

Je ſuis un peu fâché contre ſir Robert; il n'a pu ſe taire, James ſait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expreſſions me touchent par leur noble ſimplicité. Sa reconnoiſſance eſt décente, vraie, & ſans affectation. Aſſurément, Charles, ce jeune homme eſt né généreux; il ſe plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuſes circonſtances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur eſt d'apprécier avec juſteſſe un ſervice reçu. Celui qui ſe l'exagere, eſt tout prêt à ſe ſentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.



LETTRE XXVII.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

Le chevalier Monk m'a remis votre lettre, & la petite histoire annoncée depuis si long-temps. En vérité, mon cher cousin, elle n'a pas rempli mon attente. Des *particularités* concernant deux femmes jeunes, jolies, riches & Françoises, me promettoient une foule d'agréables événements ; je croyois m'amuser ou m'attendrir à chaque page de ce cahier. Je l'ai trouvé très-long. Le marquis n'intéresse point ; madame de Chazele est une bonne femme, caractere assez insipide ; & votre comtesse, si sensible, si raisonnable, est, à mes yeux, la plus folle des créatures.

Jamais entêtée Galloise fut-elle plus obstinée dans ses opinions, que madame de Belosane dans ses sentiments ? Cinq années de constance ; & puis au retour de M. de Grancé, le voir indifférent, & l'aimer toujours ; découvrir son penchant pour une autre, & l'aimer encore ; aimer à la fois son amant & sa rivale ! Un naturel si aimant est insupportable. Oh, comme je m'impatientois à ce parloir, pendant cet éternel entretien. Prier madame de Chazele de faire le bonheur de cet ingrat, lui parler avec douceur, avec amitié, avec tendresse ! De la tendresse dans ce moment, bon dieu ! cela peut-il se soutenir ?

Je ſuis ſenſible, vous le ſavez
d'une ardente, d'une fidelle am
Rutland m'eſt bien chere; mais q
conſentîtes à combler ſes ſouhaits &
en lui permettant de vivre chez
attraits euſſent affoibli mon pouv
cœur de ſir Charles; s'il eût mo
elle, je ne dis pas de l'*amour*, m
ment une attention marquée, la p
préférence; ſur mon honneur, je
ſenti plus portée à lui arracher les y
la conjurer de vouloir bien l'épou

Je ne prétends pas tout blâmer
ractere de madame de Beloſane eſt
noble; il doit lui donner beaucoup
& jamais lui attacher un amant. A
de votre ſexe, l'égalité, la franchiſe, l
ſont des qualités peu propres à le fix
cœur d'un homme, toujours en con
tion avec lui-même, n'eſt point form
goûter les charmes d'un commerce p
Il a beſoin de craindre, d'eſpérer. Cel
veut s'en rendre la maîtreſſe, doit
ſes doutes, les diſſiper, les faire renaîtr
core. L'inquiétude entretient l'activi
vos paſſions, elle ſeule bannit la lang
où vous jette la certitude de plaire. De
dez à ſir Charles combien il ſe trouvoit
reux quand je le tourmentois. Après l'a
négligé pendant deux heures, bien que
lé, bien boudé, bien impatienté, qu
joie je répandois dans ſon ame par un
petit ſouris! A préſent il me voit toujo
riante, toujours prête à l'écouter, à lui



aiſance que donne l'habitude de s'attirer des égards ſans avoir beſoin d'en exiger. Sa premiere viſite à Londres fut chez ma tante. Il lui étoit ſi particuliérement recommandé, qu'en lui ouvrant ſa maiſon, elle le pria de ne pas s'y regarder comme un étranger. Aſſez de facilité à s'énoncer dans notre langue, une extrême franchiſe, de la douceur, de la gaieté, une bonhommie rare nous accoutumerent tout de ſuite à lui. Après deux ou trois entretiens, on croyoit, en lui parlant, cauſer avec un ancien ami.

Hier nous dînions enſemble chez mon frere. Pendant le repas, on s'occupa fort à blâmer l'union précipitée de miſs Robert, & d'un jeune Hannovrien arrivé depuis ſix ſemaines en Angleterre. On épuiſa tous les raiſonnements ſur la néceſſité de ſe connoître avant de ſe lier par des nœuds indiſſolubles. Le François rioit, ſe taiſoit, écoutoit, me regardoit, levoit les épaules, & me répétoit tout bas : ils n'ont pas le ſens commun. Se *connoître?* Eſt-ce que l'on *ſe connoît?* eſt-ce qu'il eſt poſſible *de ſe connoître?*

Le ſoir, dans un cercle moins nombreux, je le priai de me dire s'il croyoit vraiment impoſſible de s'aſſurer du caractere & des ſentiments d'une perſonne que l'on obſervoit avec intérêt. Si je le crois? très-fort, madame, me répondit-il. Qui vous le perſuade, lui demandai-je? Ma propre expérience, me dit-il; & ſi vous ſaviez la raiſon de mon ſéjour ici, vous me pardonneriez une opi-

nion qui peut-être vous paroît ridicule. J'insistai pour en être instruite, & voici ce qu'il me dit :

" J'étois à peine majeur, quand je de-
„ vins amoureux d'une jeune personne très-
„ bien faite & fort jolie. Un frere ainé me
„ rendoit alors un assez mauvais parti. Ma
„ maîtresse étoit riche. La crainte d'un re-
„ fus me fit hésiter à la demander. Son pere
„ pouvoit me croire tenté par sa fortune.
„ Pendant que je me consultois, on maria
„ ma jeune amie. J'en fus fâché, elle aussi.
„ Nous pleurâmes, le temps nous consola.
„ Connu de son mari, je ne perdis pas le
„ plaisir de la voir souvent. Mon cœur lui
„ demeura toujours attaché; & comme au-
„ cune femme ne me plut autant qu'elle, je
„ n'en pris point.

„ Quatre ans après son mariage, elle de-
„ vint libre, & me proposa de nous unir. Je
„ le voulois bien. Mais la garde-noble d'un
„ fils lui assuroit une fortune considérable.
„ Trop peu riche pour la dédommager d'un
„ si grand sacrifice, je ne crus pas devoir
„ l'accepter. Nous prîmes donc patience,
„ & sans beaucoup d'effort. Elle tenoit une
„ bonne maison, je faisois partie de sa so-
„ ciété, soupois tous les soirs chez elle. Je
„ passois l'hiver à lui prouver mon amitié,
„ mes lettres l'en assuroient pendant l'été,
„ & je me trouvois heureux toute l'année.

„ Son fils mourut, je perdis mon frere
„ & devins riche. Je ne songeois point à
„ changer ma façon de vivre; elle me pa-

„ roissoit douce, commode & satisfaisante.
„ Mais des idées de mariage se réveillerent
„ dans l'esprit de ma bonne amie. Elle
„ écouta de ridicules propos, des caquets
„ la troublerent. Elle s'inquiéta, me fit part
„ de ses chagrins, me pria de les calmer.
„ L'honnêteté ne me permettoit pas de ré-
„ sister à ses desirs. Je tenois beaucoup à
„ mes habitudes; j'aimois ma liberté, mais
„ je devois de la complaisance à mon an-
„ cienne amie. Et puis, que risquois-je en
„ l'épousant? Je la connoissois si bien! Elle
„ étoit moins belle, il est vrai; mais j'étois
„ moins jeune, & j'envisageois déja le temps
„ où son esprit & sa condescendance me se-
„ roient plus nécessaires que ses attraits. Je
„ me mariai donc. Mais dès le lendemain
„ j'appris qu'une femme, charmante depuis
„ six heures du soir jusqu'à minuit, pouvoit
„ être une furie le matin, & tourmenter
„ tout le long du jour les malheureux forcés
„ de l'approcher.

„ A peine quittois-je le lit de ma nou-
„ velle compagne, que de l'appartement
„ où l'on se disposoit à m'habiller, j'entends
„ un bruit sourd; il augmente, redouble,
„ m'importune, m'impatiente. Des sons
„ confus, des voix glapissantes, de dures
„ épithetes, des menaces frappent mes oreil-
„ les; j'imagine que les gens de ma femme
„ se querellent. Mais si près d'elle, de moi,
„ cela m'étonne. Je veux m'instruire, sors, re-
„ tourne sur mes pas, & trouve dans l'anti-
„ chambre de la marquise un vieux valet
tranquillement

„ tranquillement occupé à lire. Je lui de„ mande pourquoi ce bruit chez sa maîtres„ se, & ce qui l'excite. Du bruit, mon„ sieur, répond cet homme, on n'en fait „ point. Quoi ! m'écriai-je, tu n'entends pas „ ces cris insupportables? Pardonnez-moi, „ reprend-il ; mais cela, c'est l'ordinaire. „ Madame assemble ses gens le matin, ils „ vont tous recevoir ses ordres. Actuelle„ ment elle gronde sur le service d'hier, de„ main elle grondera sur celui d'aujour„ d'hui. C'est la regle. Elle crie autant „ qu'il lui plaît, personne n'y prend garde ; „ & quand elle nous accable d'injures, c'est „ comme si elle ne parloit pas.

„ Consterné de cette découverte, immo„ bile, appuyé sur une cheminée, pressant „ mon front d'une de mes mains, je regar„ dois ce valet sans m'appercevoir où je por„ tois les yeux. Il prit mon abattement pour „ de l'attention ou de la curiosité. Il s'éten„ dit sur l'humeur de sa maîtresse, conta „ comment elle traitoit ses gens d'affaires, „ ses marchands, ses ouvriers ; répétant „ toujours, c'est son habitude, il faut s'y „ faire.

„ Je rentrai dans mon appartement, pé„ nétré d'un regret douloureux. Loin de „ songer à m'habiller, je renvoyai mes gens, „ & me jetai sur un siege le cœur serré. Mon „ oppression me laissoit à peine la force de „ penser. Je quittois une maison où des visa„ ges riants m'environnoient sans cesse, „ pour vivre dans une autre où j'allois voir

„ autour de moi des mécontents & des mal-
„ heureux. Combien je me reprochai ma fa-
„ tale complaisance! J'en prévoyois les plus
„ fâcheuses suites, & me désolois quand on
„ vint me dire, de la part de madame, de
„ passer à l'instant chez elle.

„ Cette invitation me fit trembler. Incer-
„ tain si je m'y rendrois, j'allois & revenois
„ sur mes pas sans pouvoir me déterminer;
„ mais la porte s'ouvrant brusquement, je
„ vis entrer ma femme à demi coëffée, sans
„ poudre, sans rouge, & très-différente de
„ la veille. Elle ne me parut ni fraîche, ni
„ jolie, & ce que je venois d'apprendre l'en-
„ laidissoit fort à mes yeux. Vous attendrai-
„ je tout le jour, monsieur, me dit-elle avec
„ aigreur? Prétendez-vous me laisser des
„ soins dont vous devez vous occuper comme
„ moi? Je hais l'indolence. Et me considé-
„ rant d'un air surpris, quoi! s'écria-t-elle,
„ votre toilette n'est pas faite, n'est pas même
„ commencée? Seriez-vous dans l'habitude
„ de conserver le matin cette odieuse paru-
„ re, de vous montrer avec cet abominable
„ turban de toile, qui vous rend noir comme
„ un démon? En cachant vos cheveux,
„ vous êtes à faire peur. J'avois oublié com-
„ bien un homme est affreux en négligé.
„ Bon dieu! si je vous y avois vu une seule
„ fois, rien au monde ne m'auroit engagée
„ à vous épouser.

„ Vivement choqué de cette impertinente
„ sortie: madame, lui dis-je, mon négligé
„ peut m'aller mal; le vôtre ne vous sied

„ peut-être pas mieux ; mais je ne veux pas „ diſputer d'agréments avec vous. Vous m'a- „ vez cru plus beau, je vous ai cru plus ſo- „ ciable. La mépriſe eſt grande ; elle de- „ viendroit cruelle, ſi nous conſentions d'en „ être les victimes. Je n'ai jamais contrarié „ le goût de perſonne ; mais vous voyez „ en moi l'homme du monde le moins ca- „ pable de donner à quelqu'un le pouvoir „ de faire ſon malheur.

„ Que ſignifie ce langage altier, monſieur, „ me demanda-t-elle d'un ton fort haut? „ Qu'il faut nous quitter, lui dis-je, & très- „ promptement. Je ſuis malade, madame, „ j'avois oublié de vous en avertir. J'ai be- „ ſoin de prendre les eaux de Bath. Ce ſoir „ quatre médecins me les ordonneront, & „ demain de grand matin je ſerai ſur la route „ de Calais. Elle cria, s'emporta, pleura, „ menaça ; j'imitai ſon vieux valet, je ne „ l'écoutai pas. On m'habilla, je ſortis, ren- „ trai tard, couchai ſeul, & partis au point „ du jour. Eh bien, madame, me dit-il en „ finiſſant, ne ſuis-je pas fondé à ſoutenir „ qu'il eſt poſſible de paſſer un long-temps „ enſemble, & de ne pas ſe connoître ? „

Vous trouvez ſûrement mon petit conte bien plat, bien peu digne d'accompagner le délicat manuſcrit que je vous renvoie. Donnez-vous le plaiſir de me le dire. Je vous permets d'être vrai, d'oublier la *complaiſance due à mon ſexe.* Fade compliment qui ne ſignifie rien. Sur-tout ne vous aviſez pas de me répéter, *vous aurez toujours raiſon*

avec moi. De ma vie je n'entendis un homme dire à une femme, *vous avez raison*, sans lire sur le visage de l'impertinent, qu'il n'en croyoit rien. Je cede ma plume à miss Rutland. Il est temps, n'est-ce pas?

De miss Adeline Rutland.

L'article où je suis nommée dans votre derniere lettre à lady Cardigan, m'étonne, en vérité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penser ou dire; mais j'ai fort à me plaindre de ses expressions, si elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuse & dépitée. Sensible à vos bontés, milord, je vous prie de réserver votre généreuse indulgence pour le temps où mes fautes me la rendront nécessaire. Comme je ne m'en reproche aucune à présent, je ne vois point encore d'occasion où vous puissiez en faire usage à mon égard.

Ma position est assez singuliere. Elle m'affligeroit, si j'y pensois sérieusement. J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, lady Morton me déchire, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentiments, montre un secret desir d'être débarrassé de moi; chacun des maussades amants que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh, bon dieu! c'est donc un crime irrémissible devant les hommes de ne pas se marier. S'il plaît à vingt extravagants d'enchaîner une personne libre, elle ne peut résister à leur fantaisie sans révolter les spectateurs. L'attentat est protégé, la défense traitée de rebellion. Quelle injustice!

Vous parler *ſans détours*, eh! ſur quoi milord? La folie que vous traitez d'*énigmatique aveu*, vous donne aſſurément des idées bien étranges. J'ai peine à me perſuader vos *inquiétudes* obligeantes.

En ſuppoſant qu'il exiſte un homme plus propre à s'attirer mon attention que ſir Edmond, que tous ſes rivaux, eſt-ce une raiſon de me juger épriſe, paſſionnée? de m'offrir *vos bons offices?* Vous vous engageriez dans des démarches; & de quelle eſpece ſeroient-elles? Auriez-vous deſſein d'attirer cet homme ſur mes pas, de l'avertir, de l'appeller, de lui crier, miſs Rutland vous deſire, vous veut? Fi donc, milord.

Modérez ce zele *affectueux;* doucement, patience, rien ne preſſe. Je regarde, *j'obſerve;* mais je ſuis très-calme, très-paiſible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout. Si le haſard me favoriſe, j'aurai beaucoup; ſi je perds, j'aurai trop peu riſqué pour regretter ma miſe.

LETTRE XXVIII.

Milord Rivers, à Lady Cardigan.

Ni je ne m'offenſe de votre critique, ma chere lady Cardigan, ni je ne veux *vous cenſurer à mon tour.* Mais ſans défendre un perſonnage qui vous déplaît, j'oſerai ne pas penſer comme vous ſur la ſituation du marquis de Grancé. Ses craintes me paroiſſent

fondées; & quand vous nommez *agréable* l.
position où son mariage alloit le mettre, j.
doute si vous avez jamais bien examiné l'im
parfaite créature que vous prétendez domi
ner par la connoissance de son naturel; l
juger par vos propres sensations, c'est ris
quer de vous tromper beaucoup sur le
siennes.

Dans le cœur d'une femme réservée & dé
licate, l'amour peut être une passion douce
il peut occuper son ame sans la troubler
l'attendrir sans l'égarer, amuser son imagina
tion sans l'écarter des bornes de la modéra
tion & des regles de la décence. Mais cett
même passion agite, tourmente un sexe plu
libre, plus hardi, moins accoutumé à ma
triser ses sens; elle se change dans son sei
en une ardeur pénible; il souffre de l'impe
tuosité de ses desirs, & leur violence lui im
pose la nécessité de les satisfaire, ou celle d
les éteindre. Si la vue d'un objet aimé of
fre à chaque instant l'image du bonheur
c'est à l'amant écouté, chéri, dont on calm
l'impatience en animant l'espoir. Loin d
rassembler autour du marquis de Granc
tous les plaisirs que donne le sentiment, ma
dame de Chazele lui en auroit rendu l'idé
si présente, & la privation si douloureuse
qu'en vérité, il me semble impossible d'en
visager un supplice plus sensible, plus cont
nuel & plus insupportable.

La petite aventure, contée militairement
est véritable dans toutes ses circonstances
Cette brusque séparation a fait plus d'écla



ſa complaiſance par un *fi, milord;* c'eſt bien être une *petite fille* très-inconſidérée, très-accoutumée à ne jamais faire de juſtes diſtinctions, très-capable d'écrire à ſon tuteur du même ſtyle qu'elle ſe croiroit permis d'employer avec un de ſes *mauſſades amants*, ſi elle l'honoroit de ſa correſpondance.

Je veux me débarraſſer de vous; ce reproche eſt-il fondé? Eh! quel intérêt ai-je à décider votre choix, à le hâter? Si j'avois ſouhaité le diriger, vos réclamations ſur votre indépendance m'auroient appris à réprimer ce vain deſir.

Vous *ſuppoſer* des *ſentiments paſſionnés*, moi! Non, aſſurément, je ne vous en ſuppoſe point. Je ne vous crois pas même l'eſpece de goût que vos *obſervations* ſembloient annoncer. Avez-vous le loiſir de penſer, de rapprocher vos idées, de les fixer? Avant de préférer, on examine, on compare, on ſe rend compte du ſujet de ſa prédilection, on ſe met en état de la juſtifier à ſes yeux, à ceux des autres. Un homme de mérite ſeroit-il flatté de ſe voir au rang d'un billet de loterie? Vous ſauroit-il gré d'attendre ſon cœur du haſard? Ne ſeroit-il pas en droit de vous dire, je me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant, mais je riſquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée?

Je vous ai cru moins légere, ma chere miſs Rutland, moins attachée à ces amuſements qui vous ſéduiſent. Peut-être même m'avez vous paru ſuſceptible d'une tendre

passion. Mais après tout, l'amour vous est-il nécessaire? Ces nombreuses assemblées où l'on court se montrer, le jeu, les spectacles ne remplissent-ils pas tous vos instants? Sans cesse dissipée, sentez-vous le besoin d'occuper votre ame? Non, miss Rutland, non, vous n'aimez point, vous ne pouvez aimer. Et je ne sais si je ne dois pas vous en féliciter.

Depuis assez long-temps j'hésite à prononcer sur un point contesté, & je commence à douter si la sensibilité est un bien. Peut-être avez-vous raison de la redouter, de fuir la solitude qui l'entretient, de chérir le grand monde où elle se perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des cours, on évite ces attachements si vifs, si forts, charme & tourment de la vie retirée. N'est-ce pas une imprudence de renfermer ses affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les événements qui peuvent le resserrer encore? En suivant ce tourbillon dont la rapidité vous entraîne, l'esprit, amusé par un tableau changeant, où mille images se peignent, s'effacent, se retracent de nouveau, conserve à peine un souvenir confus des objets qui disparoissent sans retour.

Je vous renvoie une lettre de milady Falmouth. Elle se trompe, comme vous le verrez, puisqu'elle *me croit de l'influence sur votre cœur*. Ma réponse l'assure de sa méprise. Malgré votre indifférence sur le tirage de la loterie où vous avez *mis si peu*, je souhaite que vous *ayez beaucoup*. Si la fortune vous maltraite, votre *désintéressement* me conso-

lera de ce malheur. Peut-être le ſenti plus que vous. Comme votre tuteur, & encore comme votre ami, je m'affli toujours de vos pertes.

LETTRE XXX.

Le même, à ſir Charles Cardigan.

Le docteur Rimers t'aſſure donc que *l'u niformité caractériſe les François ;* qu'e *examiner un*, c'eſt *les approfondir tous.* C judicieux & fin obſervateur me rappel l'honnête Richard, ton ancien voiſin, q s'étant mis en tête de viſiter la France, apr ſix jours de réſidence à Paris, fit ſes adieu à l'ambaſſadeur d'Angleterre, & lui deman ſes ordres pour Londres. Quoi ! vous parte s'écria milord ſurpris, auriez-vous reçu d fâcheuſes nouvelles? Non, répondit grave ment Richard, mais l'ennui me chaſſe. Qu diable faire dans une maudite ville où l'o ne trouve rien à voir, rien à manger ?

Ma foi, mon ami, je n'ai pas l'habilet de ton docteur. Je crois appercevoir tant d variété dans les habitants de cette capitale que les remarques du jour élevent mes dou tes ſur celles de la veille ; & loin de pouvoi fixer mes idées, j'en reçois à chaque inſtan de nouvelles.

L'eſprit de parti, qui nous diviſe, traité d'*eſprit national* par des perſonnes peu ré- fléchies, eſt l'effet naturel & néceſſaire de deux



Ce que j'écris de Paris, on pourroit peut-être l'écrire de toutes les capitales de l'Europe. Je ne saurois résoudre les questions de milord Bellasis. Je ne comprends point ses idées. Je vois ici, j'ai vu par-tout le caractere de l'humanité, plus contraint sous un gouvernement, plus développé sous un autre, offrant toujours le mêlange des vices, des vertus, de la sagesse & de la folie. Si dans nos contrées, si dans celles que j'ai parcourues, il est vraiment un *caractere distinctif*, marqué par *des traits sensibles*, je ne l'ai point saisi. Si vous voulez tous deux vous instruire sur ce point intéressant, faites voyager le docteur Rimers. Ma pénétration n'égale point la sienne.

Tu te trouves *l'être le plus heureux qui respire!* j'en suis vraiment charmé, Charles. J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma cousine. J'espérois peu qu'elle changeât si promptement de conduite avec toi. Malheureusement elle se montre plus constante à mon égard, & cet *ange de lumiere* est toujours un lutin pour moi.

LETTRE XXXI.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

DISSIPÉE, *étourdie, sans égards, incapable de distinction, d'attachement*, est-ce bien là mon caractere, milord? Eh mais, je l'aime assez. Si ce portrait me ressemble,

j'en rends graces au ciel ; il m'a doué d'un très-heureux naturel. En le conſervant, je pourrai n'être pas fort utile à la ſociété, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur eſt le premier & le plus indiſpenſable de nos ſoins, je me confirme avec plaiſir dans la certitude qu'aucune affection étrangere ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuel agrément ſur mes jours.

Je reçois de tout mon cœur vos félicitations ſur l'inſenſibilité dont vous me blâmez dans une page, & m'applaudiſſez dans l'autre. Votre morale & mes idées s'accordent parfaitement. Ah ! oui : regarder ſans intérêt ce *tableau changeant*, fixer à peine les perſonnages qui le forment, ne point partager leurs paſſions, rire de leurs folies, c'eſt jouir à l'écart, d'un ſpectacle amuſant, & ſe préſerver avec ſageſſe, du danger de paroître à ſon tour ſur la ſcene pour divertir la multitude.

Je ne ſais qui de nous deux a plus de droit à ſe plaindre du ſtyle de l'autre. Je ne défends pas le mien ; mais le vôtre, milord, eſt-il toujours *ſenſé*, toujours *poli ?* Vous me reprochez *d'être indifférente*, cela eſt-il raiſonnable ? *d'être ſans paſſion*, cela eſt-il philoſophique ? Vous m'aſſurez qu'*il n'eſt point flatteur de me plaire*, cela eſt-il obligeant ? Eh, bon dieu ! vous étiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma ſœur, bien déterminé à *diriger mon choix* ſur cet ennuyeux ſir Edmond. Si révolté

contre moi depuis mes refus, je le vois, je vous ai déplu. C'eſt un malheur, & très-grand ; mais il m'en eût trop coûté pour l'éviter.

Je ne comprends pas pourquoi milady Falmouth a pris la peine de vous écrire. Ma réponſe ſur les intentions de ſon neveu étoit aſſez poſitive pour me débarraſſer de cette nouvelle pourſuite. Mais quelle perſécution! m'offrira-t-on toujours des partis? n'entendrai-je parler que de maris? Je voudrois poſſéder une baguette de fée, ſoumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois l'ordre, & j'y mettrois la réforme. J'anéantirois l'amour, le mariage, ſes ſuites odieuſes. Le monde finiroit, m'allez-vous dire? qu'importe? Quand je ne ſerai plus, ſon exiſtence me paroît aſſez inutile.

LETTRE XXXII.

Milord Rivers, à miſs Adeline Rutland.

Toujours des plaiſanteries ; jamais ſérieuſe, jamais ſolide ; mais piquante & prompte à ſaiſir l'occaſion d'interpréter malignement ce qui échappe à la négligence du ſtyle, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité, miſs Rutland, vous éloignez la confiance, vous affligez l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités que, même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre ca-

ractere, mais la ſuite de cette indépendance dont vous étendez trop, & les droits, & l'uſage ?

Les jolies idées! Refuſer de rendre à la ſociété une partie des avantages que vous en retirez, enviſager l'univers comme étant formé pour votre ſeul amuſement, vous avouer hautaine, inſenſible, perſonnelle, & chérir cet heureux naturel, c'eſt exciter un bien triſte ſentiment dans l'ame de ceux dont vous êtes aimée; c'eſt anéantir leurs plus douces eſpérances.

Il eſt fâcheux, très-fâcheux de s'intéreſſer vivement à vous, & de ne pouvoir contribuer à votre bonheur, ni par de juſtes repréſentations, ni par une entiere condeſcendance à vos volontés.

Engagé dans le plan de votre ſœur, moi? Vous vous trompez. Je n'ai favoriſé qu'un inſtant les vœux du baronnet. Jamais je ne *ſouhaitai vivement* vous voir lady Blanford; ſi vous l'étiez devenue, j'en aurois ſenti du regret, peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne? N'égarez pas vos idées; je vais les fixer autant que je le puis, ſans compromettre le ſecret d'un ami.

Dans le temps des plus fortes eſpérances d'Edmond, un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une paſſion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injuſtice. Cent fois prêt à vous laiſſer connoître la tendreſſe de mon ami, ma parole engagée au baronnet retint ſur mes levres la confidence

que je brûlois de vous faire. Forcé de refuser mes secours à son rival, je lui promis de tout tenter pour le servir près de vous, si l'événement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a rendu la liberté, j'ai pu parler. Mais seroit-ce obliger l'homme qui vous aime, de le livrer au supplice de se voir confondu parmi vos esclaves, destiné à grossir le nombre de *ces sujets accablés* sous le poids d'un sceptre de fer? Non, miss Rutland, non, je n'exposerai point volontairement à cette infortune le seul de vos amants dont le bonheur m'intéresse. Le détacher de vous, c'est un ouvrage pénible. Mais j'ai entrepris de lui rendre ce service essenciel; & malgré l'opiniâtre résistance de son cœur, je mériterai votre reconnoissance en vous préservant d'un nouvel importun.

La route où vous prétendez marcher, ne vous conduira point à *répandre un continuel agrément sur vos jours.* Plus vous la suivrez, plus elle deviendra fatigante & embarrassée. Séparer son intérêt de celui des autres créatures, essayer de rompre la chaîne invisible où tout être sensible est nécessairement attaché, c'est se préparer un sort particulier, il est vrai, mais très-malheureux. Le personnage de spectateur peut satisfaire tant que des nouveautés varient la scene; mais quand on a tout vu, l'uniformité de la représentation lasse les yeux, & plus encore l'attention. On cesse de rire des foiblesses de l'humanité; on les remarque avec humeur; les ridicules choquent, les travers irritent, la déraison

révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, misanthrope; on hait, on est haï, & l'on finit par ne trouver dans ce monde, où pour se singulariser on a choisi de vivre à l'écart, que des sujets d'ennui, de dégoût & d'amertume.

Vous ne vous attendez pas à des compliments sur votre plan de réforme. Il est très-doux, & très-humain, en vérité.

LETTRE XXXIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

EH, bon dieu! mon ami, avec quelle véhémence tu t'exprimes sur la folie d'Arthur! d'où vient excite-t-elle *ton indignation?* Sa conduite *dément ses principes?* Eh bien, tu le croyois raisonnable, tu le vois en démence, plains son égarement, oublie la bonne opinion que tu te formois de ses qualités; cesse de le voir, de t'étonner sans sujet, & de te fâcher sans réflexion.

Pourquoi te persuader qu'Arthur te trompoit? Ne pouvoit-il s'en imposer à lui même? La modicité de son revenu contraignoit ses penchants, les lui cachoit peut-être, lui laissoit ignorer ses goûts & l'étendue de ses desirs. L'impossibilité de les satisfaire l'accoutumoit à détourner sa pensée des objets placés loin de son atteinte. Il se croyoit simple, modéré; se montroit ennemi du faste, des plaisirs que l'extrême aisance procure: un héritage inattendu brise les liens qui te-

noient ses passions captives; il se livre à *tous les travers*; il devient *fat*, *insolent*, *vicieux* même! Et toi, sans t'appercevoir que la fortune n'a point changé son naturel, mais l'a seulement développé, tu t'emportes contre le *siecle*, contre la *richesse*; tu détestes l'or, tu le maudis; tu l'accuses de *corrompre* les mœurs, d'être un *fléau* pour la *foible humanité*; & dans la chaleur de cette rapide déclamation, tu oublies que tu es riche, que ce *vil métal* est entre tes mains un baume adoucissant, capable d'appaiser les plus vives douleurs, & s'est trouvé cent fois la source des plus délicieuses sensations de ton ame.

Rappelle-toi ce jour où, venant d'arracher à la misere une famille honnête, mêlant des pleurs d'attendrissement aux larmes de joie que tes bontés faisoient couler, tu te jetas dans mes bras, en criant : *ô mon ami, que n'ai-je tous les trésors de la terre!*

L'or ne corrompt point les hommes, Charles; sa possession, il est vrai, donne à des hommes corrompus les moyens de faire germer le vice par-tout où ils en découvrent la semence, mais jamais le pouvoir d'écarter un cœur noble du sentier de l'honneur.

Crois-moi, mon ami; des biens que procure l'association, la richesse est le plus réel & le plus desirable. Elle ne nous met point à l'abri de toutes les peines, mais elle en diminue le nombre, & sert à dissiper le souvenir des maux dont l'indigence prolonge le sentiment. Le riche & le pauvre semblent pleurer également la mort d'un objet chéri,

ſemblent éprouver la même douleur; mais quelle différence dans les réflexions qui aigriſſent ou calment leurs regrets! L'un ſe dit, j'ai tout fait, tout tenté pour le ſauver; l'autre ſe répete, *des ſecours que je n'ai pu payer me l'auroient peut-être rendu.*

Tes chagrines exclamations ſur la *perverſité* du ſiecle m'ont fait rire. Où prends-tu cette idée *qu'autrefois on penſoit, on agiſſoit mieux?* Ce n'eſt aſſurément pas dans l'hiſtoire. Le premier écrivain connu traite ſes contemporains de *race dégénérée;* & d'âge en âge, l'homme exiſtant eſſuie toujours des reproches de s'être formé des routes nouvelles; d'avoir perdu les traces de ſes *vertueux ancêtres.* Cependant parcours les annales de la triſte humanité, elles t'offriront dans tous les temps les vices qui ſubſiſtent, les vertus qu'on exerce. D'autres erreurs ont diſtingué les ſiecles paſſés. Nos peres ont ſucceſſivement changé de loix, de coutumes, d'idées, de modes, de préjugés: mais de naturel, Charles, l'homme peut-il en changer? & le ſuppoſer n'eſt-ce pas une folie?

Attaché au ſiecle qui m'a vu naître, je ne joindrai point ma voix aux clameurs de ces prétendus ſages qui le décrient par un excès d'humeur. J'aime à penſer qu'il acquerra dans la poſtérité le degré de gloire dont ſa jeuneſſe le prive encore. Nos neveux vanteront notre modeſtie, notre déſintéreſſement, notre équité, nos talents, notre eſprit, la régularité de nos mœurs, peut-être

l'auſtérité de nos principes; & pour imiter leurs prédéceſſeurs, nous repréſenteront comme de *reſpectables modeles* qu'on ne peut trop ſe propoſer pour exemples.

Adieu. Conſole-toi de l'impertinence d'Arthur, & ne te punis pas de ſes fautes en les ſentant trop vivement.

LETTRE XXXIV.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

CET *ange de lumiere* eſt toujours *un lutin pour moi!* Voilà bien le propos d'un ingrat. Prenez garde, ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le *labyrinthe* où vous croyez n'être pas entré, où je vous vois prêt à vous perdre. Vos expreſſions me donnent mille idées, votre conduite en diſſipe une partie. J'ai beſoin d'être mieux inſtruite. Soyez vrai, mon cher couſin. Répondez avec candeur, avec exactitude, à mes queſtions.

Je demande d'abord les véritables raiſons de votre rupture avec lady Laurence. La fable dont on eſſaya de ſatisfaire la curioſité publique, ne perſuada perſonne. Des difficultés ſur un point d'intérêt n'ont pu vous engager à retirer votre parole le jour de la ſignature du contrat. Les articles étoient accordés long-temps avant ce prétendu débat. Et puis, vous êtes riche, généreux; vous aimiez, & vous auriez conteſté une augmen-

tation de douaire? Impoffible. La querelle fut concertée entre fa mere & vous. Elle ne montra ni dépit, ni colere, relégua fa fille en province, où elle éprouve encore l'indignation de fa famille; elle eut donc tort, cette fille exilée, un tort connu de fes parents. L'hiftoire répandue eft fauffe. J'exige un récit fincere & circonftancié de toute cette affaire.

Il faut m'apprendre auffi l'inftant précis où le chagrin de cette aventure ceffa de fe faire fentir; fi l'image d'une autre femme n'aida point à bannir de votre cœur celle de lady Laurence; pourquoi vous avez fi brufquement quitté l'Angleterre; fi vous étiez fenfible ou indifférent quand vous partîtes; quel bien vous attendiez de l'inconftance du climat; fi vous êtes paifible ou agité; libre ou engagé; enfin, quel eft actuellement l'état de votre ame, & la caufe de ce long féjour à Paris. Vous allez me dire, mais à propos de quoi cette efpece d'inquifition? Chut, paix. Cela ne fe dit point. Cela ne peut s'écrire, c'eft un fecret impénétrable.

LETTRE XXXV.

Milord Rivers, à lady Cardigan.

LA premiere de vos queftions m'étonne. *Eft-il bien, eft-il honnête* de me demander *le fecret d'une femme?* Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez fi

févérement reprochée? N'êtes-vous pas méchante de me tendre ce piege? Conserverois-je votre estime, si j'avois la mal-adresse d'y tomber?

Les aveux que vous exigez, ne vous découvriroient pas la *situation actuelle de mon ame*. Les mouvements dont elle fut autrefois agitée, sont bien étrangers à ses émotions présentes. Laissons le passé sous le voile où il se cache. On ne doit point de sincérité sur les événements où l'on n'est pas seul intéressé, & l'on peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est inséparable de la confiance.

J'ai cessé d'aimer lady Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture, aucune image n'effaçoit la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettai point. Je m'éloignai de ma patrie, dans la crainte d'y prendre de nouvelles impressions. Détaché de l'objet de mon amour, je ne l'étois pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissoient sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jetoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges, & voir si je ne recouvrerois point en France mon repos & ma raison.

Si je suis libre? Vous m'embarrassez. Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec *candeur*. Détailler mes sentiments! En ai-je de fixes? Ce que je suis, le sais-je bien?

Une variété si continuelle préside aux dispositions des foibles humains! Cette variété a tant d'influence sur nos volontés, elle rend nos vœux si changeants, nos desirs si momentanés! Ce qui nous eût comblés de joie hier, nous causera demain si peu de plaisir, qu'en vérité chaque instant du jour nous trouve dans une position différente. En vous le disant, je l'éprouve. Vous confier mon état présent; seroit-ce vous assurer comment je serai quand vous lirez ma lettre?

Vivant au milieu de vingt femmes charmantes, pas une n'est l'objet de mes attentions particulieres. Toutes me plaisent, aucune ne me touche. Suis-je libre? je ne sais. Jugez en. Une aimable créature m'intéresse & m'occupe. Ses traits, son esprit, ses qualités me rendent insipide tout ce qui ne lui ressemble pas. Je la desire & ne la cherche pas. Je voudrois la voir toujours, & n'ose m'exposer à la voir un moment. Sans l'instruire de mon penchant, je me plains quelquefois de son indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle, mais j'ai bien celui de n'être jamais à une autre.

Sur cet aveu, ne me placez point au rang de cette espece *vile* & *rampante*, de ces *amants malheureux*, *indignes de votre protection*. Je ne me rangerai jamais dans cette classe. En supposant que ce penchant devienne une forte passion, je saurai me garantir de l'humiliante position où met trop souvent l'amour rejeté. Celle qui peut-être m'en inspire, ne s'amusera point de ma foiblesse; elle

ne s'applaudira point d'un triomphe ignoré; elle n'abusera ni de ma soumission, ni de mes complaisances; je ne supporterai ni ses dédains, ni ses caprices, & j'ôterai soigneusement à son bon cœur la facilité de me rendre heureux, comme le pauvre Charles l'étoit par votre attention à lui ménager de doux moments.

Si cette femme est Angloise, Allemande, Italienne ou Françoise, ne me le demandez pas. Rien au monde ne m'engageroit à vous le dire. Ce secret est mille fois plus *impénétrable* que le vôtre. Ma propre expérience m'a appris combien il est imprudent de parler quand on n'est pas sûr d'être favorablement écouté. C'est risquer de changer une connoissance agréable, une amusante amie, en une maîtresse impérieuse; c'est perdre la douceur d'être bien traité, pour se réduire au plus dur esclavage. Convenez-en, ma belle cousine, dire à une jolie femme, ma joie & mon bonheur dépendent de vous, n'est-ce pas mettre un jouet délicat entre les mains d'un enfant, l'avertir qu'il est fragile, & lui faire naître l'envie de le briser, seulement pour essayer sa force, & jouir de son pouvoir.

Vos livres sont partis. Le supplément au catalogue est le choix d'un homme dont on m'a vanté le goût. Je souhaite que milady d'Ormond en soit contente.

Adieu, ma chere cousine. Pardonnez-moi si je ne remplis pas entiérement vos desirs curieux, & comptez toujours sur ma plus tendre affection.

LETTRE

LETTRE XXXVI.

Miſs Adeline Rutland, à milord Rivers.

On m'oblige, milord, de recourir à vous pour contracter un engagement indiſpenſable. Vos gens d'affaires viennent de me dire qu'un acte ſigné de moi ſeule ſeroit invalide. Voulez-vous bien m'autoriſer pour aſſurer un ſort à la pauvre miſtriſs Atkins? Des infirmités, ſuites d'une dangereuſe maladie, ne lui permettent plus de reſter près de moi. Elle-même a beſoin des ſoins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoiſſante de ſes ſervices & de ſon attachement, j'ai deſſein de rendre ſa vieilleſſe moins fâcheuſe, en lui procurant un peu d'aiſance. Elle jouit déja d'une petite rente dont j'ai pris le fonds ſur la ſomme deſtinée à mes amuſements; je ſouhaite y joindre une penſion de quarante livres ſterling. Elle ſe retirera dans ma terre en Yorckshire, où elle trouvera de la compagnie & des ſecours. Je garde ſa niece, & lady Cardigan me donne une autre femme. Cette ſéparation forcée m'afflige. Je ne puis voir ſans regret cette bonne, cette attentive créature s'éloigner de moi; ſes larmes pénetrent mon cœur, & font à tous moments couler les miennes.

Ma ſœur ceſſe enfin de me bouder. J'ai reçu d'elle une lettre fort tendre. Mais pour troubler la ſatisfaction que je ſens du retour

de ſon amitié, la fortune ſe plaît à détruire mes eſpérances. Mes obſervations n'ont plus d'objet. La loterie eſt tirée, mon billet blanc, & ma miſe perdue. Un aſtre bien malin préſide actuellement à tout ce qui m'intéreſſe. Mes ſerins s'envolent, ma perruche me mord, je déchire mes dentelles, brûle mes robes, caſſe mes porcelaines, perds mon argent à tous les jeux, & pour comble de diſgrace, j'ai fait la conquête de ſir George. Me voilà rivale du genre humain.

LETTRE XXXVII.

Milord Rivers, à miſs Adeline Rutland.

Vos obſervations *n'ont plus d'objet?* Comment, d'où vient, depuis quand? Votre billet eſt blanc! Cette perte eſt-elle ſûre, ne vous trompez-vous point? Eſt-il un homme au monde aſſez inſenſible pour fixer l'attention de miſs Rutland ſans s'en appercevoir, ſans ſe trouver heureux d'en être remarqué? Vous devriez bien entrer à ce ſujet dans quelques détails.

J'écris à Burnet de remplir vos deſirs en faveur de miſtriſs Atkins. J'aime à vous voir reconnoiſſante & juſte. En vérité, ma chere miſs Rutland, vous êtes une ſurprenante fille! plus on examine ſéparément les différentes parties du joli tout que vous compoſez, moins il paroît poſſible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature auſſi raiſonnable que charmante?

La fin de votre lettre est-elle supportable? Après l'aveu d'une prédilection assez forte pour vous engager à refuser de si brillants partis, pouvez-vous parler du renversement de vos projets avec tant d'indifférence? Permettez-moi de vous plaindre de cette orgueilleuse insensibilité. Où vous conduira-t-elle? L'éclat de la jeunesse, l'avantage de la beauté, ces graces touchantes, cet air séduisant, tant d'attraits dont la nature vous a parée, ne vous serviront-ils à rien? Les rendrez-vous volontairement inutiles pour vous, dangereux pour les autres, & le temps vous les ravira-t-il sans que vous en ayez connu ni le prix, ni l'usage? Je n'ose m'étendre sur ce sujet. Je le sens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions, si je me livrois à toutes les idées que m'inspire la fin de votre lettre. Adieu. Puissiez-vous n'éprouver jamais de peines réelles que les disgraces dont vous me faites l'énumération!

LETTRE XXXVIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Le détail de ton petit voyage dans le comté de Kent m'a vivement intéressé, Charles. Mais pourquoi traiter de *foiblesse* les mouvements de ton cœur? Il est bien naturel de sentir une douce émotion à l'aspect des lieux où nous avons reçu le jour, des objets qui ont attiré nos premiers regards; ils nous re-

[illegible] les yeux de notre enfance, d'innocens plaisirs. [illegible] heureux [illegible] ; [illegible] de l'avenir ne [illegible] encore notre [illegible].

La [illegible] de l'antique & vaste demeure de tes peres, de ces chênes respectés par tant d'hivers, qui, [illegible] l'exemple des [illegible] *de* [illegible] ; [illegible]. Mais que j'aime à [illegible] du [illegible] de ce parent dont tu viens d'esquisser le petit domaine! Qu'elle est [illegible] cette simple retraite, habitée par la [illegible], par l'amour, par l'amitié! Comment l'ennui s'introduira-t-il en [illegible], [illegible], qui mêle le goût des arts agréables à des occupations utiles, & compte parmi les biens du jour celui de préparer les amusemens du soir?

Tes réflexions sur le bonheur de ton cousin m'ont frappé. Elles sont justes, Charles, & tout homme sensé doit nécessairement les faire. Oui, sans doute, l'éducation, les préjugés, l'exemple nous conduisent à négliger des biens réels, pour des biens de convention; à suivre par habitude la route où l'on nous apprit à marcher, où nous voyons les autres aller comme nous. Entraînés par le tourbillon du monde, à peine essayons-nous de lui résister. Avec le dessein de vivre un jour à notre fantaisie, nous continuons à vivre au gré de la multitude; & poursuivant un bonheur chimérique entrevu dans l'éloignement, nous atteignons la fin de notre carrière, sans avoir ni satisfait ni perdu ce

LETTRE XXXIX.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

Vous vous conduisez mal. Une demi confidence blesse l'amitié, anime un desir curieux, & change ses motifs. Après avoir eu dessein de s'instruire pour obliger, on veut punir la défiance, & prouver à une personne dissimulée, qu'elle peut être bien fine, mais non pas *impénétrable*.

Vous demander où vous aimez, moi? Je le sais. En général, les Allemandes sont bonnes, franches; les Italiennes vives, caressantes; les Françoises civiles, attirantes; vous craignez des *hauteurs*, des *railleries?* La beauté qui vous captive est donc Angloise. Je loue votre goût patriotique; mais je désapprouve fort l'esprit de mutinerie, de rebellion, dont vous tirez vanité. Vous éloigner, vous taire, dérober à une femme la connoissance du pouvoir que l'amour lui donne, la priver de la facilité de l'exercer, c'est porter atteinte à la prérogative de tout son sexe; c'est une félonnie, c'est un crime de haute trahison, un attentat digne d'une punition capitale & exemplaire.

Je ne sais si le climat ou l'amour change votre heureux naturel, mais vous devenez d'assez mauvaise humeur. D'inutiles réflexions, une maussade morale remplissent en partie vos lettres. Miss Rutland ne veut plus vous écrire, ne veut point vous donner des

détails sur l' [illegible]
let est fort [illegible]
qu'il est [illegible]
terminer à [illegible]
vous dis, [illegible]
de celu [illegible]
forme des [illegible]
même n'a [illegible]
donné des [illegible]
Adeline [illegible]
âmes; c'est [illegible]
continuelle.

Un [illegible]
ouvert à [illegible]
[illegible]
se feront-il [illegible]
Tous [illegible]
en dégagement [illegible]
ne peut [illegible]
homme [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

refusé. Il jouoit au moins, pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé son sort. Comme le compagnon de certain solitaire, vous avez bonnement assommé votre ami pour le garantir de la piquure d'une mouche.

Je suis donc *aimable & tourmentante.* La seconde de ces qualités m'est la plus chere, parce que je l'ai acquise. La premiere m'assure des amis, l'autre de l'amusement. Toutes deux varient mon caractere, & rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne, quelquefois méchante, toujours volontaire, je vis pour moi dès le commencement de ma carriere, de peur de la terminer comme ces imbécilles imitateurs dont vous parlez à sir Charles.

A propos d'imbécille, est-ce que son cousin Dick n'a pas pensé lui renverser l'esprit? Mon pauvre mari! il est revenu du comté de Kent, si dégoûté des vains plaisirs de la ville, si charmé de la vie rurale, que j'ai vu l'instant où, transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de la cornemuse, & danser sur l'herbette. Heureusement mes plaisanteries, un joli bal, la musique céleste de l'opéra nouveau ont effacé le souvenir des concerts rustiques, des jeux champêtres, & des *innocents plaisirs de l'heureuse famille.*

Adieu. Vous ai-je dit que miss Rutland ne veut plus vous écrire? Elle n'est point malade, point occupée; mais elle ne veut pas vous écrire.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

S[illegible]

merce au fond peu intéressant. Quand on s'écrit sans confiance & sans amitié, c'est à-peu-près comme si l'on ne s'écrivoit pas.

Celui qu'elle préfere *n'a pas le sens commun!* Parlez-vous sérieusement? Ce ne seroit pas une raison de rejeter vos doutes. Un *homme raisonnable!* eh! l'est-on quand on aime? Je suis plus mal-adroit que l'ours. Cet ami, *assommé* de ma main, est encore bien animé, bien impatientant. Mon pouvoir sur lui chancele, s'affoiblit chaque jour, & je crois son cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant sous des traits où je ne le reconnois point. Tant d'esprit, une figure si attrayante, en vérité cet homme ne sauroit être mon ami.

Mais cette erreur de miss Rutland est inconcevable. D'où naissoit sa certitude? sur quoi fondez-vous la vôtre? Elle se trompoit; ne vous trompez-vous point aussi? Une méprise de cette espece est bien extraordinaire! Elle *doute*, vous êtes *certaine*, rien ne la *persuade*, vous êtes *convaincue* : voilà l'énigme la plus enveloppée. Je vous amuserois bien, si je vous priois de me l'expliquer. Mais d'où s'éleveroit en moi cette vaine curiosité?

Dites à votre amie que sans *m'écrire* elle peut être heureuse; mais qu'une ligne de sa main suffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai, sans hésiter, mon consentement à l'heureux possesseur de ses affections. Je pourrois lui rappeller cet oiseau, dont elle se promettoit d'éviter le sort, & ne jamais suivre

l'exemple. De *l'esprit*, des *traits enchanteurs*, pas le *sens commun!* Cela ressemble bien au souper du héron.

LETTRE XLI.

Milady Orrery, à milord Rivers.

Comme les lettres d'une paresseuse commencent ordinairement par une excuse, vous aurez peut-être peine à me croire si je vous dis qu'arrivée ici avec la fievre, j'ai gardé mon lit pendant trois semaines, ma chambre jusqu'à ce moment, & suis seulement assez forte pour espérer m'embarquer avant la fin du mois.

Mon frere n'a pu vous apprendre cet accident. Le même courier l'a instruit de mon mal & de ma convalescence. Son inquiétude & sa tendresse l'auroient amené ici. J'ai voulu lui épargner un dérangement inutile, & le chagrin de se séparer d'une femme adorée, & digne assurément de l'extrême passion qu'elle lui inspire. Nous jugions bien mal de ses sentiments, en la croyant capable de traiter son mari avec aussi peu d'égard qu'elle en montroit à son amant. Vous souvient-il de nos projets contre cette lady Mary, si fiere, si exigeante, prête à tous moments à rompre avec mon frere! Nous voulions le détacher d'elle, lui donner du goût pour miss Disney. De quel bonheur nous l'aurions privé! Il trouve dans son aimable compagne

[illegible]

R[illegible] vous encore [illegible] France ; votre [illegible] n'est-il point [illegible] ? [illegible] à Londres ? Vous m'avez [illegible], je la demande [illegible], & je l'attends [illegible]. Ouvrez-moi votre âme toute entière. Instruisez-moi de tous ses mouvemens depuis l'instant où elle éprouva les premiers transports de l'amour. Je suis content de savoir par quelle [illegible] milord Rivers, si bien fait, possédant une [illegible] si reconnue, tous les agrémens de la figure, tous les avantages de l'esprit, avec un naturel si tendre, une humeur si douce, n'a pu trouver encore son bonheur dans la sensibilité, dans une passion qu'il a dû faire naître quand il l'a ressentie, & que souvent il inspira sans la partager.

On me croit en Angleterre des talens pour la négociation, & l'on me charge d'en entamer une assez importante par son objet. Elle sera difficile à traiter avec la circonspection & les ménagements dus à une puissance délicate sur le point d'honneur. Je dois chercher ses intérêts sans compromettre sa fierté,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRE XLII.

Milord Rivers, à milady Orrery.

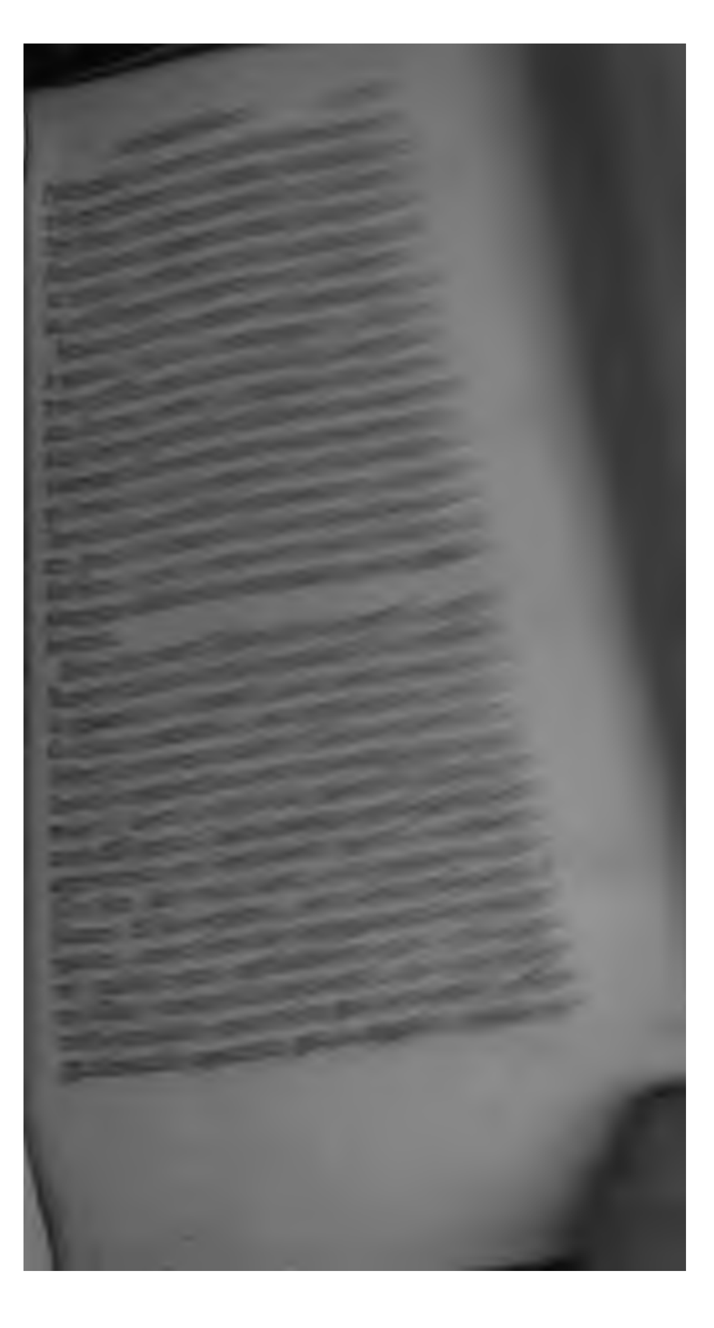
Je viens d'apprendre par ſir Charles, la nouvelle dont votre lettre eſt la confirmation, & je reçois avec un extrême plaiſir, ma chere lady Orrery, cette ſeconde aſſurance du retour de votre ſanté. Vous ne doutez pas combien cette ſanté, précieuſe à tous vos amis, m'intéreſſe particuliérement.

Votre retour à Londres deviendroit un motif preſſant de m'y rendre, ſi un obſtacle toujours ſubſiſtant, ne s'oppoſoit à ce deſſein. A quelques égards ma poſition eſt changée. Un événement m'a laiſſé la dangereuſe liberté de faire éclater des mouvements que pluſieurs circonſtances m'engagent à réprimer. Je me crains moi-même. Un cœur foible, un eſprit incertain me retiennent ici. Depuis long-temps tout me contrarie, rien ne me décide. Mon ame erre au gré d'une imagination vive, toujours occupée, jamais fixée. Ce que je deſire, je n'oſe le vouloir. Mes idées de bonheur varient ſans ceſſe. Quand je jouis de ma raiſon, elles ſe réduiſent à voir de frêles eſpérances s'anéantir entiérement. J'enviſage alors la paix, une tranquillité parfaite, comme le ſouverain bien. Dans un autre inſtant, la moindre apparence de perdre une flatteuſe illuſion m'afflige, me tourmente, me livre à des paſſions inquie-

agité. En m'éveillant, le vuide de mon cœur m'étonna, me parut insupportable. Un naturel tendre me fit penser que l'amour pouvoit seul le remplir; mais cet amour sincere, délicat, né de l'estime, de la confiance; sentiment flatteur, délicieux, préférable à tous les biens, source inépuisable des plaisirs & du bonheur.

Rebuté pour jamais du commerce de ces femmes instruites par l'intérêt à caresser nos vices, déja sérieux, même un peu philosophe, de profondes recherches sur le caractere distinctif d'un sexe dont j'attendois ma félicité, me parurent devoir précéder le choix d'un objet digne de me toucher. Jamais étude ne m'appliqua tant & ne me réussit moins. Je la commençai pendant mes voyages, & la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en imposa par son affectation; je lui rendis des soins, & j'allois l'aimer, quand je découvris en elle un esprit faux, de l'austérité sans principes, tout le faste de la vertu, sans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Je cessai mes poursuites; mais je tombai bientôt dans une erreur aussi grossiere, & qui, malheureusement, dura davantage.

Après une longue résidence à la Caroline, mistriss Surrey, veuve riche, mere de deux filles charmantes, venoit d'arriver à Londres. La cour & la ville s'entretenoient de la fortune & de la beauté des deux miss Surrey; on couroit dans tous les lieux où



droit de mépriser celles que la nature avoit moins favorisées.

Dès les commencements de mes assiduités chez mistriss Surrey, ma parente me combla de joie, en m'assurant que si j'obtenois l'aveu de miss Nancy, sa mere me préféreroit à tous ceux qui desiroient son alliance. Le soin de mériter cet aveu devint mon unique affaire. J'étudiai les goûts de miss Nancy, je m'y conformai; sa volonté régla la mienne. Elle me traitoit avec politesse, même avec douceur; elle sembloit me distinguer beaucoup, pas assez cependant pour satisfaire l'ardente passion d'un cœur vraiment épris. J'attendis, j'espérai, je souffris, me fâchai, m'appaisai dans le secret de moi-même; cédant enfin à mon impatience, j'osai me plaindre. Seul un jour auprès d'elle, je lui montrai le chagrin dont son indifférence ou sa réserve me pénétroit. Je la priai, je la conjurai de prononcer sur mon sort, de me déclarer celui qu'elle me destinoit.

Une surprise dédaigneuse se peignit sur son visage. Elle me demanda, avec la plus insultante ironie, quel intérêt l'engageoit à se rendre l'arbitre de mon sort. Sa mere pouvoit protéger mes prétentions; mais une fortune indépendante lui permettoit de ne pas craindre de contrainte. Sa main & son cœur n'étoient pas des dons si peu précieux pour qu'on osât se flatter de les acquerir si facilement; on devoit les souhaiter longtemps, les attendre de ses bontés, & les mériter par sa soumission, par des preuves de

[illegible]

Les uns [illegible] avec [illegible], que [illegible] pour [illegible] par eux [illegible] Nancy s'en [illegible]

indignation, elle changea subitement la conversation en une aigre dispute. La haute opinion qu'elle avoit d'elle-même s'étendit en ce moment sur tout son sexe; elle s'emporta, fit éclater le plus grand mépris pour le reste de l'humanité, soutint l'homme un être très-inférieur à sa compagne, prétendit qu'elle se dégradoit en s'unissant à lui, en ne le tenant pas à la plus grande distance, en souffrant qu'il osât régler sa conduite ou ses sentiments. Son peu de raison, sa colere & son insensibilité porterent dans mon ame un trait de lumiere. En détruisant ma prévention, il éteignit & mes desirs & mon amour. J'avois gardé le plus profond silence pendant tout le soir. Au moment où l'on sortoit, miss Nancy me demanda pourquoi je m'étois dispensé de prendre parti dans la dispute, & ce que je pensois à ce sujet. Je pense, madame, lui dis-je, qu'un sentiment modeste de soi-même, la condescendance & la bonté sont les qualités les plus desirables aux deux sexes. A l'égard de la prééminence, je l'accorde au plus indulgent.

Je me retirai sans attendre sa réponse. Déterminé à ne jamais la revoir, je donnai chez moi les ordres nécessaires à me mettre en état de prendre au point du jour la route de l'Écosse. Avant de partir, j'écrivis à mistriss Surrey, & j'enfermai sous la même enveloppe ce billet adressé à miss Nancy.

“ Ni les graces, ni l'esprit ne dédommagent, dans la plus belle femme, de „ la douceur & la sensibilité qui peuvent

„ ſeules rendre ſa ſociété agréable & ſa-
„ tisfaiſante. J'ignore ſi votre ſexe fut créé
„ pour dominer le mien ; je ne conteſte
„ point ſes avantages, mais je me ſers de
„ ceux dont vous m'aviez fait oublier que
„ je ſuis doué. Au défaut des attraits qui
„ vous diſtinguent, la nature m'a donné la
„ force. En voulant me ſoumettre, vous
„ m'avertiſſez de l'employer à me défendre &
„ contre vous & contre ma propre inclina-
„ tion. J'ai combattu, madame, j'ai rem-
„ porté la victoire, & je crois vous appren-
„ dre une heureuſe nouvelle, en vous dé-
„ clarant que je renonce pour jamais à l'hon-
„ neur d'être à vous. „

Au moment où j'inſtruiſois miſs Nancy de ma retraite, j'étois déja loin de Londres, & ne puis vous dire ſi ma réſolution lui cauſa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ, elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie, plus fatale à la beauté. Le pourpre s'y joignit, & mit ſes jours en danger. Elle guérit pourtant ; mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit ſi vaine. Elle n'en put ſoutenir la perte ; l'excès de ſa douleur la jeta dans une langueur qui, ſe tournant en conſomption, la conduiſit enfin au tombeau.

La nouvelle de ſa mort m'affligea ſenſiblement. Un deſtin ſi cruel réveilla dans mon cœur ſa premiere tendreſſe. Je pleurai miſs Nancy, j'oubliai les peines que m'avoit cauſé ſa fierté ; je me rappellai ſon eſprit, ſes attraits ; je me plus à m'en tracer l'intéreſſante

[illegible] ; son souvenir me suivoit à la plus [illegible], quand à votre [illegible] de [illegible] vous n'[illegible], par [illegible] lettres [illegible], d'aller vous trouver à Paris.

Peut-être me suis-je [illegible] sur ces détails. La [illegible] de mon ame rend [illegible] bien présent à ma mémoire. Comment me suis-je [illegible] par un acte qui me [illegible] encore des désirs? Par une femme [illegible], [illegible], [illegible] à [illegible] s'épanchir? [illegible] quand j'y songe, je [illegible] avec Laurence [illegible] ma chère amie [illegible] que je changeai & [illegible]

Le plaisir de vous revoir, l'agrément de votre commerce, la [illegible] de Paris & de[s] amusemens commencèrent à ramener [illegible] dans mon ame, quand l'arrivée de lady Laurence, & la singulière prédilection dont elle parut m'honorer, y firent renaître peu à peu une partie de [illegible] l'amour.

Cette fille [illegible], [illegible], capable de[s] plus [illegible] projets, vous en jugeâtes comme moi. Prévenue en sa faveur, vous aidâtes [illegible] de la vertu d'une passion qu'elle [illegible] Comment aurions-nous soupçonné ses [illegible]? Heureux de les avoir découvertes au moment [illegible] liens allaient m'unir à [illegible], je m'étonne encore de la [illegible] & de la [illegible]. Un [illegible] de ses charmes; mais vous avouerai-je la [illegible] de mon cœur, ou plutôt

d'une imagination séduite? En méprisant lady Laurence, je regrettois de doux instants passés près d'elle, & de plus douces idées. Elle étoit la premiere femme aimable à mes yeux, qui m'eût montré de l'amour, un desir vif d'être à moi. Le souvenir de ses trompeuses caresses me causoit de l'émotion, entretenoit en moi une sensibilité active, je ne sais quelle ardeur de plaire, d'être aimé! C'est dans cette disposition inquiete que je pris, sans m'en appercevoir, une tendresse plus vraie, plus forte, plus pénible que tous les mouvements dont j'avois éprouvé la violence.

Une simple bienveillance, des égards, que peut-être je pouvois attendre d'une amitié déja formée, un soin de me distraire, de la complaisance, des attentions me parurent l'effet d'un sentiment dont les regards de la plus charmante des créatures sembloient encore m'assurer. Mille traits échappés à sa vivacité annonçoient un desir de me plaire, de m'attacher. Elle se montroit sensible; je la croyois touchée: étois-je vain? me trompois-je? Oui, je me trompois; le temps me l'a trop fait connoître.

Gêné par de fâcheuses circonstances, contraint à cacher mon penchant, plus il prenoit de force, plus je craignois de m'y livrer. L'équité m'engageoit à le taire, à respecter les droits d'un autre; dans cette embarrassante position, je pensai, comme vous [illegible]res à Oxford, que la fuite pouvoit seule m'arracher au danger de succomber. Je par-

tis. J'abandonnai ma patrie, mes amis, l'objet le plus cher à mon cœur. Un si triste sacrifice ne m'a rendu ni ma tranquillité ni ma raison.

Depuis mon séjour en France, l'obstacle qui s'opposoit à mes vœux a cessé d'exister. J'ai pu parler; mais l'idée d'être aimé s'est évanouie. On m'a négligé, badiné, inquiété, fâché; on m'a donné du chagrin, de la jalousie; on m'a traité sans confiance, sans amitié; & puis on m'a montré tant d'indifférence, de légereté, un naturel si personnel! Pas le moindre égard, pas le moindre soin de s'attirer mon approbation n'a pu me persuader que l'on prisât mon estime. Enfin, on m'a si bien rejeté dans la foule, que plus j'y pense, plus je m'assure qu'en feignant de me préférer, on se proposoit seulement de rire un jour de ma crédulité, ou de me railler de ma présomption.

Voilà précisément où finit *l'histoire de mon cœur*. Je n'imagine pas que mes mémoires puissent servir au traité politique dont les préliminaires vous occupent. Ils vous prouveront qu'aucun caprice ne m'éloigne de mes amis. Je me souviens encore des mortifications que me fit sentir miss Nancy, & ne donnerai jamais volontairement à une autre le pouvoir de me causer les mêmes peines. Rien ne se ressemble absolument, mais tout se rapproche assez pour m'alarmer. Adieu. Ne me pressez point de repasser la mer. Encouragez-moi plutôt à me priver du plaisir de vous voir, & croyez que cet effort est un de ceux qui coûtent le plus à mon cœur.

LETTRE

LETTRE XLIII.

Le même, à sir Charles Cardigan.

ASSURÉMENT, Charles, l'humeur te dominoit en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le temps où j'existe, au temps où je n'étois point; les hommes que je vois, à ceux dont on me parle? Et d'où vient me faire une querelle avec l'honnête sir Maurice, par tes indiscrétes communications? S'il *s'irrite de mes opinions*, j'en suis fâché. Je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son austérité, & point du tout ses lumieres. Ainsi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre générations, & les a *vu se pervertir, se surpasser en mal*. Et c'est très-sérieusement que tu dissertes sur ce radotage?

En bonne foi, Charles, ne seroit-il pas plus simple de supposer la variation des idées de ton grand-oncle, que la successive dépravation de ses contemporains, sa façon de voir altérée, que le désordre général de tous les esprits? Eh quoi! si un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il couroit autrefois, la croirai-je devenue raboteuse ou impraticable, quand je m'y promene sans obstacle, & la vois parcourir aisément aux autres? Mon ami, pendant la courte durée de la

plus longue vie, rien ne change que nos desirs & nos passions ; le monde, les hommes, les objets restent les mêmes ; mais la disposition où nous sommes en les observant, met une différence frappante dans leur aspect, & nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts présents, sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles dont le temps nous rendra susceptibles.

Comme on sent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance, on jette autour de soi des regards curieux, & l'admiration précede l'examen. Le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeunesse ; la nature semble se développer, s'animer & s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéresse. L'attrait du plaisir, l'émotion des passions naissantes, l'activité de ses sens multiplient ses jouissances en étendant ses desirs. Une douceur goûtée lui permet une satisfaction plus grande ; quel monde enchanteur s'offre à sa vue ! que de délices il prodigue à ses heureux habitants !

Peu à peu des biens réels, biens dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos vœux inconstants. L'illusion répand ses ombres sur la vérité, de brillantes chimeres éblouissent, leur vain éclat séduit. L'image d'un bonheur entrevu affoiblit un bonheur senti. L'intérêt & l'ambition agitent, les soins succedent aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'ame à des mouvements pénibles & violents. On veut, on craint, on espere. On ob-

tient des ſuccès, on éprouve des revers. Le mélange du bien & du mal eſt alors apperçu. Le monde eſt déja changé, mais encore ſupportable. La ſuite des événements, ou propice, ou contraire, fixe enfin l'opinion qu'on en prend, & l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'eſt ainſi que, par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons du mérite des hommes & des temps. Si la ſomme de nos dégoûts l'emporte ſur celle de nos plaiſirs, ce monde, ou fut toujours *méchant*, ou s'eſt *perverti ſous nos yeux.* Et s'il nous fâche ou nous contrarie, nous diſons comme ſir Maurice, *ce ſiecle eſt la lie des ſiecles.*

J'aimerois à trouver dans tes lettres plus d'amitié que d'eſprit, plus de confiance que de philoſophie. En adoptant mille ſyſtêmes, tu m'engages ſouvent à combattre tes opinions. Si tu te paſſionnois moins pour le ſentiment des autres, ſi tu ne m'exprimois que les tiens, nos idées ſe rapprocheroient. Adieu. Je crois milady Orrery à Londres, & je te félicite du retour de cette ſœur chérie.

LETTRE XLIV.

Lady Cardigan, à milord Rivers.

MA tante, partie pour la campagne, m'a laiſſé le ſoin d'examiner ſes livres, & de vous remercier de votre envoi. Une des deux commiſſions me diſpenſe de l'autre. J'ai tout feuilleté, tout parcouru, & trouve

trente guinées assez mal employées par votre *homme de goût*. Êtes-vous sûr qu'il ait choisi? Si ces productions plaisent à Paris, les François se sont donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante & noble simplicité, vrai caractere de leur langue. La clarté, la justesse, la précision, une mâle éloquence distinguent les auteurs que ma mere, élevée en France, en rapporta & m'apprit à goûter. Les vôtres ne leur ressemblent point.

Ces nouveautés, *si bien choisies*, me présentent un style affecté, une continuelle prétention à la force, à l'énergie; de petites phrases composées de grands mots, ceux des arts transposés sans nécessité de l'un à l'autre; beaucoup de recherches, peu d'expression, point de vérité; la raison immolée sans cesse à l'esprit, & le sentiment à l'enthousiasme.

Depuis long-temps nos *très-sensibles* romanciers me fatiguent. Ils veulent émouvoir, passionner, exciter des cris, des gémissements. Ils inventent de pitoyables malheurs, les pressent, les accumulent, en surchargent, en accablent un misérable héros, & parviennent à révolter, sans avoir trouvé le moyen d'intéresser.

Mais ce qui me conduira, je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie commune actuellement aux écrivains de tous les genres, de toutes les nations; c'est cette furie, cette rage de vertu qui excite en eux des transports approchants de la folie. Quoi! ne pouvoir écrire dix lignes sans

s'écrier, *ô bonté! ô bienfaisance! ô humanité! ô vertu!* Ces noms si répétés, si profanés, appliqués à des objets si peu propres à les rendre respectables, si éloignés de pouvoir seulement inspirer le desir d'être honnête, jettent du ridicule sur les meilleurs principes. On seroit tenté de les abandonner d'impatience & d'ennui, comme on fait l'auteur qui les déplace, les affoiblit & les dégrade.

En lisant hier un drame insoutenable, dont le principal personnage, choisi dans la classe du peuple, s'efforce de ressembler à Titus, comme le rat à l'éléphant; il me prit un si grand dégoût des *êtres sensibles*, des *êtres bienfaisants*, des *vertueux citoyens*, que si dans ce moment on se fût avisé de vanter ma *bonté*, de louer mes *vertus*, j'aurois, je crois, exigé une réparation d'honneur pour cette insulte.

Oh! non, non assurément, l'amant de miss Rutland n'est pas votre ami. Il est assez mal dans mon esprit, mais ce n'est pas à moi qu'il lui importe de plaire. Vous manquez de mémoire, & quelquefois d'intelligence, mon cher cousin. Vous *donnerez votre consentement?* Eh! vous le demande-t-on? Ne vous ai-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit?

Plus j'y songe, plus il me paroît que nous sommes un peu grands pour jouer à la cligne-musette. Depuis long-temps vous clignez, miss Rutland se cache, moi je triche en vous faisant des signes équivoques. L'amusement est bien uniforme au moins, il me lasse, &

[illegible]

LETTRE XLV.

[illegible], à milord Rivers.

J'ai [illegible] votre lettre en [illegible] à Lon-dres, & [illegible] d'une connoissance [illegible]. [illegible], [illegible] je [illegible] à vous. Je desire vous [illegible], & vous [illegible]. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de [illegible] mes desirs & votre [illegible], j'ai besoin de me débarrasser d'une espece [illegible] entre deux grands enfans, [illegible], qui ont [illegible] de [illegible], de [illegible] par-ce [illegible], & [illegible] d'explications, de peur de s'avouer [illegible] qu'ils [illegible] à propos de rien.

L'un a des soupçons, l'autre des craintes, tous deux des caprices; & me voilà tout au travers des [illegible], des [illegible], des fausses interprétations; des [illegible], des [illegible]. [illegible] les [illegible] des preuves; cherchant

je vous avertis que je ne suis plus du jeu.

Milady Orrery nous est enfin rendue. Sa présence a comblé de joie sir Charles, & j'ai versé de douces larmes en serrant dans mes bras ma charmante belle-sœur. Adieu. Je lui donne ce soir une fête, & vous quitte pour m'en occuper.

LETTRE XLV.

Milady Orrery, à milord Rivers.

J'ai reçu votre lettre en arrivant à Londres, & vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Assurément, mon ami, je m'intéresse fort à vous. Je desire vous revoir, & vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de concilier mes desirs & votre satisfaction, j'ai besoin de me débarrasser d'une espece d'arbitrage entre deux grands enfants, mutins, obstinés, qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet, de se brouiller sans se parler, de s'irriter sans savoir pourquoi, & se sont fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications, de peur de s'avouer mutuellement qu'ils se querellent à propos de rien.

L'un a des soupçons, l'autre des craintes, tous deux des caprices; & me voilà tout au travers des caquets, des tracasseries, des fausses interprétations; des si, des mais feuilletant les pieces du procès; cherchan

les griefs; examinant les dits, les contre-dits; admettant une plainte, rejetant l'autre; examinant, comparant, perdant la tête, ne pouvant décider; prête à chaque instant de condamner les deux parties, ou d'abandonner l'affaire. Pourtant je voudrois bien l'arranger! Rien d'impossible si vous m'aidez. Voici les faits. Donnez-moi des moyens.

Agée environ de douze ans, par je ne sais quel événement, une bien jolie petite fille fut confiée à la protection d'un lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait, elle la plus attrayante des créatures. *Ils s'aimerent*, allez-vous dire, *s'épouserent, ne s'aiment plus, veulent se séparer?* Point du tout, ils ne se virent seulement pas. Le lord courut le monde; sa pupille, élevée chez une dame attachée à la cour, resta toujours à Londres, grandit, se forma, acquit des talents agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les graces de sa figure & les charmes de son esprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule, elle sut distinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec justesse ses avantages réels, les dons de la nature, les faveurs de la fortune, se défendre également des pieges de l'amour & des séduisantes exagérations de la flatterie.

En lisant ce portrait, ma gentille héroïne vous paroît une fille parfaite. Quelques observateurs intéressés pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n'est pas coquette, diroient-ils, mais assez vaine, assez haute; toujours railleuse & souvent étourdie; n'estimant guere le monde, ne l'en aimant pas moins, tendre pour ses amies, cruelle pour ses amants, elle maltraite & déteste les malheureux qu'elle fait. On ne peut l'approcher sans l'aimer, on ne peut l'aimer sans se préparer le sort le plus rigoureux.

Ne m'en parlez plus, ma chere amie, dites-vous, *une femme insensible est un monstre à mes yeux*. Eh mais, c'est qu'elle ne l'est point. Ceux qui la voient ainsi, la voient mal, ne percent pas le voile étendu entr'eux & son cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer l'épaisseur, elle a tenté d'en soulever un coin; les cris de la belle mystérieuse ont arrêté sa main. Plus hardie, moins complaisante, j'ai bien envie de l'enlever, & céderai, je crois, à la tentation.

Je conte longuement, n'est-ce pas? mon papier se remplit, l'histoire n'avance point. Mais on m'a précisément recommandé de *parler sans rien dire*. Ainsi, mon ami, prenez patience.

La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans quand le lord chargé de sa tutele revint à Londres. Il visita souvent sa pupille, prit de l'estime & de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême desir de la voir heureuse, beaucoup

d'ardeur à l'obliger, & pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur, touché des attraits d'un objet moins aimable, vit ceux de sa pupille, les admira, & n'en ressentit point le pouvoir.

La jeune miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées & les agréments de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusements, sa vue à tous les plaisirs, ses plus simples égards à l'empressement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence, ce tuteur, occupé de bien des soins, n'avoit pas négligé les intérêts de sa pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée; elle le savoit, se plaisoit à lui devoir de la reconnoissance, à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié! que ce sentiment lui paroissoit flatteur! Hélas! son expérience lui prouva trop-tôt que la sensibilité est dans le cœur d'une femme la source de mille mouvements pénibles, & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations.

Un événement se préparoit. Elle l'ignoroit, l'apprit, le vit certain. Sa surprise, son trouble, ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura, s'affligea, s'étonna de sa douleur, se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur, ne put se répondre, se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentiments. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événe-

ment. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de milord devoit-elle lui inspirer de la tristesse? Comment, d'où vient pleuroit-elle quand il étoit content? pouvoit-elle ne pas partager la satisfaction d'un ami si cher? Le perdoit-elle? seroit-elle privée de sa vue? Au contraire, elle vivroit chez lui, avec lui. Certaines circonstances mêloient de l'amertume à cette idée consolante; mais plus elle y pensoit, plus elle se persuadoit qu'elle trouveroit son bonheur dans tout ce qui augmenteroit celui de son aimable tuteur.

Paix. Taisez-vous, je vois d'ici votre mine inquiete, vos regards impatients; vous mourez d'envie de m'interrompre, de vous écrier : *quoi! comment! que dites-vous? bon dieu! l'aimoit-elle ce tuteur?* L'aimer! fi donc, milord. Une fille noble, modeste, aime-t-elle avant d'être préférée, desirée, recherchée? Eh, quand elle aimeroit! la décence lui permettroit-elle de l'avouer, de le laisser seulement soupçonner? Et moi, me conviendroit-il de le laisser entrevoir? Lisez comme j'écris, sans dessein, sans malice. N'ajoutez rien. Vraiment on admireroit fort ma discrétion, si je vous permettois de croire tout ce qu'il vous plairoit d'imaginer!

La charmante amie de milord, tendre, désintéressée, se promit de cacher au fond de son cœur la sincere affection dont ses chagrins n'altéroient point la force. Elle n'exigeoit rien, elle n'attendoit aucunes preuves de l'amitié de son tuteur. Cependant une marque décidée de son indifférence

lui fut si sensible, qu'elle la rendit à toutes les agitations dont elle se croyoit délivrée.

Milord se laissa persuader d'appuyer les prétentions d'un amant déja importun. Il consentit à le lui présenter comme un ami qu'il chérissoit. Il la pria, il la pressa de le traiter favorablement. Confuse, irritée, vivement blessée de ses sollicitations, dans son dépit elle souhaita pouvoir y céder, elle crut possible de s'y rendre. Emportée par sa colere, elle prit une sorte d'engagement, promit, refusa, donna de l'espérance, l'ôta, demanda du temps, ne sut ce qu'elle disoit, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle pensoit, ce qu'elle vouloit. Son embarras mal interprété parut un consentement, lui prépara de longues persécutions, des reproches, & tout l'ennui qui suit une fatigante poursuite quand elle fâche & déplaît.

Un changement inattendu en apporta beaucoup dans son cœur & dans celui de milord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles mysteres, un malin génie dissipa les charmes d'une agréable illusion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir, se séparerent. Milord confondu, chagrin, honteux d'une longue méprise, s'éloigna de la ville. Il se retira dans une belle solitude, où sa pupille étoit alors. En voyant son ami triste, elle oublia ses propres peines. Elle le plaignit, elle partagea tous les mouvements de son cœur, mit ses soins à le consoler, à le distraire au moins. La mélancolie de milord diminua. Il perdit peu à peu le souvenir d'une fâcheuse aventure.

L'aimable fille croyoit appercevoir dans ses yeux une reconnoissance animée; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude, souvent du plaisir, toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissoient. L'espoir ramenoit au fond de son ame les premieres douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse; elle entrevoyoit le plus grand des biens; tout lui en annonçoit la possession, quand son ami, cet ami cher, perdant le sens, l'esprit, la raison, partit comme un fou, s'éloigna de l'Angleterre, emportant avec lui les regrets, la paix, l'espoir, toute la félicité de la plus tendre, de la plus aimable des femmes.

Une conduite si étrange la révolta. Loin de pleurer, de gémir, elle s'indigna contre un sexe ingrat, méprisa des créatures si peu capables d'attachement, jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie, éloigna, maltraita, railla, désespéra tous ses amants. Le protégé de milord, principal objet de son ressentiment, paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de son humeur; on lui fit des représentations, rien ne la toucha, rien n'arrêta le cours de son dépit. Tous les jours plus belle, plus suivie, plus recherchée, elle continue à se venger, n'importe sur qui. Son tuteur s'est un peu mêlé de contrarier sa conduite; ses leçons, sa morale ont aigri son esprit. Elle est actuellement comme un vrai lutin. Elle sait qu'il aime. On lui dit, on lui répete,

c'eſt vous. Elle n'en veut rien croire, elle s'obſtine, elle ſoutient qu'un autre objet l'engage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire.

Et ſon tuteur, me demandez-vous, *que fait-il?* Tout le contraire de ce qu'il devroit faire. Chagrin, inquiet, jaloux, indécis, il ſe tient à l'écart, & comme un timide écolier que ſon précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, *je ne viendrai pas, j'ai peur.*

Rapprochez, examinez, peſez, jugez, venez, parlez & terminez.

LETTRE XLVI.

Milady Orrery, à milady Ormond.

E*NGAGER miſs Rutland à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même?* Vraiment vous prenez bien votre temps pour l'attirer à la campagne. Elle ſe marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi, comment, à qui. Oh! devinez. Mais je ne veux pas vous laiſſer rêver, chercher, vous tromper cent fois; elle épouſe l'ami de votre cœur, le parent dont vous parlez ſi ſouvent avec complaiſance, avec vanité; la plus noble des créatures, le plus aimable de tous les hommes. *Quoi! c'eſt?...* Oui, ma bonne amie, c'eſt milord Rivers. *Mais il eſt en France.* Non.

Il eſt à Londres. *Mais il n'aimoit pas miſs Rutland.* Pardonnez-moi. *Mais elle ne ſongeoit pas à lui.* Oh que fi ! *Mais contez-moi donc;* je ne veux rien conter. Revenez; on vous inſtruira de tout. On vous dira comment votre niece favorite, dont vous mettez l'eſprit & la fineſſe au rang des merveilles du monde, n'a pu, pendant près d'un an, rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je ſuis un peu fâchée d'humilier ma belle-ſœur; mais en dépit de mon frere & de vous, elle doit reconnoître ma ſupériorité. Combien elle s'eſt donné de peine pour engager ſon couſin à repaſſer la mer ! Moi, ſans art, ſans eſprit, en parlant tout bonnement, tout franchement, je lui ai dit, *venez.* Et le voilà. La reconnoiſſance & l'amour lui ont prêté des ailes, l'ont rendu à ſa patrie, à ſa maîtreſſe, à mon frere, à moi, qui deſirois paſſionnément de le revoir.

Milord Rivers eſt tranſporté, miſs Rutland charmée, ſir Charles enchanté, lady Cardigan folle de joie; & moi, vraiment heureuſe de les voir ſe jeter tour-à-tour dans mes bras, me preſſer tendrement, me répéter en verſant de douces larmes, qu'ils me doivent leur bonheur.

On vient de dépêcher un courier à lady Leſley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez, ma chere amie; venez bénir mon aimable Rivers, ſa jolie compagne, & redoubler, par votre préſence, le plaiſir de tous ceux qui vous aiment & vous ſont chers. Adieu.

HISTOIRE
D'ERNESTINE.



HISTOIRE D'ERNESTINE.

Une étrangere, arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre & inconnue, habitoit deux chambres basses au fauxbourg Saint-Antoine ; elle s'occupoit à broder, & vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en entrant dans sa maison ; on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer ; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé appercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris & d'exclamations, elles s'appelloient les unes & les autres, & se répétoient : Christine, hélas, la pauvre Christine !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le desir d'être utile à celles qui gémissoient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit : pendant qu'on parloit, ses yeux se fixerent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans ; cette innocente créature pleuroit près de la morte, l'appelloit, la tiroit par sa robe, & lui crioit, ma mere,

éveillez-vous ! ma mere, éveillez-vous donc !

Le cœur de la ſenſible voiſine s'émut à ce ſpectacle : elle s'avança, prit la petite dans ſes bras, la careſſa, eſſuya ſes larmes. La beauté de l'enfant redoubla ſon attendriſſement : elle envoya chercher un homme de juſtice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangere. Ayant rempli toutes les formalités néceſſaires au deſſein de ſe charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main & la conduiſit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité, ſe nommoit madame Dufreſnoi. Veuve d'un marchand peu riche, elle s'étoit arrangée avec la famille de ſon mari : contente de trois mille livres de rentes viageres, elle venoit d'abandonner à des enfants d'un premier lit, des droits aſſez conſidérables ſur leur ſucceſſion. Ce procédé généreux lui procura la ſatisfaction de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme, dont elle chériſſoit la mémoire.

La petite étrangere s'appelloit Erneſtine ; elle étoit Allemande, & ne paroiſſoit pas née dans la baſſeſſe ; elle s'exprimoit difficilement en françois : à force de l'interroger, on comprit par ſes diſcours, qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Chriſtine à quitter ſa maiſon & ſa patrie, & jamais on n'en apprit davantage.

Erneſtine pleura ſa mere, la demanda ſouvent dans les premiers jours qui ſuivirent ſa mort ; elle l'oublia, grandit, ſe forma, devint belle : ſa taille ſvelte & légere, des yeux



noirs, pleins de f…
drés, des dents b…
souris doux & ter…
naturel la rendoi…
charmante. Elle re…
apprit á chérir la …
neur comme sa lo…
très retirée, ses idé…
elle n'acquit aucune…
& conserva long…
de, & dangereuse ignor…
éloignant de notre e…
triste défiance, nous …
cres d'après nous-mêm…
garder tous les humain…
res disposées à nous ché…
Madame Dufresnoi…
cette jeune personne, …
l'état où elle se tr…
; que feroit Ernest…
la laissoit sans seco…
son fort, elle voul…
un talent capable de…
de la vie, & même…
ce : elle choisit la mini…
dessin. Un peintre …
chez elle. Attentive, pou…
Ernestine s'appliqua, intell…
dispositions, les cultiva, mon…
& promettoit de devenir hab…
Madame Dufresnoi, attaquée d'u…
ligne, fut en peu de moments rédu…
niere extrêmité ; elle mourut le cinq…
de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montroit à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi; elles logeoient près l'une de l'autre, & se voyoient assez souvent. Henriette avoit environ trente ans; élevée par une de ses parentes, femme riche & répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable, cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli : point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignoient du mariage : la bonté de son caractere, l'honnêteté de ses mœurs, & sa probité connue, lui attachoient de sinceres & de constants amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie; & quand il en fut temps, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, & s'enferma avec elle dans son appartement : elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, & lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé, cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou mal-adroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même. Ce zele approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh d'où vient, eh pourquoi vouloir persuader à un malheureux que le trait dont il se sent déchirer, doit à peine laisser des traces de son passage?

Henriette, nommée exécutrice testamentaire par madame Dufresnoi, s'acquitta fidé-

lement de cet office : on vendit les meubles & les effets au profit d'Ernestine, & l'on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres qu'ils rapporterent. Il falloit lui chercher un asyle décent & convenable; Henriette ne pouvoit la garder; M. Duménil, attaché à son éleve, engagea sa femme à la prendre chez elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension, & promit de cultiver ses dispositions, & de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance; & deux mois après la mort de sa bienfaictrice, Henriette la conduisit dans la maison de son frere.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge; elle pleuroit madame Dufresnoi, elle la pleuroit amerement, sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle : ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce, bonne, attentive, d'une tendre, d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractere à la dédommager de sa premiere amie : légere, étourdie, folle même, elle rioit de tout, ne s'intéressoit à rien, confondoit la tristesse avec l'humeur, & ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme, âgée de vingt-six ans, avoit un goût décidé pour la dissipation & l'amusement : très-bornée dans sa dépense, elle

ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide, ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses desirs malgré son peu de fortune, & devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé foible & souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie; une gouvernante âgée & raisonnable conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître : madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour; & comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'éleve de M. Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois; & quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où M. Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons; il s'en apperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écoliere : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle, & ces essais commencerent à lui donner de la réputation.

Un jour que, seule dans le cabinet de

M. Duménil, elle achevoit les ornements d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte, se tourna, vit un homme dont la parure & l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage, elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler; une simple inclination; un signe de sa main l'inviterent à s'asseoir; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui, les baissa ensuite sur la miniature, & pendant assez long-temps ses yeux se promenerent alternativement sur l'aimable cavalier & sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis; il venoit presser M. Duménil de lui donner ce portrait, une dame l'attendoit avec impatience; il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet, où il travailloit ordinairement; y voir à sa place une fille charmante, occupée à considérer ses traits, si parfaitement attachée à contempler son image, qu'elle sembloit se plaire à la regarder, c'étoit une espece d'aventure simple, mais agréable : elle l'amusa, l'intéressa, & lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à comparer l'original & la copie, le marquis admiroit les graces répandues sur toute sa personne : impatient de l'entendre parler, il souhaitoit que son éducation & son esprit répondissent à une figure si séduisante; & il

alloit commencer l'entretien, quand M. Duménil arriva, & lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore lui livrer le portrait. Le marquis, déja moins pressé de le donner, interrompit le peintre; & voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris; & comme il blâmoit au hasard, la jeune éleve de M. Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien; il se plaça vis-à-vis d'elle; & après y avoir mis toute son application, Ernestine jugea la copie parfaite. M. de Clemengis s'obstina, elle ne céda point; le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis, acheverent de l'enchanter: il demanda une copie de son portrait, exigea qu'elle fût entiérement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. M. de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret du cabinet; & M. Duménil l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfit sa curiosité en l'instruisant du sort de son éleve.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine, joignoit à mille agréments extérieurs, un caractere rare, & peut-être un peu singulier. M. de Clémengis, descendu d'une maison ancienne & distinguée,

guée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siecle par ses peres. Son bonheur avoit placé dans le ministere un de ses proches parents : chéri de cet homme puissant, le marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur, mais il n'en abusoit pas : plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son ame noble & délicate apprécioit la grandeur & les richesses par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux : un naturel doux & tendre le portoit à desirer des amis; il trouvoit des flatteurs, les servoit, & les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit caressé ; l'amour même ne lui donnoit pas de plaisirs sans mêlange; s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré, d'importunes demandes, des sollicitations pressantes & réitérées lui laissoient bientôt appercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne : depuis long-temps il cherchoit en vain un cœur capable à l'aimer pour lui-même, & s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, & n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, & la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sé-

curité. Quand on n'a jamais senti le desir de plaire, on plaît long-temps sans s'en appercevoir; & l'amour qui se cache, ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit. Pour conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante éleve fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile, à tenir, à guider ses crayons; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa mal-adresse; quelquefois elle le grondoit, l'accusoit de peu d'intelligence, se plaignoit de ses distractions; & lui montrant deux petites filles qui dessinoient dans la même chambre, elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfants.

Jamais le marquis n'avoit passé des moments si agréables. La douceur de s'entretenir familiérement avec une fille de seize ans, belle sans le savoir, modeste sans affectation, amusante, vive, enjouée, à qui son rang, sa fortune ou son crédit n'imposoient aucun égard, qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect, dont l'innocence & l'ingénuité rendoient tous les sentiments libres & vrais; être assis tout près d'elle, la

nommer ſa maîtreſſe, lui voir prendre une eſpece d'autorité ſur lui, s'empreſſer à la contenter, à lui plaire, ſans en avouer le deſſein, ſe flatter d'y réuſſir; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation ſi intéreſſante, qu'inſenſiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amuſements dont l'oiſiveté cherche à ſe faire des plaiſirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de ſon mari forçoit à reſter chez elle, s'apperçut de l'amour du marquis, elle lui montra une humeur complaiſante, eut de longs entretiens avec lui, gagna ſa confiance, entra dans ſes vues, & contente de ſa générosité, elle commença à traiter Erneſtine comme une perſonne dont elle ſe reprochoit d'avoir long-temps négligé la ſociété. Elle lui fit de tendres careſſes, voulut connoître ſes beſoins, ſes deſirs, s'empreſſa à les ſatisfaire. Chaque jour rendoit la ſituation d'Erneſtine plus douce & plus agréable; ſa reconnoiſſance lui fit oublier la longue froideur de cette femme; ſes bontés la toucherent; elle lui pardonna une légéreté d'eſprit, dont après tout elle n'avoit jamais ſouffert. Quand les défauts des autres ne nous nuiſent pas, il eſt rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaiſante, & qu'un ſecret intérêt l'engageoit à ſe faire aimer d'Erneſtine, elle inſpira aiſément de l'amitié à une fille ſenſible, qui croyoit tenir d'elle l'aiſance dont elle commençoit à jouir.

M. Duménil touchoit à ſes derniers mo-

ments; la certitude de ſa mort faiſoit couler les larmes de ſa tendre éleve, & ſouvent le marquis la trouvoit toute en pleurs. Une vive inquiétude ſe mêloit à ſon chagrin; Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, ceſſa tout-à-coup de lui donner de ſes nouvelles; elle lui manquoit dans un temps où ſes conſeils lui devenoient néceſſaires. Erneſtine lui écrivit pluſieurs fois, & ne reçut aucune réponſe. Ce ſilence l'affligea : ſon amie étoit-elle malade? négligeoit-elle de l'inſtruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de ſon maître? Elle en parla à madame Duménil, qui la raſſura ſur la ſanté d'Henriette, & la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas beſoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner, lui dit-elle d'un ton affectueux? Songez-vous à me quitter? Non, ma chere Erneſtine; nous ne nous ſéparerons point; vous partagerez ma fortune, elle eſt peut-être aſſez étendue pour vous rendre heureuſe; j'ai des reſſources qui vous ſont inconnues : gardez le ſilence ſur ce ſecret; ceſſez de vous alarmer, & ne regrettez plus les avis d'Henriette; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces diſcours, ſouvent répétés, diſſiperent l'inquiétude d'Erneſtine; mais ſon cœur fut bleſſé de l'oubli d'Henriette. En partant, elle lui avoit promis de s'intéreſſer toujours à ſon ſort, de lui procurer un aſyle, ſi ſon frere mouroit. Elle ne pouvoit accorder un procédé ſi froid avec le caractere d'Henriet-

te; mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil, affoiblit peu à peu ce chagrin; &, ſans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en diſtraire.

Le temps approchoit, où M. de Clémengis alloit s'éloigner; le régiment qu'il commandoit, venoit de paſſer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ſes efforts, Erneſtine s'apperçut de ſa triſteſſe: rêveur, inquiet, il gardoit un morne ſilence; le changement de ſon humeur la ſurprit, & ſes diſtractions la fâcherent. Il paſſoit le temps de ſa leçon à ſoupirer, à ſe plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine ſecrete & violente. Erneſtine ſe ſentit touchée de l'état où elle le voyoit; elle lui en demanda la cauſe avec intérêt, le preſſa de la lui confier; mais voyant que ſes queſtions le rendoient plus triſte encore, elle ceſſa de l'interroger, ſans ceſſer de s'occuper de ſon chagrin. Elle y penſoit à tous moments, attendoit impatiemment l'heure où le marquis devoit venir, portoit ſur lui des regards curieux & attentifs; & le trouvant toujours ſombre, elle baiſſoit les yeux, craignoit de rencontrer les ſiens, n'oſoit lui parler, & ſe demandoit tout bas, qu'a-t-il donc? je le croyois ſi heureux! Hélas, auroit-il ceſſé de l'être!

Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, ſans en connoître le principe, il s'occupoit du ſoin généreux de fixer pour jamais ſon ſort, de le rendre heureux & indépendant. Madame Duménil, engagée par

une grande récompenſe à paroître répandre ſur ſon amie les biens dont M. de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant ſi libéral & ſi diſcret.

Comment eſpérez vous toucher le cœur d'Erneſtine, lui diſoit-elle, ſi vous lui cachez la paſſion qu'elle vous inſpire? Vous l'enrichiſſez, & vous voulez lui laiſſer ignorer votre amour & vos bienfaits? Ah, puiſſè-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il! Je veux lui plaire, & non pas la ſéduire; la rendre libre, & jamais la contraindre ou l'aſſervir. J'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi ſans deſſein, ſans projet, ſans crainte, ſans eſpérance. Un tendre intérêt ſe peint dans ſes yeux depuis qu'elle s'apperçoit de ma triſteſſe : elle m'aime peut-être. Impoſèrois-je des loix à cette fille charmante? En excitant ſa reconnoiſſance, je gênerois ſon inclination, je m'ôterois la douceur de penſer que je poſſede un cœur qui ne priſe en moi que moi-même.

M. de Clémengis répéta alors à madame Duménil toutes les inſtructions qu'il lui avoit déja données ſur la façon dont elle ſe conduiroit après la mort de ſon mari. Elle promit de ſe conformer à ſes intentions, de garder fidélement ſon ſecret, & de lui apprendre par ſes lettres ce qu'Erneſtine penſeroit du changement de ſa ſituation. Peu de jours après cet entretien, M. de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lende-

main de ſon départ, à l'heure où il ſe rendoit ordinairement chez Erneſtine, elle reçut de ſa part une boîte fort riche; elle renfermoit le portrait que M. Duménil avoit fait du marquis, & ce billet.

Le marquis de Clémengis à Erneſtine.

" Je vous quitte, ma charmante maîtreſ-
„ ſe; un devoir indiſpenſable m'arrache à
„ la douceur de vous voir, de profiter de
„ vos ſoins, de vos bontés; mais je n'ou-
„ blierai point vos leçons. Pendant une
„ longue & triſte abſence, ma ſeule conſo-
„ lation ſera de me les rappeller. Dans vos
„ moments de loiſir, daignez vous occuper
„ à regarder ce portrait, à le copier; mul-
„ tipliez l'image d'un ami dont le cœur
„ vous eſt tendrement attaché; conſervez
„ ſon ſouvenir, & ſouhaitez quelquefois de
„ le revoir. „

Erneſtine ſentit de l'émotion & de la douleur en liſant ce billet. Pourquoi M. de Clémengis s'éloignoit-il ſans prendre congé d'elle, ſans lui dire qu'il partoit? Elle lut pluſieurs fois ſa lettre, toujours révoltée du myſtere de ſa conduite : inſenſiblement elle s'attendrit, le regret ſuccéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de paſſer des heures entieres avec lui. Quelle privation ! Elle perdoit juſqu'au plaiſir de l'attendre.

Ses yeux mouillés de quelques larmes, s'attacherent ſur le portrait; elle le conſidéra

long-temps; mais ne l'examinant plus en artiſte, elle trouva que M. de Clémengis avoit eu raiſon de ſe plaindre de cet ouvrage : voilà ſes traits, diſoit-elle, ſa phyſionomie ; mais où eſt l'ame, la vivacité de cette phyſionomie ? où ſont ces regards ſi doux, où l'amitié ſe peint ? Combien d'agréments négligés ! Eſt-ce là ce ſouris fin & tendre, cet air de bonté, de grandeur ? Où ſont tant de graces dont j'apperçois à peine une foible eſquiſſe ? En parlant, Erneſtine repouſſoit tous les deſſins qui étoient ſur ſa table, cherchoit ſes crayons, & remplie de l'idée du marquis, elle ſe flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéreſſant fut interrompu peu de jours après, par la mort du pauvre Duménil. Erneſtine tendrement attachée à cet homme, le regretta ſincérement. Sa veuve, preſſée d'abandonner un lieu propre à exciter la triſteſſe, ſentiment qu'elle craignoit, ſe hâta de charger un de ſes parents du ſoin de ſes affaires ; & dès que la bienſéance le lui permit, elle ſe rendit avec Erneſtine à trois lieues de Paris, dans une maiſon charmante. Pluſieurs valets, prévenus de leur arrivée, ſe préſenterent pour les recevoir, & s'empreſſerent à les ſervir.

Erneſtine pleuroit encore ; elle ſe rappelloit ſans ceſſe la douceur & l'amitié que ſon maître lui avoit toujours montrées. Cependant l'aſpect riant & magnifique de ce beau ſéjour ſuſpendit ſon chagrin ; les appartements, les jardins, la vue, l'émail & le pay-

fum des fleurs, tout flatte ſes ſens, tout charma ſes regards. Eh, qui vous a donc prêté cette agréable demeure, dit-elle à ſon amie? Ceux qui l'habitent doivent ſe trouver bien heureux!

Si la liberté d'y vivre vous paroît un bonheur, répondit madame Duménil, jouiſſez-en, ma chere amie, & ne craignez pas de le perdre. Je diſpoſe actuellement d'une fortune aſſez conſidérable; cette jolie terre en fait partie, & vous en êtes la maîtreſſe. Alors elle lui conta une petite hiſtoire adroitement préparée, pour lui perſuader que ſon mariage, contracté malgré ſes parens l'avoit privée de ſes biens pendant la vie de ſon mari.

Rien ne portoit Erneſtine à douter de la ſincérité de cette femme; elle ne connoiſſoit ni les loix ni les uſages; elle la crut ſans héſiter, la félicita de l'heureux changement de ſa ſituation, & ſe ſentit vivement touchée des aſſurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de ſon nouvel état.

Pour contenter ſon amie, Erneſtine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches préſents, de ſe prêter aux ſoins d'une femme de chambre deſtinée à la ſervir ſeule : il fallut ſe laiſſer parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de ſon temps, & voulut obſtinément que ſa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ſes charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat; inſenſiblement cet art lui

devint facile & agréable ; elle ſe plut, elle s'aima même, mais ce fut avec une modération dont ſon heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danſer vint lui enſeigner à développer les graces de ſa perſonne ; on lui donna des leçons de muſique ; ſes mains adroites s'accoutumerent bientôt à parcourir les touches d'un claveſſin ; une oreille parfaite la conduiſit en peu de temps à unir les ſons de ſa voix légere à leur harmonie. Le deſir de plaire à madame Duménil aidoit beaucoup à ſes progrès ; ſouvent auſſi elle étoit animée par le plaiſir de penſer qu'à ſon retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus inſtruite, plus aimable, plus digne de ſon amitié.

En s'éloignant d'Erneſtine, cet amant délicat s'étoit propoſé de lui écrire ſouvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire ſans ſe livrer à toute la tendreſſe de ſon cœur, il ſe contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil : elles l'inſtruiſoient chaque ſemaine de la ſanté d'Erneſtine & de ſes occupations ; il apprit avec raviſſement qu'elle employoit tous les moments dont elle diſpoſoit, à commencer des copies de ſon portrait, ou à retoucher celui qu'elle s'obſtinoit à faire ſans modele.

Deux perſonnes qui penſent différemment, ne ſe trouvent pas également heureuſes en jouiſſant des mêmes avantages. Madame Duménil, gênée par ſes promeſſes, regrettoit ſouvent ſes anciennes amies, & la vie bruyante de la ville ; ſes amuſements ſe

bornoient à de longues promenades; une jolie voiture, un très-bel attelage, lui ſervoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle ſe repentoit de s'être engagée à tenir une conduite ſi peu conforme à ſon goût : mais les avantages qu'elle retiroit de ſa complaiſance, & l'eſpoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidoient à ſupporter l'ennui de ſa ſolitude.

Erneſtine accoutumée à la retraite, vivoit parfaitement contente; tout dans la nature préſentoit à ſes yeux un ſpectacle agréable & intéreſſant : le lever de l'aurore, le ſoir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oiſeaux, les productions variées de la terre, offroient à ſon eſprit paiſible, ou des objets de plaiſir, ou le ſujet d'une tendre rêverie : ſon penchant pour M. de Clémengis animoit ſon cœur ſans le troubler, lui faiſoit goûter une partie des douceurs que donne le ſentiment, ſans y mêler l'agitation violente qui s'éleve des paſſions; elle ſouhaitoit de revoir le marquis, mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce deſir un mouvement pénible. Dans cette poſition tranquille, qui pouvoit engager Erneſtine à porter ſes vues au delà des apparences? Une ſituation heureuſe ne conduit pas à réfléchir; pourquoi voudroit-on approfondir la cauſe du bonheur dont on jouit? Le bien-être nous paroît un état naturel; ſon interruption nous trouble, nous agite; le malheur nous inſtruit, étend nos idées, rend

notre ame inquiete & notre esprit actif, parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoit avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été, elles reçurent celui de se séparer, & nos troupes repasserent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressants, il céda au desir de revoir l'objet de sa tendresse, & partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendue le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le marquis. A son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, & laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoit de le revoir.

Émù, pénétré de cet accueil, M. de Clémengis resta un peu de temps sans parler; il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction; elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agréments naturels; ses charmes relevés par mille graces nouvelles, l'aisance de ses mouvements, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence décore la beauté, inspirerent autant de respect que de surprise à M. de Clémengis: il crut voir

cette fille charmante pour la premiere fois; elle lui parut née dans l'état où ſa générofité l'avoit placée. Parée de ſes dons, environnée de ſes bienfaits, elle ne lui devoit point de reconnoiſſance, elle ignoroit ſes obligations; rien ne l'aſſerviſſoit, rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme qui, loin d'oſer lui vanter ſes ſoins, craignoit de les laiſſer paroître, & s'interrogeoit ſouvent pour s'aſſurer s'il ne ſe trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant pluſieurs jours, le marquis conſerva un air timide & embarraſſé auprès d'Erneſtine; il héſitoit en la nommant ſa maîtreſſe, il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier & gai de leurs premiers entretiens; peu à peu ſa poſition devint gênante. Avant ſon départ, occupé ſeulement du deſir de plaire, incertain des ſentiments qu'il inſpiroit, le doute lui laiſſoit la force de cacher les ſiens. Mais voir Erneſtine ſenſible, & n'oſer le paroître lui-même; lire dans ſes yeux attendris les plus douces expreſſions de l'amour, & ſe taire; quelle contrainte, quel ſupplice pour un amant paſſionné, qui goûtoit enfin un bien ſi long-temps ſouhaité, celui d'être aimé, véritablement aimé!

Sa fortune, dépendant encore d'une conteſtation difficile à terminer, la néceſſité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit ſa reconnoiſſance, le monde, les préjugés reçus, tout élevoit une barriere inſurmontable entre Erneſtine & lui. Il ne ſongeoit point à la franchir: l'honnêteté de

son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés : s'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité ; mais la dureté de ce moyen le révoltoit : si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit. Comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine ! L'éviter, la fuir, elle qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ! Que penseroit-elle d'un ami bizarre & cruel ? quelles seroient ses idées ? mépriseroit-elle son inconstance ? en seroit-elle touchée ? Oui, sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine. Ah ! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie ?

Cette derniere considération fut si puissante sur l'esprit de M. de Clémengis, qu'elle fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine ; elle n'apperçut en lui qu'un ami sincere, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusements, & content d'être admis à les partager.

Les moments qu'ils passoient ensemble s'échappoient avec rapidité. Amants secrets, amis avoués, le desir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime & délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte & sans inquiétude ;

mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé, & le temps approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit, alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caracteres, ne connoissoit ni les sentiments, ni les véritables intentions de M. de Clémengis. En s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse; une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusants soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus riante perspective. Trompée dans son attente, elle prit de l'humeur; elle se plaignit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit, l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus long-temps, & menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de M. de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser; il avoit fait meubler une maison à Paris pour elle; mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde, il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable; il falloit, ou la contenter, ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités & beaucoup de condescendance appaiserent madame Duménil; elle revint à Paris, & conduisit Ernestine au fauxbourg Saint-Germain, dans une maison peu spacieuse, mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée, elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage & un écrin rempli de pierreries.

Ce préſent toucha Erneſtine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil; mais ſa magnificence ne l'éblouit point; elle commençoit à s'accoutumer à la richeſſe, à l'éclat; & comme elle ne ſouhaitoit pas d'exciter l'envie, elle étoit bien éloignée de mettre à la poſſeſſion de ces brillantes bagatelles, le prix que le commun des femmes y attache.

Madame Duménil la preſſa de s'en parer; & ſe rappellant que le marquis étoit à Verſailles, elle ſe hâta de profiter de ſon abſence pour mener Erneſtine à l'opéra. Son projet étoit de lui inſpirer le goût des plaiſirs qu'elle-même préféroit, & de contraindre M. de Clémengis à lui laiſſer la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Erneſtine; elle ne s'apperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de ſpectateurs charmés de la voir, & ſurpris de ne pas la connoître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modeſtie, la figure décente de madame Duménil, l'air noble de ſa jeune compagne, les firent paſſer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attacherent ſur Erneſtine; en ſortant de ſa loge, elle ſe vit entourée & preſque preſſée, par l'indiſcrette curioſité d'un eſſaim de ces importuns enfants, abandonnés trop-tôt à leur propre conduite, ſouvent embarraſſés d'eux-mêmes, & toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'eſcalier, où plu-

ſieurs femmes attendoient leurs
neſtine reconnut parmi elles n
Duménil, qu'elle croyoit enco
gne : la voir, s'écrier, percer la fo
à elle, l'embraſſer, répéter Hen
chere Henriette, ce fut l'effet d'
ment ſi rapide, que ſa compagne
le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarraſſée, loin d
aux careſſes d'Erneſtine, paroiſſ
s'en défendre, la repouſſoit dou
ſongez-vous, mademoiſelle ? eſt-c
le lieu, lui diſoit-elle ? Eh ! pourqu
empreſſement après un ſi long ou
rez-vous, je vous en prie : tout n
à préſent, & vous ne devez pas r
perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie, répéta
Eh, d'où vient, eh, comment
due ? Quoi, ma chere Henriette
m'aimez plus ? Vous avouez qu
m'aimez plus ? Je vous plains, m
le, dit Henriette ; c'eſt vous aim
c'eſt vous aimer autant que la dif
tuelle de nos ſentiments peut me
tre. Et la regardant d'un air attend
& malheureuſe, ajouta-t-elle fort
bien vous ? Quel éclat ! mais que
dommagement de celui dont bri
ple, l'innocente éleve de mon
dame qui l'accompagnoit, l'app
pour ſortir, elle la ſuivit, & laiſſ
étonnée, confuſe & preſque imm
Madame Duménil n'avoit oſé

de ſa belle-ſœur; en retournant chez elle, un peu d'inquiétude lui faiſoit garder le ſilence, elle attendoit qu'Erneſtine parlât, & vouloit juger par ſes diſcours, de ceux d'Henriette. Il lui paroiſſoit impoſſible qu'un entretien ſi court eût produit de grands éclairciſſements: mais ſon amie ſe taiſoit, ſoupiroit; & la conſternation où elle la voyoit, lui cauſoit un véritable embarras.

Occupée à ſe répéter les expreſſions d'Henriette, à en pénétrer le ſens, Erneſtine s'abymoit dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en appercevoir une diſtincte & de s'y arrêter : Henriette me plaint, dit-elle, *tout nous ſépare!* Les bienfaits dont vous m'avez comblée ont bleſſé ſes regards; *leur éclat ne convient point à l'éleve de ſon frere; malheureuſe fille*, s'eſt-elle écriée! eh, d'où naît cette compaſſion ſi différente de celle que je lui inſpirois autrefois? Hélas! j'ai toujours excité la pitié; pourquoi ce ſentiment m'humilie-t-il aujourd'hui? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au ſoin de la Providence, recueillie par des mains bienfaiſantes, j'ai dû ma ſubſiſtance & mon éducation à la généreuſe amitié de madame Dufreſnoi. Henriette, dépoſitaire de ſes dernieres bontés, n'a pas ceſſé de m'eſtimer en me les aſſurant; pourquoi vos dons m'abaiſſent-ils à ſes yeux? En les recevant ai-je mal fait? Oui, ſans doute : le faſte & la richeſſe ne me conviennent point; cet éclat emprunté peut fixer les regards ſur moi, rappeller ma premiere ſituation, por-

ter l'envie à me la reprocher;
Peut-être n'eſt-il pas permis a
s'élever; l'obſcurité, la vie ſim
eſt peut-être ſon unique partag
tant des bienfaits d'un ami, to
accepte au delà de ſes beſoins
être ridicule & mépriſable.

Eh! que vous importent les i
riette, répondit madame Dumé
dez-vous d'elle? Cette fille ha
vere a-t-elle des droits ſur vou
oſeroit-elle vous blâmer d'accep
quand elle même doit tout à l'aff
parente éloignée? Vous m'avez e
déſobligée en courant à ſa ren
m'a toujours haïe; mais depui
ſon frere, j'ai eu le plaiſir de l
Elle vouloit ſe mêler de ma con
la vôtre; mais en lui fermant m
ſu m'affranchir de ſa tyrannie. E
contre moi, je le ſais: comment
neroit-elle de vous avoir rend
ſans la conſulter ſur les moyens
tre ſort, ſans lui confier des a
que l'auſtérité de ſes principes l
rejeter?

Vous avez fermé votre porte à
s'écria Erneſtine ſurpriſe; eh,
que m'apprenez-vous? D'où vien
trer ſi fâchée, reprit madame
Qu'avez-vous donc à regretter?
privé d'une amie, ne la trouve
en moi? Après ce que j'ai fait po
m'étonne de vous voir ſi attaché

tre : jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil ; & si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens, évitez de lui parler ; vous me devez cette légere condescendance, & je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle desiroit ; elle fut triste, agitée tout le soir : la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit : pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente ? D'où naissoit une haine si décidée, si forte ? Pendant la vie de M. Duménil, elles ne se cherchoient pas, mais elles se voyoient assez souvent : comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangements avantageux pour son amie, elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche, & de partager sa fortune avec sa chere pupille ! On la traitoit de sévere, de hautaine. Ces épithetes convenoient-elles au naturel indulgent, à l'humeur douce de mademoiselle Duménil ? Ernestine entrevit du mystere dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance & lui inspira une sorte de crainte : cependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement & de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit ? Elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation, dans les yeux de made-

moiselle Duménil ; trompée par un faux rapport, son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la mésintelligence entre sa sœur & elle : cette derniere pensée ranima le desir de faire expliquer Henriette ; & comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvements de son ame, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement ; & déja prête quand on entra chez elle, après s'être encore consultée, avoir hésité un peu de temps, elle demanda des porteurs, sortit seule, & se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh, bon dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, mademoiselle ! Quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie, répondit-elle ; je viens savoir si vous êtes encore cette amie autrefois si sensible à mon malheur, dont le cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes. Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée & presque offensée hier ? Si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant ; me plaindrai-je à présent de votre injustice ? Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement, parlez, ma chere Henriette, dites-moi *ce qui nous sépare*, & pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation*, répéta mademoiselle Duménil ! Si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la douceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler ? ne m'avez-vous pas entendue ?

Non, dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentiments different-ils ?* ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil ; & la regardant fixement : osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant, lui dit-elle ? En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient ? ne vous en reste-t-il aucune idée ? Vous rougissez, ajouta-t-elle, vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble & modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur ?

Je rougis de vos expressions, & non pas de mes fautes, dit Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre, je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez : je me suis *écartée* de ces devoirs, j'en ai *perdu l'idée !* Qui vous l'a dit ? Sur quoi le jugez-vous ?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance, dit Henriette : mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentiments qu'il peut m'inspirer. Ah, mademoiselle, vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire,

bien entier, s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi !

Eh, mon dieu ! s'écria Ernestine toute en pleurs, est-ce une amie, est ce Henriette, qui me traite avec tant de dureté ? Un état *méprisable !* j'ai choisi *cet état !* j'ai renoncé *à la décence !* je l'ai *sacrifiée à la richesse !* moi ? comment ? dans quel temps ? en quelle occasion ? Quoi, mademoiselle, vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes !

Mademoiselle Duménil, émue des larmes d'une jeune personne si long-temps chere à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur l'égarement d'une fille simple & facile à séduire. Elle rêva un moment ; & prenant la main de son amie : soyez vraie, lui dit-elle ; répondez sans hésiter à mes demandes : quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles ? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frere ? Je vous offrois après sa mort un asyle décent & agréable, pourquoi le refusâtes-vous ? Enfin, pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil, qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des pieges à son amie ; elle ne douta point

que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine, des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation. Elle soupira, s'attendrit. On nous a trompées l'une & l'autre, dit-elle; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile; ils ont bassement profité des circonstances, de mon éloignement, de votre crédulité. Mais où nous conduit cette triste certitude? Vous vous trouvez heureuse! Quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes? Après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver? Pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés; fuir, mépriser haïr cet homme vil?... Renoncer à lui! le fuir! le mépriser! s'écria Ernestine. Quels noms osez-vous lui donner? Eh! pourquoi le fuir? qu'a-t-il fait? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise? ne recevez-vous pas les visites de cet homme? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement? d'autres personnes y sont-elles admises? êtes vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche: prétendez-vous excuser votre conduite, me

contraindre

contraindre à l'approuver? Que voulez-vous? que me demandez-vous? pourquoi me cherchez-vous?

Un commerce déshonorant, répéta Erneſtine! Eh, depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître, l'excite & la partage? Perſonne n'eſt admis dans mon appartement : eh! qui chercheroit à me voir? Le marquis de Clémengis eſt ma ſeule connoiſſance, mon unique ami. Elevée loin du monde, accoutumée à m'occuper, je n'ai point encore ſenti le beſoin de me diſtraire, de me fuir moi-même, ni le deſir de former des liaiſons. Madame Duménil, autrefois ſi répandue, depuis l'inſtant où elle eſt rentrée dans ſes biens, s'eſt éloignée de ſes amis, n'a plus ſongé..... Rentrée dans ſes biens, elle! interrompit Henriette : de quels biens me parlez vous?

Erneſtine conta alors l'hiſtoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne; & ſans s'appercevoir de la ſurpriſe d'Henriette : vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis, ajouta-t-elle; s'il vous étoit connu, vous l'approuveriez : oui, l'idée de ne plus le voir me révolte; elle bleſſe mon cœur; une douce intimité s'eſt établie entre nous; elle fait mon bonheur, & ſans doute le ſien. La préſence de cet homme aimable inſpire je ne ſais quel ſentiment délicieux, dont le charme eſt inexprimable : dès qu'il eſt près de moi, je me trouve heureuſe; je lis dans ſes yeux qu'il eſt content auſſi, & j'aime à penſer qu'un

même mouvement cause ses plaisirs & les miens.

Henriette joignit les mains, leva les yeux au ciel : mon dieu, s'écria-t-elle, ai-je bien entendu! Quelle espérance s'éleve dans mon cœur! Cet aveu, son ingénuité...... O ma chere Ernestine, es-tu encore innocente? Dans le transport vif & tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté; elle est trompée, elle n'est pas séduite; il est temps, il est encore temps de la sauver du danger où sa crédulité l'expose.

Des questions suivies, des réponses positives, amenerent enfin l'éclaircissement que toutes deux desiroient. La conduite du marquis étonnoit mademoiselle Duménil; elle lui paroissoit singuliere, mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine, en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider! Eh quoi, des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion & de secret, tendoient à lui ravir un bien dont la richesse & la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte!

Mademoiselle Duménil, entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit sur la façon de penser libre & inconséquente des hommes, sur la contrariété sensible de leurs principes & de leurs mœurs. O ma chere amie! vous ne les connoissez pas, lui

disoit-elle, ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* & *foible* ; cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, & profitent de sa foiblesse : ils ont fait entr'eux d'injustes conventions, pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire; ils leur ont imposé des devoirs; ils leur donnent des loix; & par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes; ils les pressent de les enfreindre, & tendent continuellement des pieges à ce sexe *foible*, *timide*, dont ils osent se dire le conseil & l'appui.

Ah! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine; ne lui supposez point de cruelles intentions; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable & malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah! si vous le voyiez, si vous lui parliez.... Eh bien, interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai. Je souhaite que son amitié soit innocente & désintéressée : mais en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite? En vous engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition, ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui? En vous dérobant à tous les regards, ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul? Il vous cachoit ses bienfaits; mais pouvoit-il les cacher aux autres? Madame Duménil est-elle inconnue? ignore-t-on ses facultés? Ses anciennes amies,

furprises de ne plus la voir, ont voulu pénétrer le myftere de fa retraite; elles l'ont découvert, elles ont parlé depuis le retour du marquis. Quelles idées fe feront élevées dans l'efprit de vos valets, des fiens? Idées groffieres, mais malignes, étendues, & dont la communication eft prompte. Moi-même ne vous ai-je pas cru coupable? M. de Clémengis eft votre ami, dites-vous? Non, Erneftine, non, il ne l'eft pas: l'homme qui facrifie notre réputation à fon amufement, à fes plaifirs, eft-il donc un ami? a-t-il donc une *affection pure?* Mais vous pleurez, continua-t-elle, vous gémiffez, vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue, dit Erneftine; vous venez de détruire la paix de mon ame, tout le bonheur de ma vie! Ah, pourquoi diffipez-vous une fi flatteufe illufion? Et cachant fon vifage inondé de pleurs, dans le fein de fon amie: ô ma chere Henriette, pardonnez-moi, lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, fouffrez qu'elle éclate: je ne puis applaudir à votre raifon, je ne puis être reconnoiffante de vos bontés. Ah, falloit-il m'éclairer! mon erreur me rendoit fi heureufe! Que je hais le monde, fes ufages, fes préjugés, fes malignes obfervations! Que dois-je à ce monde où je ne vis point? Quoi, faudra-t-il immoler mon bonheur à fes fauffes opinions? Eh, que m'importent fes vains, fes téméraires jugements, quand je fuis innocente, quand mon cœur ne fe reproche rien?

Vous me troublez, vous m'affligez, reprit mademoiselle Duménil. Que vous êtes attachée à M. de Clémengis! Ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même, qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissemens dont je suis trop touchée. Pourquoi ces larmes? Vous êtes libre, Ernestine. Eh, bon dieu! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur dont vous regrettez si vivement la perte? Vous pouvez le goûter encore, rien ne s'oppose à vos desirs : oubliez que vous m'avez vue; perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts; allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassement prêtée à vous faire connoître cette félicité passagere; ce n'est pas de moi, c'est d'elle, que vous devez vous plaindre; cette femme inconsidérée est la véritable cause de vos peines. Puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte & de vos remords!

Que je suis malheureuse! s'écria Ernestine : qu'un instant a répandu de trouble & d'amertume dans mon cœur! On craint pour moi la honte & les remords? O ma chere Henriette, ne méprisez pas votre amie; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis foible, & peut-être injuste; la douleur oppresse mon ame, abat mes esprits, je ne me connois plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée; je me livre à vous, à vos conseils, à vos lumieres, à votre amitié. Ah! je ne regrette point l'aisance où je vivois,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] par le sacrifice de l'inclination [illegible] de vous, mademoiselle, vous ne [illegible] quand vous vous êtes [illegible] inspirer une passion qui [illegible] nécessité d'être contraire ou [illegible]

Ce dernier reproche me touche, [illegible]. Je le mérite, je me le suis souvent [illegible] à moi-même : dans la position d'Ernestine, dans la mienne, je ne devois ni nourrir mon penchant, ni exciter en elle une passion qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais ai-je tenté de la séduire? L'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses? Lui ai-je donné de fausses espérances? Ai-je abusé de sa crédulité? Enfin ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés? Me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentiments? Content du plaisir d'aimer, charmé de la douceur de plaire, je jouissois d'un bonheur inconnu peut-être au commun des hommes. Ernestine le partageoit. Ah, mademoiselle, de quel bien vous nous privez tous deux, par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner!

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espece de reproche, ne voulut pas laisser penser à M. de Clémengis, qu'un zele officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, & ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine & elle.

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, mademoiselle, reprit le marquis; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste & sans appui, ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice & de l'impudence. Votre amie ne jouit point *d'une opulence passagere*; elle est riche, libre & indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la lasser, avant de partir pour l'Italie je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable éleve de votre frere: mon dessein étoit de vous la remettre: mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine chez l'homme public où vous-même, mademoiselle, aviez placé ses premiers fonds; la terre qu'elle habitoit lui appartient; elle est acquise sous son nom & par les soins de cet honnête homme: si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, mademoiselle, & daignez me dire si le mystere de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande, *êtes-vous un homme perfide?*

Henriette rêva un moment; la noble fran-

chise de M. de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si délicat, lui paroissoit un sentiment naturel; le grand monde, où elle vivoit depuis son enfance, ne lui en avoit jamais donné l'idée. Elle commençoit à regarder l'ami d'Ernestine avec une sorte de vénération; mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point : consentiriez-vous, monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits, dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir ?

Ah, qu'elle en jouisse par-tout où ils la rendront heureuse, s'écria M. de Clémengis! L'ai-je obligée pour la contraindre? Non, mademoiselle, non, je vous le répete, elle est libre, elle est indépendante, & je me mépriserois, si j'osois me croire des droits sur elle.

Mademoiselle Duménil se leva avec vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main; & la conduisant auprès de M. de Clémengis : remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter; mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnoissance vive & constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne.

Ernestine avoit tout entendu; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater, ses larmes furent assez long-temps la seule expression de son cœur. Mademoiselle

Duménil prévient de peu de jours, lui dit le marquis, une proposition que je m'apprêtois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter ; votre amie m'épargne une explication dont je me sentois embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous parlerois, & plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais pourquoi pleurez-vous, lui demanda-t-il d'un ton tendre ? auriez-vous de la répugnance pour l'asyle qu'on vous propose ?

Eh, monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asyle que vous me choisissez ? Je suivrai les conseils de mademoiselle, je me soumettrai aux loix que vous daignerez m'imposer ; elles seront à jamais la regle de ma vie. Vous imposer des loix, moi, ma chere Ernestine, s'écria le marquis ! Quel langage ! Puis-je l'entendre sans douleur ! Et s'adressant à Henriette : & je vous en prie, mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même ; & je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main, voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour la derniere fois, serroit son cœur, & lioit sa langue. Quelques mots coupés par ses soupirs, découvrirent sa pensée à M. de Clémengis. Il en fut ému, attendri ; il prit sa main, la pressa doucement, la baisa : nous ne nous séparerons point, lui disoit-il, je vous visite-

rai souvent, vous me serez toujours chere, vous m'occuperez sans cesse ; séchez vos pleurs, levez ces yeux charmants sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée, accordez-moi la douceur de m'applaudir, à ceux de votre amie, de n'avoir rien permis à mes desirs, qui vous oblige à les baisser devant elle.

Mademoiselle Duménil se joignit au marquis pour consoler Ernestine : ils prirent de concert toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre, & demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme de chambre, le seul domestique qu'elle vouloit garder, & la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil d'une si brusque séparation. A sa priere, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporteroit ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, & l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangements, qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les moments du jour, M. de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille ; mais peu accoutumé à déguiser les mouvements de son ame, ses regards découvroient le trouble & l'agitation d'une passion inquiete. Il prit les mains d'Ernestine, & la regardant avec une tendresse inexprimable : ô ma charmante

amie, lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont l'objet & la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime, vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter. Oui, je vous aime, je vous adore. Combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-temps! Je m'applaudis de vous avoir respectée. Plus mes desirs étoient grands, plus l'innocence & la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même est satisfaisante. Si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez; que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux cheris. Ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Dumenil : il sortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide, s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

[illegible]

Je ne sais, répondit-elle, [illegible] pourquoi mon ame est si cruellement oppressée; je ne formois point de desirs, je ne concevois pas des espérances, ma félicité me paroissoit le bonheur suprême ; elle remplissoit tout mon cœur, elle ne me permettoit pas de former des vœux : jamais je n'entrevois dans l'avenir un bien au dessus de celui dont je jouissois, & cependant, ma chere Henriette, il me semble que j'ai fait une perte immense; on vient de me ravir, de m'enlever ... quoi? Pas même des souhaits! Ah, quelle triste lumiere les paroles du marquis ont portée dans mon esprit! *La position d'Ernestine, la mienne, ne nous permettent point d'être heureux, si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice!* Elle s'arrêta, soupira, détourna les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. Cher Clémengis, dit-elle, tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse! Elle ne l'exige pas; elle ne desire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta

amie, lui dit-il, n'oubliez jamais un homme qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont l'objet & la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime, vous l'ignoriez; il m'est doux de vous le dire, de vous le répéter. Oui, je vous aime, je vous adore. Combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-temps! Je m'applaudis de vous avoir respectée. Plus mes desirs étoient grands, plus l'innocence & la sensibilité de vôtre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré, plus la victoire que j'ai remportée sur moi même est satisfaisante. Si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre, à ma solide amitié, accordez-moi la récompense d'un effort si difficile, d'une retenue si constante; cessez de vous affliger, dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez; que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux chéris. Ah! vous le savez, tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine.

Sans attendre sa réponse, le marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit, quand revenant à elle, il lui demanda d'un ton timide, s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette, douce, sensible, vertueuse sans rudesse, dédaignoit une sévérité, souvent affectée, toujours rebutante, propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant, qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

me de sa fortune, manquoient aux égards dus à son nom, même à une grande famille, qui craignoit l'alliance. On examinoit une terre ancienne & importante d'où ses biens dépendoient; le jugement en étoit encore incertain. Si M. de Clémengis perdoit à la fois son procès & la faveur de sa mère, réduit à un revenu médiocre, forcé de quitter le service, d'abandonner la ville, de vivre loin du monde, l'avoit-il si amour, affoibli par la possession, ne s'é-teindroit-il pas? si la constance de ses sentimens rendroit ses plaisirs durables? si les agrémens de son mariage effaceroient le souvenir de tant de sacrifices faits à l'amour? Qu'assuroit de penser long-temps comme il pensoit alors? Peut-être un jour, injuste dans ses regrets, cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence, rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins, la rendre malheureuse, lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient: il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire; mais se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder; & lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit com-

gloire : mes yeux sont ouverts, je vois tout ce qui nous sépare; mais comment, mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du marquis, le temps, la raison, dissiperent un peu le chagrin d'Ernestine : mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode & agréable, elle y découvrit par-tout les soins de son amant : une petite bibliotheque composée de livres choisis par le marquis, lui offrit un amusement utile & la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique, s'occupa de la lecture, & ne négligea point un talent devenu précieux pour elle, par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de M. de Clémengis. Des traits si chéris se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination, & son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent, le marquis l'accompagnoit quelquefois, mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette, il s'attachoit à combattre sa passion; dans ses principes, il ne pouvoit la rendre heureuse, sans risquer le renverse-

ment de ſa fortune, manquer aux égards dus à ſon oncle, même à une grande famille, dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne & importante d'où ſes eſpérances dépendoient; le jugement en étoit encore incertain. Si M. de Clémengis perdoit à la fois ſon procès & la faveur de ſon oncle, réduit à un révenu médiocre, forcé de quitter le ſervice, d'abandonner la cour, de vivre loin du monde, ſavoit-il ſi ſes deſirs, affoiblis par la poſſeſſion, ne s'éteindroient pas? ſi la conſtance de ſes ſentiments rendroit ſes plaiſirs durables? ſi les douceurs de ſon mariage effaceroient le ſouvenir amer de tant de ſacrifices faits à l'amour? Qui l'aſſuroit de penſer long-temps comme il penſoit alors? Peut-être un jour, injuſte dans ſes regrets, ceſſeroit-il d'aimer l'innocente cauſe de ſa ruine; peut-être oſeroit-il l'accuſer de ſa propre imprudence, rejeter ſur elle l'amertume de ſes chagrins, la rendre malheureuſe, lui ravir à jamais cette paix, ce bonheur que lui-même s'étoit plu à lui aſſurer.

Ces réflexions l'affermiſſoient dans la réſolution de réſiſter à ſon amour, de ne plus ſe permettre des ſoins qui l'entretenoient : il eſſayoit ſes forces, ſe faiſoit une violence extrême pour laiſſer paſſer pluſieurs jours ſans voir Erneſtine, ſans lui écrire; mais ſe reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaiſir de la regarder; & lui trouvant un air triſte, abattu, il s'accuſoit de cruauté, ſe demandoit com-

ment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui; devenue timide, elle rougissoit de son trouble & s'efforçoit de le cacher; mais ses regards languissants, ses soupirs, ses questions inquietes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentiments; & lui rappellant ces temps où, libres de s'entretenir, ils passoient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumieres inutiles à son bonheur: ah! pourquoi, pourquoi, lui disoit-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même?

Touchée de ces discours, attendrie par ses propres idées, Ernestine se taisoit, pleuroit, & regrettoit peut-être sa premiere simplicité. Trois mois s'écoulerent sans apporter aucun changement dans sa situation: au retour du printemps, le marquis se disposa à la quitter, pour se rendre à son régiment. L'un & l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation; leurs adieux furent longs & tendres, ils pleurerent tous deux; & loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins, ils se répéterent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de temps après le départ de M. de Clémengis, Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite: elle desira d'aller à la cam-

pagne, de revoir, d'habiter cette agréable demeure, présent de son amant, préparée, embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule. Cette difficulté chagrinoit Ernestine, le hasard la leva; un événement où son bon cœur l'intéressa, lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci, âgée de trente six ans, belle encore, aimable & malheureuse, retirée depuis trois ans à l'abbaye, s'étoit attachée à montrer de la complaisance & de l'amitié à la jeune Ernestine; veuve & réduite à la plus grande médiocrité par des accidents fâcheux, il lui restoit seulement une petite rente sur un particulier. Cet homme, manquant de bonheur ou de conduite, dérangea ses affaires; pressé par ses créanciers, il prit la fuite, passa en Hollande, & livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine élevée, soutenue, enrichie par la tendre compassion de ses amis, se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état; son cœur, toujours ouvert aux cris de l'indigent, cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de madame de Ranci, elle prit des mesures avec mademoiselle Duménil, pour faire passer sur la tête de cette femme désolée, le petit héritage de madame Dufresnoi; & ce qu'elle y ajouta remplaça sa perte & même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié dans

le cœur d'une femme honnête & sensible, elle sentit bientôt pour Ernestine les sentiments d'une tendre mere, reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort, de vivre toujours avec elle, & de l'accompagner dans sa terre, où elles se rendirent un mois après le départ de M. de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur; elle ne cachoit point à madame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoit de les habiter; elle lui montroit les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentiments pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnoissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; & quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances, des soupirs, des larmes interrompoient les effusions de son cœur; elle avouoit qu'elle n'en avoit point. Sans rejeter les conseils prudents de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, & lui laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à oublier le marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine. En la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre M. de Clémengis

dans cette belle solitude, & ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole, donnée à mademoiselle Duménil, embarrassa bientôt l'aimable & tendre Ernestine. Le marquis alloit revenir; il la conjuroit de rester chez elle, de passer l'automne à la campagne, de lui permettre de la revoir encore avec une liberté dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât. La présence de madame de Ranci suffisoit, disoit-il, pour la rassurer contre de malignes observations; la même priere se renouvelloit dans toutes ses lettres; il la pressoit avec ardeur, il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grace.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée : je lui dois tout, disoit-elle à madame de Ranci, ne ferai je rien pour lui ? En résistant à ses desirs, je m'accuse d'ingratitude. Est ce à moi de l'affliger ? Ah ! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas, pourquoi ne céderois-je point à ses volontés ? Pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée, la douceur véritable de lui causer de la joie ? Vous me soutiendrez contre moi-même, vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mere tendre & vigilante, vous ne me quitterez point; témoin de ma conduite, vous me justifierez auprès d'Henriette. Eh ! que m'importe le reste du monde ? L'estime de mes amis, la mienne, suffit à ma tranquillité. Madame de Ranci

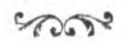
combattit en vain une réſolution détermi-
née, & M. de Clémengis eut le plaiſir de retrouver Erneſtine à la campagne, & de s'aſſurer qu'il devoit ſa complaiſance à l'amour.

Il en jouit pendant pluſieurs jours, ſans paroître porter ſes idées au delà du bonheur qu'il s'étoit promis : mais un amour avoué peut-il ſe contenir dans les bornes étroites que l'amitié preſcrit? Un deſir ſatisfait éleve un deſir plus ardent encore; les ſouhaits ſe multiplient, les vœux s'étendent; une grace reçue ouvre le cœur à l'eſpérance d'une grace plus grande; l'eſpace immenſe qui ſembloit éloigner un point à peine apperçu, diſparoît inſenſiblement, & la penſée ſe fixe ſur l'objet qu'on oſoit même entrevoir.

Libre de prolonger ſes viſites, de paſſer une partie du jour auprès d'Erneſtine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La préſence continuelle de madame de Ranci le gênoit, & ſon attention à ne pas quitter ſa jeune amie la rendoit inſupportable à ſes yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous ſuivre avec tant d'affectation, diſoit-il à Erneſtine, à ne jamais vous perdre de vue? Exigez-vous d'elle cette importune aſſiduité? Me craignez-vous? Avez-vous ceſſé de m'eſtimer? Quoi, des précautions contre moi! Eſt-ce vous, eſt-ce Erneſtine qui me laiſſe voir une défiance injurieuſe? Que de froideur, de réſerve! Non, votre amitié n'eſt plus auſſi tendre. Ah, qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps, où dans

ces mêmes lieux, vous accouriez au devant de mes pas avec une joie si vive! où votre bras s'appuyoit sur le mien! où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois où vous vous plaisiez tant! O ma chere amie, il est donc vrai que vous êtes changée!

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachoient des larmes, & jamais la plus légere plainte : elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens, avec une patiente indulgence. Les chagrins du marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son ame; elle trembloit pour des jours si précieux. Je ne vous importunerai bientôt plus, lui disoit-il, les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. Mon imprudence vient d'irriter une passion si long-temps réprimée, répétoit-elle à madame de Ranci; je n'en connoissois encore que les douceurs, j'en éprouve à présent toutes les amertumes. Cette femme, alarmée du danger de sa jeune amie, la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit : mais avant de partir, elle écrivit à M. de Clémengis, & lui envoya sa lettre par un exprès, à l'instant même où elle rentroit au couvent. Il l'ouvrit avec empressement, & sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :



Lettre d'Ernestine.

" Quelle douleur pour moi, monsieur, „ d'exciter vos plaintes, de m'accuser de „ toutes vos peines, de me reprocher l'état „ affreux où vous êtes! Eh quoi, c'est donc „ moi qui vous afflige! Puis-je le croire, „ puis-je m'en assurer, quand votre bonheur „ est l'objet, l'unique objet de tous les vœux „ de mon cœur? Hélas, par quelle fatalité „ ce bonheur semble-t-il dépendre aujour- „ d'hui de l'égarement d'une fille que vous „ respectiez autrefois! Soyez juge dans vo- „ tre propre cause, dans la sienne, & pro- „ noncez entre votre cœur & le mien.

„ Ma réserve vous blesse? Eh, monsieur, „ m'est-il permis de vous traiter encore avec „ une familiarité dont mon ignorance étoit „ l'excuse? Pendant long-temps j'osai vous „ regarder comme un frere chéri: l'extrême „ différence de nos fortunes ne me frappoit „ point; dans ce temps heureux, rien n'ar- „ rêtoit les témoignages de mon innocente „ affection. Je ne suis point changée: ah! „ pourquoi vous obstinez-vous à penser que „ je le suis? Ce n'est pas vous, monsieur, „ c'est moi-même que je crains. Je suis jeu- „ ne, je vous dois tout; je vous aime, oui, „ monsieur, je vous aime, je le dis, je le „ répete avec plaisir, je ne rougis pas de „ vous aimer. Le premier instant où vous „ parûtes à mes yeux, fit naître cette ten- „ dresse que le temps à rendu si vive: senti-

„ ment

„ ment cher à mon cœur, le seul qui m'at-
„ tache à la vie. Tant de bienfaits si géné-
„ reusement répandus sur moi, m'assuroient
„ un sort paisible; mais l'amour que vous
„ m'inspiriez faisoit mon bonheur, mon
„ souverain bonheur ! Penser sans cesse à
„ vous, m'occuper du soin de conserver vo-
„ tre amitié, de mériter l'estime de mon
„ respectable ami, vous voir quelquefois,
„ lire dans vos yeux que ma présence exci-
„ toit votre joie, c'étoit pour moi le bien
„ suprême! Une félicité si grande est-elle à
„ jamais détruite? Ne me la rendrez-vous
„ point? Non, il n'est plus en votre pou-
„ voir de me la rendre!

„ *Vous ne m'importunerez pas long-temps?*
„ Quelle cruelle expression! Je ne puis sup-
„ porter la certitude de faire votre mal-
„ heur; elle pénetre mon ame, elle déchire
„ mon cœur. En me retirant, en abandon-
„ nant les lieux où je vous voyois sans con-
„ trainte, j'ai suivi des conseils prudents :
„ mais je ne vous fuis point, je ne prétends
„ pas élever une barriere entre vous & moi.
„ Prête à quitter cet asyle, si vous le vou-
„ lez, je soumets ma conduite à votre dé-
„ cision.

„ Si, pour sauver vos jours, il faut me
„ rendre méprisable, renoncer à mes princi-
„ pes, à ma propre estime, peut-être à la
„ vôtre, je ne balance point entre un inté-
„ rêt si cher & mon seul intérêt. Ordonnez,
„ monsieur, du destin d'une fille disposée,
„ déterminée à tout immoler à votre bon-

heur : mais avant d'accepter un si grand
» sacrifice, permettez-moi de remettre dans
» vos mains tous les dons que vous m'avez
» faits. Les garder, en jouir, ce seroit laisser
» croire que vous m'aviez enrichie pour
» me perdre; sauvons au moins votre hon-
» neur, une légere partie du mien; qu'on
» ne m'impute jamais la bassesse d'avoir reçu
» le prix de mon innocence. A ces condi-
» tions, monsieur, la tendre, la malheu-
» reuse Ernestine tiendra la conduite que
» votre réponse lui prescrira. »

Ah, grand dieu! s'écria le marquis en finissant de lire, ai-je pu porter cette fille charmante à m'écrire ainsi? Quelle étrange proposition! Mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même! Aimable Ernestine! qui, moi, je t'avilirois? j'abuserois de ton amour, de ta noble confiance?... Ah! tu n'as rien à craindre de ton amant, de ton ami, de ton reconnoissant ami. Périsse l'homme injuste & cruel, qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce, d'une sensible créature, capable de s'oublier elle-même pour le rendre heureux!

M. de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiete Ernestine. L'agitation de ses esprits, l'attendrissement de son cœur, ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentiments; il s'en plaignoit aussi, lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne for-

moit pas. Ah, comment avez vous pu croire, lui disoit-il, que votre ami voulût être votre tyran? Il terminoit sa lettre par des expressions tristes & vagues, elles sembloient annoncer sa visite pour le soir; il promettoit une confidence, elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment, ce qu'il se trouvoit malheureux, bien malheureux, de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci, quand on lui apporta la lettre de M. de Clémengis; elle la prit en tremblant, la tint long-temps sans oser l'ouvrir; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle; ô madame de Ranci! si vous saviez..... Qu'ai-je fait! Que me dit-il! Je suis perdue!

Cette femme ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet; & portant des regards timides sur ces caracteres chéris, des larmes de joie inonderent bientôt cette lettre consolante; elle la pressa contre son cœur, la baisa mille fois. O mon respectable ami, pardonne-moi, répétoit-elle! Non, je ne devois pas te soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'ame de son amie une partie des mouvements qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. Eh! que doit-il donc m'apprendre, demandoit-elle à madame de Ranci? Il veut me quitter peut-

être, renoncer à me voir; tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : *quand je vous disois*, je ne vous importunerai plus, *j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit. J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas! ma chere Ernestine, quelle triste confidence ai-je à vous faire! quel sacrifice mon devoir exige! Il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux*. Ah! je vais le perdre, s'écrioit-elle, mon cœur me le dit. Eh! d'où vient ne peut-il vivre heureux, & me voir, & m'aimer? Comment un même sentiment produit-il des effets si différents? Mon amour est un bonheur si grand pour moi! Faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie!

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de M. de Clémengis. Le temps s'écouloit lentement au gré de ses desirs; le jour finit, & son inquiétude augmenta. Le lendemain à son réveil, on lui présenta une lettre du marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation; & cherchant avidement la confirmation de ses craintes, elle la trouva dans ces paroles.

Lettre de M. de Clémengis.

« O ma chere Ernestine! après la preuve „ touchante que vous venez de me donner „ de vos sentiments, puis-je, sans expirer „ de douleur, vous annoncer mon départ,

» le [illegible] qui [illegible] le [illegible]! [illegible]
» [illegible], [illegible]!
» [illegible] votre cœur [illegible] dans le
» [illegible]!

» [illegible], née pour le bonheur de
» ma vie, [illegible] les plus [illegible], ah,
» que le [illegible] dépend-il de moi! Le de-
» voir, la reconnoissance, des engagements
» pris depuis long-temps, renversent toutes
» mes espérances. Mais en avois-je? Com-
» ment me suis-je flatté... Ah, falloit-il
» vous conduire à partager une passion inu-
» tile! Que d'amertume, que de regrets se
» mêlent à des peines si vives! Me pardon-
» nerez-vous? ne me mépriserez-vous point?
» ne me haïrez-vous jamais? Ma chere, ma
» tendre amie, daignez me rassurer sur mes
» craintes, dites-moi que vous me pardon-
» nez; ne me refusez pas une consolation si
» nécessaire à mon cœur, à mon cœur
» affligé!

» Le malheur de ma vie est enfin déter-
» miné. Mon oncle a levé tous les obstacles
» qui éloignoient encore mon mariage; il me
» contraint, il me force d'aller rendre des
» soins à mademoiselle de Saint-André.
» Dans une heure je pars avec son pere; il
» me mene à une terre où la maréchale de
» Saint-André nous attend. Sa fille sort de-
» main du couvent; on va nous présenter
» l'un à l'autre; on nous unira bientôt, sans
» nous consulter, sans s'embarrasser si nos
» cœurs sont disposés à se donner. Quoi,
» ma chere Ernestine, je vais me lier, me

„ lier à jamais! Et ce n'est point à vous!...
„ Je croyois jouir plus long-temps de „ ma liberté. On devoit attendre la décision „ du parlement. L'incertitude de mes droits „ sur une riche succession, sur d'immenses „ arrérages, retardoit le consentement du „ maréchal de Saint-André. La libéralité de „ mon oncle me désole en ce moment, une „ donation m'assure tous ses biens, je n'ai „ plus d'espoir.
„ Vous prierai-je de m'oublier? Non, „ oh, non, je ne puis souhaiter d'être oublié „ de vous, je ne puis desirer de vous ou- „ blier; vous serez toujours présente à mon „ idée, toujours chere à mon cœur; je pen- „ serai sans cesse à vous, je vous écrirai; je „ vous entretiendrai de mon estime, de „ mon amitié, & malgré moi peut-être, „ de ma tendresse; je ne vous la rappellerai „ point pour vous presser de la partager en- „ core, mais pour vous prouver que le „ temps ne peut ni l'affoiblir ni l'éteindre. „ Vivez paisible, vivez heureuse; que le „ souvenir d'un sincere, d'un véritable, „ d'un constant ami, vous arrache quelque- „ fois un soupir: mais que ce soupir soit „ tendre, & non pas douloureux... Je ne „ puis retenir mes larmes; elles s'échappent „ de mes yeux, elles effacent ce que j'écris: „ ô ma généreuse amie, vous en répandrez „ sans doute. Puissent-elles n'être pas aussi „ ameres que les miennes! Je vous aime, je „ vous adore, je vous fuis, je vous perds, je „ suis le plus infortuné de tous les hommes. „

De quels mouvements cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs, à ses soupirs, à ses gémissements. Il part, disoit-elle, il me fuit; je ne le verrai plus! Il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible*, *heureuse*. Ah, comment serois-je paisible loin de lui, heureuse sans lui! Elle passa tout le jour à s'affliger, à se plaindre du marquis. Quelle dureté, s'écrioit-elle! a-t-il pu partir sans me voir, sans me parler, sans mêler ses larmes avec les miennes! Elle pleuroit, elle écrivoit, déchiroit ses lettres commencées, s'abymoit dans sa douleur, reprenoit sa plume & la quittoit encore. Son agitation, la violence de ses transports l'accablerent enfin; elle fut malade, abattue, languissante pendant plusieurs jours: mais les lettres du marquis, les représentations de madame de Ranci, le retour de mademoiselle Duménil, ses soins, son amitié ramenerent un peu le calme dans son ame. Elle s'accoutuma à se dire, à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré; elle cessa de se plaindre de son sort; elle voulut s'y soumettre, & chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulerent, pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit réguliérement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient serrés, elle n'osoit le demander, elle craignoit de l'apprendre: mais elle devoit bientôt être éclaircie du

destin de M. de Clémengis, & sentir par une triste expérience, combien on éprouve de douleurs pendant le cours de ces attachements trop tendres, où le cœur se livre avec tant de plaisir, qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif & si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne, environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit long-temps desiré l'heureux moment d'être à elle, cet amant comblé de joie, vouloit rendre ses noces brillantes, & préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette, invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement, exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court & agréable voyage. Elle s'en défendit; mais elle céda enfin aux instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulerent sans qu'Ernestine reçut aucunes nouvelles ni d'elle ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que, de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amants.

Cependant il ne m'écrit plus! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il ceſſe de m'écrire? Me privera-t-il de la ſeule conſolation qui me reſte? Ah! ſans doute il m'en privera; il ne penſera plus à moi, il ne s'informera ſeulement pas ſi j'exiſte encore. N'importe, il me ſera toujours cher; mes ſentimens pour lui m'occuperont ſans ceſſe; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis; & ſi le temps peut faire que je ſonge à lui ſans douleur, je ſuis bien ſûre de n'y ſonger jamais ſans intérêt. Henriette s'efforçoit d'adoucir ſes chagrins, de calmer ſes inquiétudes: mais la ſituation d'Erneſtine alloit devenir ſi fâcheuſe, que les conſeils & les ſoins de l'amitié ne pourroient plus rien ſur ſon cœur.

M. de Maugis, ami des maîtres de la maiſon, arriva le matin du jour où tout le monde ſe diſpoſoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations preſſantes, on lui rappella ſa promeſſe. Il répondit que l'événement, dont on devoit être inſtruit, l'excuſoit aſſez. Tout le monde l'environnant alors, dix perſonnes l'interrogerent à la fois. Quoi! dit-il d'un air ſurpris, vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frere, & l'exil du marquis de Clémengis?

Erneſtine entroit dans le ſallon; ces paroles la glacerent, elle reſta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, & recueillit toutes les forces que lui laiſſoit le ſaiſiſſement de ſon cœur, pour écouter M. de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frere avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie & l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont l'affabilité gagnoit tous les cœurs, est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie, & revoir à ses pieds ses vils accusateurs!

Que je plains votre frere, dit alors le chevalier d'Elmont, que je plains l'aimable marquis de Clémengis! Il alloit épouser mademoiselle de Saint-André; ce mariage ne se fera plus. Non, assurément, reprit M. de Maugis, il a reçu cette accablante nouvelle & l'ordre d'aller à Clémengis, deux heures avant la signature des articles, & s'est hâté de prévenir le maréchal, en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

Eh mon dieu, dit encore le chevalier d'Elmont, une circonstance bien cruelle fait que la disgrace de son oncle devient un double malheur pour lui! Son procès ne se juge-t-il pas incessamment? Oui, répondit M. de Maugis, & tout Paris croit qu'il le perdra.

Pendant ces discours, Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine, & passant un bras autour d'elle; l'entraînant hors du sallon, elle l'aida à marcher, & la conduisit dans sa chambre.

Pâle, froide, inanimée, Ernestine sem-



heureux ; je veux partir, aller le trouver ; ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines. Si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux ; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui ! Ne me dites rien, non, ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienséances ; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des loix plus saintes que celles de l'amitié, des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? A qui dois-je des égards ? Je ne tiens à personne. Si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possede, je veux rendre en secret à M. de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui. Ah, pourrois-je en jouir à présent ! Heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterois-je la vie !

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement, pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; & dans celle qui paroissoit mériter plus de considération, elle la voyoit si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution. Elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, & toutes deux se hâterent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard, qui prenoit soin des affaires de M. de Clémengis & lui étoit extrêmement attaché ; il s'appelloit Lefranc,

Pendant son séjour chez M. Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le marquis avoit employé le peintre sur la parole de M. Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappella qu'il logeoit dans le voisinage; & son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir & à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit M. de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler; mais ses pleurs la forcerent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle éleve de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, & lui faisoit mille protestations de suivre les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chere au marquis, & pensoit lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de M. de Clémengis.

Ernestine accepta ses offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du marquis, sur la reconnoissance qu'elle en conserveroit toujours; & remettant entre les mains de M. Lefranc ses bijoux, ses pierreries, & plusieurs effets commerçables, elle le chargea de les vendre & d'en faire toucher l'argent à M. de Clémen-

gis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, & lui recommanda la diligence & le secret.

M. Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à M. de Clémengis, mais il ne savoit pas de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du marquis; & son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration le rendit muet pendant quelques instants; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter s'il ne se trompoit point. Hésitez vous à me servir, lui demande-t-elle d'un air inquiet? Non, mademoiselle, non, lui dit-il, je remplirai vos desirs, je les surpasserai peut-être; soyez tranquille, je m'acquitterai fidélement de l'emploi dont vous daignez me charger. M. le marquis a bien placé les affections de son cœur; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune, sa santé, & lui conserve une amie aussi tendre, aussi respectable que vous.

Sa santé! interrompit vivement Ernestine; ah, mon dieu! seroit-il malade? Ne vous effrayez pas, mademoiselle, reprit M. Lefranc; il l'a été, il l'a beaucoup été, mais il se trouve mieux; j'espere le voir avant peu.

Si le succès ne trompe point mon attente, je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, mademoiselle; je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots, il la salua respectueusement, & prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine! Le marquis de Clémengis malheureux, le marquis de Clémengis malade, en danger peut-être, comment soutenir cette cruelle idée! Si le silence d'Henriette montroit qu'elle condamnoit sa démarche, si la crainte de déplaire à cette véritable amie, mêloit un peu d'indécision à ses desseins, l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise, un de ses gens pour courir devant elle, & à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi madame de Ranci & elle partirent.

Que d'impatience pendant la route, que de soupirs, de larmes! Ah, si je ne le voyois plus, disoit-elle à madame de Ranci, si le ciel me privoit de lui, si j'étois condamnée à pleurer sa mort! Ah, pourrois-je vivre, & me dire, & me répéter, il n'est plus!

Une nuit passée à gémir, tant de trouble, d'agitation, & la fatigue du voyage épuiserent ses forces. Dès le second jour de sa marche, elle fut obligée de s'arrêter dans un

petit village : elle ne pouvoit ſupporter le mouvement de la chaiſe, elle s'évanouiſſoit à tous moments. Madame de Ranci obtint enfin de ſa complaiſance, de ſon amitié, qu'elle prendroit de la nourriture & du repos. Un ſommeil long & paiſible la rafraîchit, la mit en état de continuer ſa route le lendemain, & d'arriver à Clémengis le ſoir du ſecond jour. Pluſieurs des gens du marquis connoiſſoient Erneſtine; les premiers qui l'apperçoivent courent l'annoncer à leur maître, il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit, doute encore ſi c'eſt elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant ſon lit, reçoit la main qu'il lui tend, la ſerre foiblement dans les ſiennes, la baiſe, l'inonde de ſes pleurs.

Eſt ce elle, eſt-ce Erneſtine, répétoit le marquis, en l'obligeant à ſe lever, à s'aſſeoir près de lui ? Quoi, ma charmante amie daigne me chercher ! Chere Erneſtine, quelle douce, quelle agréable ſurpriſe ! Ah, je n'attendois point cette faveur précieuſe !

Eh, pourquoi, monſieur, pourquoi ne l'attendiez-vous pas, lui demande-t-elle du ton le plus touchant ? Me mettiez-vous au rang de ces amis que la diſgrace éloigne ? Me croyez-vous inſenſible, ingrate ? Avez vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers ? Ah ! ſi ma préſence, ſi mes ſoins, ſi les plus fortes preuves de ma tendreſſe peuvent adoucir vos peines, parlez, monſieur, parlez, je ne vous quitte plus ; tous les inſtants de ma vie ſeront heureux, s'il en eſt un ſeul dans le jour, où ma vue, où mon empreſſement à vous plaire, diſſipe le ſouve-

nir de vos pertes, porte un rayon de joie dans votre ame.

Le viſage de M. de Clémengis ſe couvrit de rougeur, il prit les mains d'Erneſtine, il les arroſa de larmes brûlantes. Ah, comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards, mes plus ardents deſirs à de bizarres préjugés! Eſt-ce Erneſtine, eſt-ce l'aimable fille que je ſacrifiois à l'avide ambition, au fol orgueil; qui conſerve pour moi des ſentiments ſi tendres? Elle cherche un malheureux, un proſcrit peut-être! Sa généreuſe compaſſion l'attire dans ce déſert, elle vient me conſoler. Ah! je ſens déja moins des peines qu'elle daigne partager; tout cede à préſent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître ſes bontés.

Erneſtine alloit parler, quand des voix confuſes ſe firent entendre; on ouvrit bruſquement. M. Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criant, votre procès eſt gagné tout d'une voix, monſieur; on parle au comte de Saint-Servains, ſes accuſateurs ſont arrêtés; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuſes nouvelles.

Mon oncle juſtifié, mon procès gagné, s'écria le marquis! Ah, je pourrai donc ſuivre les inſpirations de mon cœur, payer tant d'amour, de nobleſſe, de vertus! Viens, ma chere Erneſtine, viens, répéta-t-il tranſporté de plaiſir; viens dans les bras de ton époux. Mes enfants, dit-il à ſes gens qui verſoient des larmes de joie, mes chers en-

fants, voilà votre maîtresse. Et tendant la main à M. Lefranc : & vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'alégresse s'éleverent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée; elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit graces, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le marquis & sur elle. M. Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à M. de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule, craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura; le marquis étoit foible, mais il étoit convalescent, & le plaisir alloit lui rendre la santé...

Mais épargnons au lecteur fatigué peut-être, des détails plus longs qu'intéressants. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amants si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministere ; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses desirs : & moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce & sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes & des embarras d'une autre.

Fin du huitieme & dernier Tome.



TABLE

Des pieces contenues dans ce volume.

